

# Les Débuts de l'Église Catholique en Orégon



François-Norbert  
Blanchet

Augustin-Magloire  
Blanchet



FRANÇOIS-NORBERT BLANCHET

Scènes de l'Histoire  
de l'Église catholique en Orégon  
1838 — 1850

suivies de

AUGUSTIN-MAGLOIRE BLANCHET

Journal de l'Évêque de Walla-Walla  
1847 — 1851

---

ASSOCIATION DES FAMILLES BLANCHET  
RIMOUSKI, Q.C.

ISBN : 2-9805186-0-3

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Québec, 1996

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Canada, 1996

## Avant-propos

À l'occasion des fêtes marquant le trois cent cinquantième anniversaire de naissance de Pierre Blanchet, l'Association des familles Blanchet désire faire connaître deux de ses descendants qui se sont illustrés par leur travail missionnaire sur la côte du Pacifique. Il s'agit de Mgr François-Norbert Blanchet et de Mgr Augustin-Magloire Blanchet, deux frères évêques originaires de Saint-Pierre de Montmagny.

François-Norbert se rendit vers cette vaste région désignée globalement sous le nom d'Orégon, en empruntant le territoire canadien. Quelques années plus tard, Augustin-Magloire partit le rejoindre en faisant route par l'Ouest américain. Tous deux ont tenu fidèlement le journal de leur voyage et consigné par écrit leurs principales activités pastorales.

C'est en 1878, dans un journal régional, *The Catholic Sentinel*, que Mgr François-Norbert a d'abord fait paraître ses récits, sous le titre de *Historical Sketches of the Catholic Church in Oregon*. L'ensemble des articles ont été colligés et publiés en un livre portant le même titre. Jérôme Blanchet en a assumé la traduction française.

Quant au journal et à la correspondance de Mgr Augustin-Magloire, monsieur Georges Aubin de L'Assomption en a fait patiemment la dactylographie à même les manuscrits conservés aux archives de l'archidiocèse de Seattle. Il a enrichi le texte de notes explicatives qui en facilitent la compréhension. Monsieur Aubin a d'ailleurs procédé à la révision méthodique de l'ensemble du travail. Nicole St-Hilaire, o.s.u., a offert le service de sa compétence et de sa diligence à la copie et au traitement du texte. Les cartes géographiques illustrant les voyages des deux évêques ainsi que les notes biographiques du récit de François-Norbert sont extraites de l'édition anglaise des *Ye Galleon Press*, avec l'aimable permission d'Edward J. Kowrach. Au nom de l'Association des familles Blanchet, je remercie sincèrement ces précieux collaborateurs.

À cause de leur vif intérêt, ces textes auraient mérité d'être connus depuis longtemps par la population francophone. C'est donc avec une réelle fierté que je vous propose de marcher pendant quelques heures sur les traces de ces deux missionnaires dont la stature suscite facilement l'admiration.

† *Bertrand Blanchet*  
*évêque de Rimouski*  
*pour l'Association des familles Blanchet*

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

## **COURTES BIOGRAPHIES DES TROIS ÉVÊQUES PIONNIERS DE LA PROVINCE DE L'ORÉDON**

### **Archevêque F.-N. Blanchet**

François-Norbert Blanchet, missionnaire et premier archevêque d'Oregon City, É.-U., fils de Pierre Blanchet, un fermier canadien, est né le 30 septembre 1795 près de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, province de Québec. Après trois années d'études à l'école du village, il alla en 1810, avec son frère Augustin-Magloire, plus tard premier évêque de Walla-Walla et de Nesqualy, au séminaire de Québec où il fut ordonné prêtre le 18 juillet 1819. Il fut mis en poste pendant un an à la cathédrale avant d'être envoyé à Richibucto, Nouveau-Brunswick, comme pasteur chez les Indiens Micmac et les colons acadiens. En 1827, il fut rappelé à Montréal et nommé pasteur de Saint-Joseph-de-Soulanges (Les Cèdres). Pendant l'épidémie de choléra de 1832, il porta secours aux malades avec tant de courage que les protestants de l'endroit lui présentèrent un gage de leur reconnaissance. En 1837, il fut nommé vicaire général par l'évêque Signay pour la mission de l'Orédon, se mit en route le 3 mai 1838 à bord de l'express annuel de la Compagnie de la Baie d'Hudson et arriva à Fort Vancouver le 24 novembre.

Pendant quatre années, lui et le révérend Demers travaillèrent seuls. Ils reçurent ensuite de temps à autre le renfort d'autres prêtres, séculiers et réguliers et des Sœurs de Notre-Dame-de-Namur en Belgique. Le 1<sup>er</sup> décembre 1843, la mission de l'Orédon devint un vicariat apostolique et l'abbé Blanchet en fut nommé le premier vicaire. Il fut sacré évêque à Montréal le 25 juillet 1845. Il visita l'Europe pour trouver des prêtres et de l'aide financière. Le 24 juillet 1846, le vicariat fut érigé en un archevêché et l'évêque Blanchet fut nommé archevêque d'Oregon City ; son frère Magloire devint évêque de Walla-Walla et l'abbé Demers, évêque de l'île de Vancouver.

L'archevêque était infatigable. Il tint son premier concile provincial en 1848, assista au premier concile plénier à Baltimore en 1852, alla en Amérique du Sud en 1855 et recueillit des fonds pendant deux années au Chili, au Pérou et en Bolivie ; il alla au Canada en 1859 et en revint avec trente et un prêtres et sœurs. Il assista au deuxième concile plénier à Baltimore en 1866 ; le 19 juillet 1869, il célébra le jubilé d'or de son ordination et au mois d'octobre suivant, il partit pour l'Europe afin de prendre part au concile du Vatican en 1870. Lorsque l'évêque Seghers fut nommé son assistant en 1879, il se retira à l'hôpital des Sœurs de la Providence à Portland. Il est l'auteur des « Historical Sketches of the Catholic Church in Oregon ». En 1880, il démissionna et mourut à Portland, le 18 juin 1883. Il trouva sur la côte du Pacifique un désert tant spirituel que matériel ; après 46 années de service héroïque, il laissa une province ecclésiastique bien organisée. Il sera connu dans l'histoire américaine comme l'apôtre de l'Orédon.

### **Évêque A.-M.-A. Blanchet**

Augustin-Magloire-Alexandre Blanchet, frère du précédent, premier évêque de Walla-Walla et de Nesqualy, État de Washington, É.-U., naquit le 22 août 1797, sur la ferme de son père près du village de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud au Canada. Après avoir fréquenté l'école du village pendant trois années, il fut envoyé à Québec avec son frère François-Norbert, pour continuer ses études. Il fut ordonné le 3 juin 1821. Après une année en tant qu'assistant pasteur à Saint-Gervais, il fut envoyé

---

comme missionnaire aux Îles-de-la-Madeleine et plus tard à l'Île-du-Cap-Breton. Il donna quatre années de ministère aux provinces du Golfe. Il fut ensuite rappelé au vicariat apostolique de Montréal et fut successivement pasteur de quatre paroisses, dont une où il succéda à son frère aîné. Curé de Saint-Charles-sur-Richelieu, il fut emprisonné lors des troubles de 1837 parce qu'il aurait encouragé les patriotes. En 1846, tandis qu'il était chanoine à la cathédrale de Montréal, il fut nommé évêque du nouveau diocèse de Walla-Walla, qui fait partie de ce qui est maintenant l'État de Washington. Il fut sacré le 27 septembre 1846. Au cours du printemps suivant, il se mit en route, par voie de terre, vers son lointain diocèse en compagnie d'un prêtre, le révérend J.-B.-A. Brouillet et de deux étudiants en théologie. À Pittsburgh, il exprima son intention de devenir un citoyen des États-Unis. À Saint-Louis, le père Ricard se joignit au groupe ainsi que deux diacres et le frère Blanchet qui étaient tous membres de la communauté des Oblats de Marie-Immaculée. Ils arrivèrent à Fort Walla-Walla le 5 septembre 1847. L'évêque s'établit aux Dalles et de là, multiplia ses travaux apostoliques dans tout le vaste territoire placé sous ses soins. Plein de zèle, il fonda des missions, bâtit des églises, fonda des académies et des collèges ; il ouvrit des écoles pour les Indiens, demanda des prêtres au Canada ainsi qu'à l'étranger et il obtint des Sœurs pour des hôpitaux et d'autres institutions.

En 1850, le diocèse de Walla-Walla fut aboli et remplacé par celui de Nesqually, dont le siège était à Fort Vancouver. En 1852, l'évêque assista au premier concile plénier de Baltimore mais la maladie l'empêcha d'assister à celui de Vatican I. En 1879, après trente-deux années de dur labeur dans l'État de Washington, il démissionna de son diocèse et fut nommé évêque titulaire d'Ibora. Il passa ses huit dernières années à prier et à souffrir. Il mourut tranquillement le 25 février 1887 : une fin appropriée à sa vie de sacrifice. On le vénère comme l'apôtre de Washington.

### **Évêque Modeste Demers**

Modeste Demers, l'apôtre de la Colombie-Britannique, est né à Saint-Nicolas, le 11 octobre 1809. Son père, Michel Demers, et sa mère, Rosalie Foucher, étaient deux dignes représentants de la classe agricole canadienne-française. Doté d'une conscience délicate et de dispositions religieuses évidentes, le jeune Demers résolut de devenir prêtre. Il étudia d'abord en privé puis au Séminaire de Québec. Il fut ordonné le 7 février 1836 par l'évêque Signay et, après quatorze mois passés comme prêtre assistant à Trois-Pistoles, il se porta volontaire pour la lointaine mission de l'Orégon où la population blanche, composée majoritairement d'employés canadiens-français de la Compagnie de la Baie d'Hudson, réclamaient à grands cris le ministère d'un prêtre. À Rivière-Rouge, il joignit le vicaire général F.-N. Blanchet. Il arriva à Walla-Walla, le 18 novembre 1838 et se mit tout de suite aux services des plus démunis c'est-à-dire des tribus indiennes qui étaient alors très nombreuses. Il étudia leurs langues et visita leurs foyers régulièrement, prêchant, enseignant la catéchèse aux adultes et baptisant les enfants. Son zèle apostolique le conduisit même le long de la côte de la Colombie-Britannique et, en 1842, il se rendit aussi loin à l'intérieur des terres qu'à Stuart Lake, évangélisant sur son chemin toutes les tribus de l'intérieur de cette province.

Son compagnon, le vicaire général, ayant été élevé à l'épiscopat, l'abbé Demers dut supporter une charge qu'il considérait au-dessus de ses forces. Il fut sacré évêque le 30 novembre 1847 pour l'île de Vancouver. En tant qu'évêque il poursuivit son travail parmi les Indiens, tout en donnant le meilleur de lui-même à la population blanche. En 1858, il s'assura les services des Sœurs de Sainte-Anne qui fondèrent des

---

écoles à Victoria et ailleurs, et le concours des pères Oblats qui prirent en main l'évangélisation des aborigènes et fondèrent un collège dans la ville de la cathédrale. En 1866, il assista au second concile plénier de Baltimore et, peu après, à celui de Vatican I. Il mourut le 27 juillet 1871, aimé des protestants comme des catholiques, révérend pour sa gentillesse et sa charité envers les pauvres et les humbles.





Première partie



FRANÇOIS-NORBERT BLANCHET

Scènes de l'Histoire  
de l'Église catholique en Orégon  
1838 — 1850

Traduction de  
*Historical Sketches of the  
Catholic Church in Oregon*

par  
JÉRÔME BLANCHET







## PREMIER RÉCIT

(Publié le 7 février 1878)

L'histoire de l'Église catholique, même dans les régions les plus reculées où s'exerce son influence salutaire, est d'un grand intérêt, non seulement pour ceux qui appartiennent à la « communauté de la Foi », mais également pour quiconque s'intéresse à l'histoire de la civilisation et de la chrétienté. L'histoire de chaque nation comporte une dimension religieuse au même titre que les chapitres, mieux connus et plus étudiés, traitant des développements profanes ; toutefois, alors que les historiens aiment à décrire les triomphes qui jalonnent le sentier des pionniers de nos forêts, ils sont très réticents au sujet du travail effectué par les pionniers de la croix, des épreuves rencontrées par eux et de l'héroïsme dont ils ont fait preuve. Pourtant ces héros qu'animait une foi divine et qui ne possédaient pour toute arme que le symbole de la Rédemption de l'homme pour transporter au loin l'oriflamme de la chrétienté, ont pénétré dans les coins les plus reculés de la terre, guidés par l'infailible voix de Dieu qui les appelait à prendre leur croix et à le suivre jusqu'à ce que ses préceptes soient connus dans le monde entier et ce, « du levant au couchant ».

L'agréable tâche qui est la nôtre consiste donc à soumettre à nos lecteurs un aperçu du labeur de ces pionniers de la croix et des épreuves qu'ils endurèrent durant les premières années de leur lutte pour la plantation des semences du christianisme dans le Grand Nord-Ouest et, ce faisant, nous croyons que tout catholique qui lit attentivement ces récits conservera précieusement en son cœur un souvenir empreint de reconnaissance pour ceux dont le nom s'inscrira au sein de l'immortalité qu'accordent si justement les fidèles aux apôtres de la croix.

La terre a ses héros mais aux missionnaires de l'évangile éternel est réservée une gloire beaucoup plus grande, car ils sont les messagers d'un Roi à qui l'univers sert de tabouret ! C'est pour Le servir que s'accomplissent des actes d'héroïsme à côté desquels tous les faits et gestes de ce monde perdent toute importance. La raison en est évidente : le héros du monde fait étalage de sa valeur pour la seule gloire de ce monde tandis que le missionnaire de la croix est animé des plus hautes et des plus saintes aspirations qui peuvent illuminer l'âme, c'est-à-dire l'espoir de jouir avec le Seigneur de la récompense éternelle promise à ceux qui répandent les semences de la Foi parmi les peuples ne connaissant pas le vrai Dieu.

Voilà donc la noble et haute mission pour laquelle s'engagèrent les pionniers de la croix en Orégon le jour où ils entreprirent de traverser les plaines presque dépourvues du moindre sentier qui séparaient alors l'Atlantique



---

du Pacifique et, tandis que nous les suivons durant leur long et pénible périple, n'oublions pas de chanter un requiem sur les tombes de ceux partis quérir leur récompense et accordons à ceux qui s'occupent toujours à servir Dieu l'hommage que leur âge vénérable, le caractère sacré de leurs fonctions et la sainteté de leur vie leur accordent à si juste titre.

### *LES PREMIERS CATHOLIQUES EN ORÉGON*

Au moment où le célèbre père Isaac Jogues, missionnaire Jésuite et, plus tard, martyr de la foi, semait les premières semences de la foi parmi les Iroquois sur les rives de la rivière Mohawk en 1642, il ne se doutait pas que le grain de sénevé ainsi semé allait s'épanouir pour devenir un jour un grand arbre dont les branches s'étendraient de l'Atlantique au Pacifique. Cependant, lorsque l'on songe que « le sang des martyrs est la semence de l'Église », il n'y a pas lieu de s'étonner devant une manifestation si miraculeuse de la volonté divine. Il devient clair que le Ciel a accepté les mains mutilées et les membres suppliciés de ces martyres remplis de souffrances comme autant d'holocaustes offerts pour la propagation de la foi dans chaque lopin du continent américain.

Les voyageurs ont également concouru par leur présence en Orégon à répandre le Credo catholique. Ceux-ci furent engagés en grand nombre pour accompagner les quelques expéditions de Lewis et Clark en 1805, de John Jacob Astor en 1810 et celle du Capitaine Hunt en 1811. Treize Canadiens, des catholiques pour la plupart, prirent part à l'expédition de Astor, et beaucoup de ces pionniers s'établirent par la suite dans la vallée de la Willamette (appelée à l'origine Wallamette) où habitaient encore en 1838 Michel La Framboise, Etienne Lucier, Louis Labonté et Joseph Gervais. Après que l'expédition du capitaine Hunt eut rencontré de grandes difficultés au cours de la traversée des plaines, beaucoup de ses membres désertèrent ses rangs et demeurèrent parmi les Indiens. Ce fait explique également la présence d'un certain nombre d'Iroquois vivant parmi les Têtes-Plates en 1816. Beaucoup de Canadiens et d'Iroquois furent aussi engagés par la Compagnie du Nord-Ouest et celle de la Baie d'Hudson à titre de négociants et de trappeurs dans leurs différents postes de traite à l'ouest des montagnes Rocheuses. Ces intrépides pionniers vécurent une vie d'errance mais, fidèles à leur première éducation, jamais ils n'oublièrent leur foi, malgré toutes les scènes de la vie sauvage qu'ils rencontrèrent. Au contraire, ils cherchèrent le Dieu du salut en priant chaque fois que le danger les menaçait. C'est ainsi que les Indiens qui fréquentaient ces catholiques firent la rencontre du « Dieu de l'homme blanc » et qu'ils entendirent parler des Robes Noires de nombreuses années avant qu'ils ne reçoivent la visite d'un prêtre. Pour

cette raison, c'est aux Canadiens et aux Iroquois que revient l'honneur d'avoir ouvert la voie aux missionnaires catholiques en Orégon.

### *LES PREMIERS COLONS EN ORÉGON*

En 1824, le docteur John McLoughlin, intendant en chef de la Compagnie de la Baie d'Hudson, fut nommé gouverneur des postes de traite de la compagnie dont le bureau principal se trouvait à Vancouver dans le territoire de Washington où on érigea un fort la même année. Il était un homme naturellement noble dans tous les domaines. Son allure imposante, son irréprochable intégrité, son jugement solide et ses excellents principes de justice le qualifiaient mieux que tout autre pour ce poste qu'il occupa en père et ami des Indiens et des Blancs qui cohabitaient la région nord-ouest du Pacifique. Le docteur McLoughlin était l'arbitre vers qui se tournaient et les Indiens et les Blancs pour le règlement de leurs différends. Il était également l'ami auprès de qui ils venaient chercher le réconfort chaque fois qu'ils étaient aux prises avec des difficultés. Ses cendres reposent à l'ombre de la croix de la cathédrale d'Oregon City où il mourut en 1857.

Sous la supervision impartiale de ce bon et grand homme, les affaires de la compagnie de la Baie d'Hudson prospérèrent de manière étonnante. Il préserva la paix entre les Indiens et les employés de la compagnie et établit vingt-huit postes de traite au cours des quatorze années durant lesquelles il présida aux destinées de la corporation qu'il représentait si habilement. Sous la direction du docteur McLoughlin, un certain nombre d'employés de la compagnie dont le contrat d'embauche était expiré, reçurent des vivres et des instruments aratoires pour leur permettre de s'établir dans cette portion de la vallée de la Wallamette que l'on nomme depuis French Prairie (la prairie des Français) et qui, par la suite, devint le noyau d'une grande et prospère colonie catholique. Le docteur offrit également de l'aide à chaque immigrant qui en avait besoin et ses bonnes actions font que l'on classe précieusement son nom aux côtés des pionniers les plus honorés sur les rives du Pacifique.

En 1834, la première vague d'immigrants atteignit la côte de l'Orégon. Ces immigrants comptaient en leur sein un certain nombre de prêtres méthodistes envoyés par le Bureau des Missions Étrangères. En 1836, quelques prêtres presbytériens arrivèrent. Ils furent suivis l'année suivante par un second groupe de prêtres méthodistes qui étaient supposément envoyés en ces lieux afin d'être les premiers à recueillir des âmes pour les vignes du Seigneur mais qui cherchaient en réalité à se procurer de larges étendues de terres, de grands troupeaux de bétail et à accroître leurs nombreuses spéculations

---

commerciales. Une fois de plus en 1838, on envoya un renfort de missionnaires presbytériens de sorte que, avant l'arrivée des missionnaires catholiques en Orégon, les sectes étaient représentées par vingt-neuf prêtres réguliers en plus d'une nombreuse escorte d'agents, de colporteurs et d'autres membres, hommes et femmes. Ces forces étaient plutôt éparpillées dans le pays; les méthodistes possédaient des établissements au sud de French Prairie dans le comté de Marion et également aux Dalles dans le comté de Wasco. Les presbytériens étaient localisés à Waiilatpu sur la Walla-Walla, parmi une partie des Indiens Cayuse, et aussi à Lapwai sur la Clearwater. En plus de ceux-ci, monsieur Beaver représentait l'Église anglicane à Vancouver en tant qu'aumônier de la Compagnie de la Baie d'Hudson de sorte que le territoire missionnaire était déjà bien occupé avant la venue d'un prêtre catholique. Il importe donc de comprendre la situation afin que le lecteur puisse se rendre compte plus facilement de l'ampleur de l'opposition que durent affronter les pionniers missionnaires de l'Église catholique lorsqu'ils voulurent planter leur croix en Orégon.

Interrompons un instant notre périple sur les traces des porteurs de la croix de l'ouest, afin d'apprendre de sources contemporaines de quelle manière les missionnaires des diverses sectes prêchèrent l'Évangile aux Indiens qu'ils étaient venus convertir. Les premiers ministres protestants quittèrent les États de l'est américain en grande pompe, convaincus qu'ils se rendaient auprès des Indiens Têtes-Plates dans le but de faire adopter à ces derniers ainsi qu'à toutes les tribus avoisinantes la Bible comme code spirituel. Cependant, après quelques très brèves tribulations, ces messieurs trouvèrent la situation moins agréable qu'ils ne l'avaient espéré et ils abandonnèrent les Têtes Paltes à leur triste sort. Monsieur Townsend, dont l'ouvrage est notre référence sur ce point, raconte comment, après avoir voyagé quelque temps en compagnie de ces « missionnaires », il s'aperçut que l'objectif de leur expédition vers l'ouest n'était pas tant « la propagation du christianisme parmi les Indiens que le plaisir de voir un nouveau pays et de participer à des aventures en terre étrangère. » Ils avouèrent franchement à monsieur Townsend que les moyens de subsistance dans une région si éloignée et si difficile d'accès étaient, à tout le moins, incertains. De sorte que, ne pouvant être assurés d'un garde-manger bien garni, ces propagateurs de l'erreur protestante plièrent tranquillement leurs tentes et laissèrent les Têtes-Plates au milieu de la noirceur païenne dans laquelle ils les avaient trouvés enracinés. Ces touristes étaient bien loin de se douter, lorsqu'ils abandonnèrent ces pauvres Indiens, que ceux qui viendraient après eux ne délaisseraient jamais cette mission reçue du ciel et qu'ils diraient tel saint Paul : « Même à cet instant, nous sommes affamés, assoiffés, nus, maltraités et vagabonds ». Ces autres étaient les missionnaires catholiques dont le travail, une fois entrepris, ne

fut jamais abandonné. Leurs efforts furent couronnés de succès, tant et si bien que toute la tribu des Têtes-Plates embassa la foi catholique et compte aujourd'hui parmi les nations les plus heureuses et les plus prospères de toute la république.

Dans nul autre pays, jamais « missionnaire » ne fut envoyé afin de représenter les diverses sectes sous de plus favorables auspices que ces dames et messieurs membres de l'Église épiscopale méthodiste qui s'étaient portés volontaires pour quitter leurs demeures de l'est dans le but d'aller évangéliser les féroces Indiens au cœur des étendues sauvages de l'Orégon. Deux de ces missionnaires relatèrent l'histoire de cette mémorable troupe dans des mots plus véridiques que flatteurs pour leurs compagnons.

Daniel Lee et J. H. Frost étaient deux de ces élus de l'Évangile qu'on envoya « porter la grâce aux Indiens ». Dans leur ouvrage intitulé « Ten Years in Oregon », ils nous donnent un aperçu impartial de la manière dont ces « missionnaires » abandonnèrent le service du Maître pour entrer dans l'esclavage de Mammon. Ces messieurs nous racontent que la mission en Orégon occasionna des dépenses de l'ordre de quarante-deux mille dollars ; ce qui n'est point étonnant quand on sait que soixante-huit personnes étaient rattachées à la mission et que chacune d'elles représentait un respectable alignement de chiffres sur la liste de paie annuelle.

## DEUXIÈME RÉCIT

(Publié le 14 février 1878)

Comme nous l'avons déjà vu, le méthodisme, le presbytérianisme et les autres sectes étaient représentés en Orégon dès 1834 par un corps de missionnaires qui eurent été suffisamment nombreux pour convertir tous les Indiens de l'Arizona à l'Alaska, si seulement une mission divine les avait soutenus dans leur labeur. Toutefois, comme le docteur Stephen Olin, LL.D., un évêque méthodiste, nous le raconte, « leur travail eut très peu d'influence sur les Indiens ». Il ajoute même cette déclaration plutôt préjudiciable : « Les missionnaires étaient, dans les faits, engagés principalement dans des affaires profanes. Ils étaient occupés à revendiquer de vastes étendues de terres à la campagne et des lots à la ville pour l'agriculture, le commerce, la forge, les pâturages, l'élevage des chevaux, le débitage du bois et la meunerie. Nous ne croyons pas, ajoute le docteur Olin, que l'histoire des missions chrétiennes fasse état d'un autre spectacle semblable ». Le bon docteur était évidemment ébahi de voir des missionnaires de l'Évangile se transformer en requins convoitant des terres et en trafiquants de chevaux. Il n'est donc pas surprenant qu'il nous dise

que « la mission devient odieuse à la population de plus en plus nombreuse ». Il conclut son témoignage en affirmant que « de tous les Indiens qui entretenaient des relations, quelles qu'elles soient, avec ces hommes, aucun ne reste maintenant ». Voici un témoignage peu flatteur quant au succès des propagandistes protestants et qui provient d'une source elle-même protestante. La maxime voulant qu'il faut dire la vérité au risque de voir le ciel s'écrouler était de toute évidence mise en pratique par l'évêque méthodiste que nous venons de citer. Il n'est donc pas étonnant d'apprendre que les missionnaires qui faisaient des affaires en payant avec de la viande de cheval et des lotissements à la ville et qui avaient « du bétail sur mille collines » soient devenus « odieux » aux colons des environs. Ne nous surprenons pas non plus que les Indiens, au lieu de rechercher la lumière de l'Évangile ainsi représenté par ces saints maquignons, voulurent se retirer dans leurs wigwams d'autrefois, dans la solitude des forêts

*« où coule l'Orégon et où l'on n'entend  
que le son de ses eaux impétueuses »*

plutôt que d'affronter une civilisation dont les prêcheurs mêmes cherchaient le royaume dans ce monde malgré les risques qui y sont rattachés.

Le révérend G.C. Nicolay, un ministre de l'Église d'Angleterre, vint en visite dans ce pays en 1843 et laissa ses commentaires sur les missionnaires de la vallée de la Wallamette, dans un ouvrage intitulé « The Oregon Territory ». Son jugement était manifestement impartial et il ne nous livre que ses pensées pour la seule raison qu'il avait été ébranlé en observant le comportement de ces soi-disant missionnaires. Dans le chapitre consacré aux colons en Orégon, cette autorité raconte, avec raison :

« Il est juste et raisonnable qu'un missionnaire en pays non civilisé doit être le présage, non seulement des bénédictions de la religion catholique mais également des bienfaits de la civilisation. Par conséquent, son chemin devrait être suivi par le colon et le fermier, par l'ouvrier et l'artisan, dont l'intelligence supérieure et le savoir méritent une richesse et une indépendance inaccessibles dans leur propre pays du fait qu'ils sont les simples égaux de leurs compatriotes. Cette situation est juste et l'avantage qu'elle confère est incalculable. Le fait que certains habitants de lointains pays possèdent le même avantage n'en diminue pas la valeur. Elle augmente au contraire car elle devient le moyen par lequel ils peuvent s'élever à la même distinction. Par ailleurs, bien que cela soit prévisible et désirable, on a toujours considéré qu'il était juste de se plaindre de ces hommes dont la vie est consacrée au service de Dieu et à la propagation de son Évangile quand ils laissent d'autres occupations interférer avec celle devant être leur préoccupation première ou encore lorsqu'ils cherchent à accroître leur

« capital religieux ». Cette dernière crainte est d'autant plus justifiée si l'influence que leur accordent l'importance de leur devoir et le caractère sacré de leur office est utilisée à des fins politiques ou s'ils enseignent au sujet de notre prochain une autre doctrine que les paroles de l'apôtre qui nous dit : « Recherchez la paix avec tous. » (HEB. XII 14)

« Quand on reviendra sur l'histoire des colons de l'Orégon, tout semblera imputable aux missionnaires américains qui s'y sont établis en raison de leurs propres agissements. Il faut attirer l'attention sur ce fait pour la raison qu'on ne peut écrire un compte rendu satisfaisant sans tenir compte de la colonie de Wallamette et que certainement aucun exposé des affaires de cet endroit ne pourrait être complet sans que l'on fasse allusion à ces faits. Cette accusation est tellement vraie dans les colonies que possèdent ces missionnaires à Okanagan, Walla-Walla, Cowlitz et Nesqually qu'ils accordent toute leur attention à l'agriculture, comme en témoigne le lieutenant Wilkes alors qu'à Wallamette, ils s'abaissent aux rôles de représentants politiques et d'aspirants législateurs. L'histoire de cette colonie en est la preuve. »

Depuis ses débuts la colonie s'agrandissait et lorsque le lieutenant Wilkes la visita en 1841, elle comptait soixante familles qui, dit-il, se composaient de missionnaires américains, de trappeurs et de Canadiens qui étaient auparavant employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson. On peut conclure que l'origine de la colonie a été exposée honnêtement grâce à la conclusion à laquelle il était arrivé au sujet de celle-ci. Tous ces gens semblaient bien se porter mais le lieutenant raconte qu'il fut déçu étant donné les rapports qui lui avaient été faits et considérant les avantages que les missionnaires avaient eus, de ne pas trouver la colonie dans un plus grand état d'avancement. Il rend ainsi les missionnaires responsables de la prospérité et du développement de la colonie dans une large mesure, sinon entièrement. Le fait que leurs intentions missionnaires se sont confondues en grande partie à d'autres plus étroitement reliées à l'aisance et au confort est montré encore plus clairement par le compte rendu suivant qu'il donne de la mission wesleyenne : « Les terres de la mission méthodiste sont situées sur les rives de la rivière Wallamette, sur une riche plaine près de belles forêts de chênes et de pins. Environ huit milles les séparent de la mission catholique vers le sud. Leurs champs sont bien entourés et nous avons passé près d'un grand champ de blé qui, avons-nous cru comprendre, était à moitié ensemencé par la récolte de l'année précédente qui avait été perdue par négligence. Les pertes totalisaient près de mille boisseaux et on peut s'attendre à ce que la récolte de cette année rapporte vingt-cinq boisseaux par arpent. Pour ce qui est des locaux de la mission, le manque de soins

---

nécessaires au bon maintien des choses était évident et l'absence de netteté était très regrettable. Nous avions l'espoir d'apercevoir les Indiens à qui ils inculquaient de bonnes habitudes et à qui ils enseignaient la parole de Dieu mais, à l'exception de quatre serviteurs indiens, nous n'en avons pas vu un seul depuis notre départ de la mission catholique. En réponse à mes questions, on m'informa qu'ils possédaient une école de vingt élèves à quelque dix milles du moulin, qu'il y avait très peu d'Indiens adultes dans le voisinage et que leur intention et leur principal espoir étaient de fonder une colonie afin d'inciter, par leur exemple, les colons à s'installer près d'eux. Ils avaient confiance que ces derniers exerceraient une influence morale et religieuse.

Près des moulins, mal situés et mal administrés, il aperçut vingt membres laïcs de la mission sous la responsabilité d'un administrateur et environ vingt-cinq jeunes Indiens qui, lui dit-on, ne pouvaient pas être visités ou examinés. Ils étaient à peine sortis de l'enfance, déguenillés, à moitié vêtus et pressaient sous les arbres. Il aurait bien pu ajouter : « leur apparence était tout sauf satisfaisante et je dois avouer que ma déception était grande, car j'avais été amené à espérer que l'ordre et la propreté y régneraient au moins étant donné le grand nombre de missionnaires à l'œuvre ici. D'après le nombre de personnes sur les lieux, ce petit endroit avait l'apparence d'une nouvelle colonie profane en plus d'en montrer l'agitation. Ceci devait être le foyer et le centre de la mission mais les missionnaires avaient choisi des terres individuellement pour un total de cent arpents chacun dans l'éventualité où le pays tomberait sous la juridiction du gouvernement américain.

« Animés par de telles opinions et poussés par des intérêts de la sorte, il n'est pas surprenant que ces missionnaires fussent parmi les premiers à réclamer des bouleversements politiques et à amener les discussions et les dissensions qui en résultent. »

Voilà la nature du travail inauguré par ces missionnaires. Ils avaient laissé la côte de l'Atlantique, dans l'illusion qu'ils étaient appelés pour annoncer le salut à ceux vivant dans la noirceur et l'ombre de la mort. Malheureusement leurs propensions mercantiles avaient eu raison de leur ardeur religieuse tant et si bien qu'à la fin, la cause du christianisme s'était échouée sur les écueils du développement.

Les extraits précédents, qui sont tirés de sources protestantes parfaitement impartiales, donneront au simple lecteur une idée très précise des « dures épreuves » endurées par les protestants dans leur soi-disant « travail missionnaire » en Océanie. Mais nous n'avons aucunement épuisé les preuves existantes à ce chapitre, ainsi que nous le raconte l'Honorable Alexander Simpson, dans son livre intitulé « The Oregon Territory »,

lorsqu'il fait allusion aux missions méthodistes et catholiques de la vallée de la Wallamette en disant que « cette dernière était composée d'environ cent familles formant une congrégation très homogène, desservie par Mgr Blanchet, un infatigable prêtre de la foi catholique des plus estimables » alors que la mission méthodiste, ajoute-t-il, « consistait en quatre familles : un pasteur, un chirurgien, un maître d'école et un contremaître agricole ». Évidemment, le bien-être temporel des protestants repus comptait pour une plus large part dans leurs calculs que n'importe quelle des consolations spirituelles qu'ils prétendaient apporter aux Indiens.

### TROISIÈME RÉCIT

(Publié le 21 février 1878)

#### *LES PREMIÈRES MISSIONS INDIENNES EN ORÉGON*

Délaissions maintenant ces scènes où l'ombre des intérêts matériels pèse si lourdement sur le spirituel pour apprendre combien les Indiens étaient désireux de voir les Robes Noires qu'ils attendaient depuis si longtemps. Cet intéressant fait historique nous est présenté dans le document suivant :

Lettre du très révérend Joseph Rosati, évêque de Saint-Louis, au très révérend père Général de la Compagnie de Jésus à Rome<sup>1</sup>.

*Saint-Louis, le 20 octobre 1839*

*Mon très révérend père,*

*Il y a vingt-trois ans, deux sauvages de la mission iroquoise partirent du Canada, leur patrie, avec vingt-deux autres guerriers, leurs compatriotes, et allèrent s'établir dans un pays situé entre les montagnes qu'on appelle Rocheuses et la mer Pacifique. Ce pays est habité par des nations infidèles, et, en particulier, par celle que les Français connaissent sous le nom de Têtes-Plates. Là ils se marièrent et furent incorporés à la nation indienne. Comme ils étaient bien instruits de la religion catholique que professent les Iroquois convertis par les anciens pères de votre Compagnie, ils ont continué à la pratiquer autant qu'il était en leur pouvoir, l'ont enseignée à leurs femmes et à leurs enfants. Leur zèle est même allé au-delà : devenus apôtres, ils ont jeté les premières semences du catholicisme au milieu des nations infidèles avec lesquelles ils vivent. Ces germes précieux commencent déjà à porter leurs fruits ; car ils ont fait naître dans le cœur de ces sauvages le désir d'avoir des missionnaires pour apprendre d'eux la loi divine.*

*Il y a huit ou neuf ans (vers 1830), quelques individus de la nation des Têtes-Plates vinrent à Saint-Louis. Le but de leur voyage était de voir si*



la religion, dont les vingt-quatre guerriers iroquois parlaient avec tant d'éloges, était en réalité telle qu'ils la dépeignaient, et si, surtout, les nations qui ont la peau blanche (c'est le nom qu'ils donnent aux Européens) l'avaient adoptée et la professaient. Arrivés à Saint-Louis, ils tombèrent malades, firent appeler les Prêtres, et demandèrent instamment par des signes à être baptisés. On s'empressa d'accueillir leur demande et ils reçurent le saint Baptême avec la plus grande dévotion ; puis, prenant le crucifix, ils le couvrirent de baisers affectueux et expirèrent.

Quelques années après (vers 1832), la nation des Têtes-Plates envoya encore à Saint-Louis un Iroquois. Il s'y présenta avec deux de ses enfants qui furent instruits et baptisés par les pères du collège. Il demanda des missionnaires pour ses compatriotes, et partit avec l'espérance qu'un jour le désir de cette nation serait enfin satisfait ; mais, dans le voyage, il fut tué par des sauvages infidèles de la nation des Sioux.

Enfin, une troisième députation est arrivée à Saint-Louis (en 1839) après un long voyage de trois mois. Elle se compose de deux Iroquois chrétiens : ces sauvages, qui savent parler français, nous ont édifiés par leur conduite vraiment exemplaire, et intéressés par leurs discours. Les pères du collège ont entendu leurs confessions, et aujourd'hui ils se sont approchés de la sainte Table, à ma messe, dans l'église cathédrale. Ensuite je leur ai administré le sacrement de Confirmation ; et, dans une allocution qui a précédé et suivi la cérémonie, je me suis réjoui avec eux de leur bonheur, et leur ai donné l'espérance d'avoir bientôt un prêtre.

Ils repartiront demain : un prêtre les suivra le printemps prochain. Des vingt-quatre Iroquois qui émigrèrent autrefois du Canada, quatre seulement vivent encore. Non contents de planter la foi dans ces contrées sauvages, ils l'ont encore défendue contre les entreprises des ministres protestants. Quand ces prétendus missionnaires se sont présentés, nos bons catholiques ont refusé de les accueillir. « Ce ne sont pas les prêtres dont nous vous avons parlé, disaient-ils aux Têtes-Plates, ce ne sont pas les prêtres aux longues robes noires, qui n'ont pas de femme, qui disent la messe, qui portent avec eux le crucifix, etc. » Pour l'amour de Dieu, mon très révérend père, n'abandonnez pas ces âmes !...

Agréez, etc.

Joseph, évêque de Saint-Louis

#### **FONDATION DE LA PREMIÈRE MISSION CATHOLIQUE**

La lettre de l'évêque de Saint-Louis aux pères Jésuites, produisit immédiatement le résultat escompté. À peine avaient-ils appris que des

milliers d'âmes réclamaient la présence des vrais disciples de Dieu que les courageux soldats de la croix se mirent au travail, perfectionnant leurs plans afin que le pain de vie puisse être rompu pour les Indiens de l'ouest lointain. On décida que le prêtre Jean De Smet serait l'apôtre qui apporterait la croix aux Têtes-Plates. Après avoir fait les quelques préparatifs nécessaires, il se mit en route pour un long périple au printemps de 1840. Le père De Smet nous a laissé un compte rendu détaillé des épreuves qui l'assaillirent au cours de son voyage dans des récits sur les missions de l'ouest que l'on lit encore, après tant d'années, avec le même intérêt dont ils firent l'objet il y a près de quarante ans<sup>2</sup>. Sa mission dura deux mois et eut comme résultat la conversion de six cents Têtes-Plates. Il trouva les Indiens si bien disposés à recevoir la Parole de Vie qu'il retourna à Saint-Louis afin de s'assurer les services de deux prêtres de plus, étant donné l'ampleur du travail qui s'ouvrait à eux.

Le père De Smet et les deux autres pères Jésuites repartirent par conséquent chez les Têtes-Plates en 1841, emportant avec eux plusieurs articles nécessaires à la fondation d'une mission permanente. Après peu de temps, il eut la satisfaction de voir l'emblème du christianisme flotter au-dessus de la petite église qui marquait l'ouverture de la mission de Sainte-Marie des montagnes Rocheuses.

#### **ORIGINES DE LA MISSION CANADIENNE EN ORÉGON ANTÉRIEURE À CELLE DES TÊTES-PLATES**

Pendant ce temps, les Canadiens établis dans la vallée de la Wallamette commencèrent à désirer ardemment la présence d'un prêtre parmi eux. L'évêque le plus près à qui ils pouvaient s'adresser était le vénérable prélat de Rivière-Rouge. Ils lui envoyèrent deux pétitions, la première datée du 3 juillet 1834 et la seconde, du 23 février 1835, dans lesquelles ils réclamaient sincèrement quelques prêtres. Dans sa réponse du 8 juillet 1835, l'évêque, s'adressant au gouverneur, demandait à celui-ci de leur faire parvenir sa lettre. Ces documents sont trop précieux et trop intéressants pour être omis. C'est pourquoi nous les joignons à notre récit.

L'évêque de Juliopolis au docteur John McLoughlin<sup>3</sup> :

*Rivière-Rouge, le 6 juin 1835*

*À monsieur le docteur J. McLoughlin.*

*Monsieur : J'ai reçu l'hiver dernier, puis ce printemps, une pétition de la part de certaines familles libres établies près de la rivière Wallamette. Elles demandent qu'on leur envoie des missionnaires afin d'instruire leurs enfants ainsi qu'eux-mêmes. J'ai l'intention de faire tout en mon*

*pouvoir pour exaucer leur vœu le plus tôt possible. Je ne dispose d'aucun prêtre à Rivière-Rouge mais je me rendrai cette année en Europe et je tenterai d'obtenir les moyens de connaître Dieu pour ces gens libres et, par la suite, pour les Indiens. Je joins à cette lettre une réponse à la pétition que j'ai reçue ; je vous demande de la leur remettre. J'y ajoute quelques notions de catéchisme qui pourraient être utiles à ces gens, s'il s'en trouve parmi eux qui savent lire. Ces gens disent qu'ils sont sous votre protection. Veuillez les inciter à faire de leur mieux et à mériter, par un bon comportement, de recevoir de l'aide pour la faveur qu'ils implorent. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur.*

*J.-N. Provencher  
évêque de Juliopolis*

L'évêque de Juliopolis à toutes les familles installées dans la vallée de la rivière Wallamette et les autres catholiques par-delà les montagnes Rocheuses :

*Salutations :*

*J'ai reçu, très chers frères, vos deux pétitions, l'une datée du 3 juillet 1834 et l'autre du 23 février 1835. Les deux réclament des missionnaires afin de vous instruire, vous et vos enfants. Une telle demande provenant de personnes privées de tout soutien religieux, ne pouvait manquer de toucher mon cœur et, si cela était en mon pouvoir, je vous enverrais quelques prêtres cette année-même. Mais je ne dispose d'aucun prêtre à Rivière-Rouge ; il faut aller en chercher au Canada ou d'ailleurs, ce qui demande du temps. J'en ferai mon affaire lors d'un voyage que je ferai cette année au Canada et en Europe. Si mes efforts sont couronnés de succès, je vous enverrai de l'aide.*

*Mon intention n'est pas de procurer la connaissance de Dieu à vous et à vos enfants seulement, mais également aux nombreuses tribus indiennes parmi lesquelles vous vivez. Je vous exhorte entretemps à mériter, par une bonne conduite, que Dieu veuille bien bénir mon entreprise. Élevez vos enfants de votre mieux. Enseignez-leur ce que vous savez de la religion. Mais n'oubliez pas, mes chers frères, que le bon moyen d'obtenir pour vos enfants et vos épouses quelques notions de Dieu et de la religion que vous pratiquez, est de leur donner le bon exemple en menant une vie équilibrée et exempte des grands désordres qui existent parmi les catholiques qui vivent au-delà des montagnes. Quelle image de Dieu et de votre religion donnez-vous, aux Indiens en particulier, vous qui vous faites appeler serviteurs de ce grand dieu, lorsqu'ils voient chez vous des désordres qui égalent et peut-être surpassent les leurs ? Vous les prévenez ainsi contre notre sainte religion que vous transgressez. Quand cette même religion qui condamne tous les crimes leur sera prêchée, les*

*Indiens protesteront et feront valoir la mauvaise conduite de ceux qui la professent pour ne pas embrasser notre religion. En recevant cette lettre qui vous annonce que vous obtiendrez bientôt le prêtre que vous semblez désirer si sincèrement, renoncez sur l'heure au péché ; commencez à mener une vie plus en accord avec vos croyances afin que, lors de l'arrivée des missionnaires parmi vous, ils vous trouvent disposés à vous saisir de leurs enseignements et des autres secours religieux qu'ils vous apporteront. Je souhaite que Dieu veuille bien toucher vos cœurs et les changer. Ma plus grande consolation serait d'apprendre plus tard que, dès que cette lettre vous a été lue, vous avez commencé à donner un peu plus d'attention au sujet important de votre salut.*

*Dictée à Saint-Boniface de la Rivière-Rouge,  
le huitième jour de juin 1835.*

*J.-N. Provencher  
évêque de Juliopolis.*

#### **DEMANDE D'UN PASSAGE POUR DEUX PRÊTRES**

Le seul moyen de communication entre le Canada et l'Orégon était entre les mains de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui envoyait chaque année un certain nombre de canots chargés de marchandises et que conduisaient un certain nombre de coureurs des bois canadiens. L'évêque de Juliopolis fit donc une demande de passage pour deux prêtres dans l'un des canots en direction de l'Orégon avec l'intention d'établir une colonie dans la vallée de la Wallamette. Le gouverneur et le comité à Londres s'y objectèrent, mais répondirent qu'ils accorderaient le passage à la condition que les prêtres s'établissent près de la rivière Cowlitz. L'évêque de Juliopolis s'étant conformé à cette recommandation, Sir George Simpson écrivit à l'archevêque de Québec que, si deux prêtres étaient prêts à s'embarquer, à Lachine, le 25 avril, pour l'intérieur des terres, un passage leur serait accordé. Ce qui suit est la correspondance à ce sujet :

Lettre de Sir George Simpson, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à Son Excellence l'archevêque de Québec.

*Maison de la Baie d'Hudson,  
Londres, le 17 février 1838*

*Monseigneur : J'ai eu l'honneur hier de recevoir une lettre de l'évêque de Juliopolis, datée du 13 octobre 1837 à Rivière-Rouge, dans laquelle on me demande de communiquer avec votre Excellence au sujet de l'envoi de deux prêtres sur le fleuve Columbia dans le but d'établir une mission catholique dans cette partie du pays.*

Lorsque l'évêque a mentionné pour la première fois ce sujet, son idée était d'établir la mission sur les rives de la Wallamette, une rivière qui se jette dans le fleuve Columbia au sud. En ce qui concerne l'établissement d'une mission là-bas, le gouverneur, le comité londonien et le conseil de la Baie d'Hudson ont opposé un refus catégorique puisque la souveraineté de ce pays n'est pas encore établie. Cependant l'été dernier, j'ai fait savoir à l'évêque que, s'il voulait établir la mission sur les rives de la rivière Cowlitz ou au portage de la Cowlitz qui se jette dans le fleuve Columbia au nord-ouest et que s'il me donnait son assurance que les missionnaires ne s'installeraient pas du côté sud du fleuve Columbia, mais à l'endroit choisi par les représentants de la compagnie comme le lieu le plus convenable du côté nord, je recommanderais au gouverneur et au comité d'accorder un passage aux prêtres et tout ce qu'il faudrait pour que le but recherché soit couronné de succès sans créer trop d'inconvénients ou entraîner trop de dépenses pour l'administration de la Compagnie.

Dans sa lettre que j'ai reçue hier et à laquelle j'ai déjà fait allusion, l'évêque approuve complètement mes idées et exprime sa volonté d'accepter mes suggestions. Cette lettre, je l'ai envoyée au gouverneur ainsi qu'au comité. On m'a donné comme instruction d'informer votre Excellence que, si les prêtres sont prêts à s'embarquer à Lachine pour l'intérieur des terres vers le 25 avril, un passage leur sera accordé. À leur arrivée à Fort Vancouver, les représentants de la compagnie prendront les mesures nécessaires afin de faciliter l'établissement de la mission et la poursuite de ses buts en général.

J'ai l'honneur d'être, Milord,  
le très obéissant serviteur de Votre Excellence

Geo. Simpson

#### **NOMINATION DES MISSIONNAIRES**

L'archevêque de Québec n'avait pas plus tôt reçu la lettre précédente qu'il donna immédiatement la responsabilité de la mission de l'Orégon au révérend François-Norbert Blanchet, alors curé des Cèdres, près de Montréal, en lui envoyant des lettres de vicaire général<sup>4</sup>, datées du 17 avril 1838, et des instructions qui portaient la même date. Son compagnon, le révérend Modeste Demers, qui était déjà à Rivière-Rouge serait nommé par l'évêque de Juliopolis. Ces instructions se lisaient comme suit :

Instructions données au Très Révérend F.-N. Blanchet et à l'abbé M. Demers, nommés missionnaires pour cette partie du diocèse de Québec qui est située entre l'océan Pacifique et les montagnes Rocheuses.

Le 17 avril 1838

Mes révérends,

*Vous devez considérer que le premier objectif de votre mission est de sortir les Indiens disséminés dans ce pays de la barbarie et des désordres que celle-ci produit.*

*Votre second objectif est d'offrir vos services aux mauvais chrétiens qui ont adopté les vices des Indiens et qui vivent dans la licence et l'oubli de leurs devoirs.*

*Convaincus que prêcher l'Évangile est le moyen le plus sûr d'obtenir ces heureux résultats, vous ne manquerez pas une occasion d'en inculquer les principes et les maximes, que ce soit dans vos conversations privées ou vos enseignements en public.*

*Afin de vous rendre au plus tôt utiles aux indigènes du pays où vous êtes envoyés, vous vous appliquerez, dès votre arrivée, à étudier les langues parlées par les Indiens et tenterez de les réduire en quelques principes généraux de façon à pouvoir publier une grammaire après quelques années passées là-bas.*

*Vous préparerez au baptême, le plus promptement possible, les femmes infidèles qui vivent en concubinage avec des chrétiens afin de substituer à ces unions irrégulières des mariages légitimes.*

*Vous accorderez un soin particulier à l'éducation chrétienne des enfants en établissant à cette fin des écoles et des classes de catéchisme dans tous les villages dans lesquels vous aurez l'occasion de vous rendre.*

*À tous les endroits importants, que ce soit par leur emplacement, ou parce que des voyageurs y passent ou parce que des Indiens s'y rassemblent, vous planterez des croix afin de prendre possession de ces divers lieux au nom de la religion catholique.*

*Dictée à Québec, le 17 avril 1838,*

*Joseph Signay,  
évêque de Québec*

## QUATRIÈME RÉCIT

(Publié le 28 février 1878)

### *VOYAGE DES MISSIONNAIRES DE LACHINE À FORT VANCOUVER*

En compagnie du négociant en chef James Hargrave, le vicaire général F.-N. Blanchet embarqua sur l'un des canots d'écorce légers transportant l'express de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui quittait Montréal ce jeudi 3 mai 1838. Ils ne devaient arriver à Fort Vancouver que le 24 du

mois de novembre suivant. Le voyage entre Lachine et la Rivière-Rouge une distance de 2100 milles, prit trente-trois jours en canot et avec quelques portages. Le voyage de la Rivière-Rouge jusqu'aux montagnes Rocheuses, soit 2025 milles, prit quatre-vingt-quatre jours, en comptant les arrêts imposés par les autorités administratives. L'itinéraire sur l'eau s'effectua grâce à onze barges légères et le voyage sur terre, qui prit cinq jours, fut fait à dos de cheval<sup>5</sup>. On utilisa également des chevaux pour accomplir le pénible trajet traversant les montagnes Rocheuses, depuis Jasper's House jusqu'au Campement des barges, aussi appelé Big Bend (Grand croche) sur le fleuve Columbia. Ce voyage dura neuf jours, un groupe de soixante-douze chevaux étant mis à la disposition de la Compagnie. Six jours furent nécessaires à l'ascension du versant est et trois jours à la descente vers les plaines du côté du Pacifique, mais l'imposante vue qui s'offrait aux missionnaires à chacun de leurs pas les récompensait grandement pour les épreuves endurées. Le reste du trajet, de Big Bend à Fort Vancouver, environ 1200 milles, se fit en descendant le fleuve Columbia sur des bateaux légers.

Après avoir passé 35 jours à la Rivière-Rouge, le vicaire général Blanchet partit en compagnie de l'abbé Modeste Demers le 10 juillet, s'arrêtant en chemin à Norway House, Fort Constant, Fort Cumberland, Fort Carleton, Fort Pitt et à Fort Edmonton sur la Saskatchewan ainsi qu'à Fort Assiniboine et à Jasper's House sur la rivière Athabaska<sup>6</sup>. Pendant ce voyage les missionnaires baptisèrent cent vingt-deux personnes sur le versant est des montagnes et cinquante-trois de plus sur le versant ouest. Après avoir franchi le sommet des montagnes Rocheuses, les missionnaires s'arrêtèrent à Maison des Lacs et à Fort Colville, à Fort Okanagan et à Walla-Walla. À chacun de ces lieux, des Indiens se rassemblaient en foules nombreuses afin d'apercevoir les Robes Noires dont ils attendaient la venue depuis si longtemps. Pendant ce long et pénible voyage, les missionnaires eurent le bonheur de célébrer la messe et de donner un enseignement le dimanche ainsi que chaque jour de leur séjour dans les divers forts qui jalonnaient leur route<sup>7</sup>. De cette manière, ils accordèrent les consolations de notre religion à beaucoup de catholiques qui n'avaient pas connu la présence d'un prêtre depuis des années.

### ***CONSÉCRATION DES MONTAGNES ROCHEUSES***

#### ***PREMIÈRE MESSE EN ORÉGON***

Au moment où le sommet des montagnes Rocheuses devait être atteint et franchi, le mercredi 10 octobre, les missionnaires pensèrent qu'il leur incombait de célébrer la messe et de prononcer ces mots glorieux par lesquels

le dieu fait homme descend sur la terre afin de rendre grâce à Dieu de sa protection et de ses bontés et pour consacrer tout spécialement à leur Créateur les sublimes montagnes Rocheuses qui, par leur splendeur et leur noblesse semblaient impatientes de répondre à cette invitation lancée par les Saintes Écritures : « Montagnes et collines, bénissez le Seigneur; célébrez-le et exaltez-le à jamais! » (Dan, III, 75). Le pays ou la région des montagnes Rocheuses apparaissait comme une vaste mer de hautes montagnes isolées et innombrables, de pics abrupts de toutes les formes dans lesquels l'œil du voyageur croyait reconnaître ici et là, des tours parfaites, des belles tourelles, des châteaux solides, des murs et des fortifications de toutes sortes ainsi que des hauteurs arides formant la base des collines les plus hautes et des montagnes élevant majestueusement leur noble tête vers le ciel. Magnifique, tel était en effet le spectacle qu'une nature gigantesque déroulait dans toute sa majesté devant les yeux des voyageurs dans des lieux où il plut à la main de l'Éternel de laisser la trace de sa force créatrice. C'est pourquoi, tôt ce jour-là, à 3 heures du matin, le vicaire général célébra le saint sacrifice de la messe afin de consacrer à leur Créateur ces montagnes et ces arêtes escarpées dont la prodigieuse hauteur monte vers le ciel pour célébrer dans un langage si beau les louanges du Tout-Puissant.

C'est par un samedi, le 13 octobre, un jour dédié à la Mère Immaculée de Dieu, tandis qu'ils se trouvaient au pied du versant occidental de la montagne la plus élevée, que les missionnaires foulèrent pour la première fois le sol du pays qu'ils avaient désiré si longtemps : l'Orégon, cette portion de la vigne dont la culture leur était attribuée. Remplis de joie, ils se retirèrent à une courte distance de l'endroit où la caravane se reposait, au milieu d'une magnifique prairie et, s'agenouillant, ils embrassèrent le sol, en prirent possession en dédiant et en consacrant leur être, corps et âme, à tout ce qu'il plairait à Dieu de leur demander pour la gloire de son saint nom, la propagation de son royaume et l'accomplissement de sa volonté. La caravane atteignit joyeusement Big Bend vers la soirée. Le fait de ne trouver que deux bateaux au lieu des quatre qui leur étaient nécessaires, diminua grandement la joie de tous. Le capitaine de l'expédition décida qu'un tiers du groupe devrait rester là jusqu'à ce que les autres arrivent à la Maison des Lacs et qu'un des bateaux retourne leur porter assistance.

Le jour suivant, le 14 octobre 1838, étant un dimanche, ce fut ce jour-là que le saint sacrifice de la messe fut offert pour la première fois en Orégon, à Big Bend, sur les rives du dangereux et périlleux fleuve Columbia. À l'occasion de ce grand acte religieux que célébrait l'abbé Demers, les deux missionnaires, qu'une forte émotion habitait, se consacrèrent à la Reine des Anges, l'implorant de leur accorder une protection spéciale pour le



reste du voyage. Une fois les bateaux chargés et prêts et la dernière prière prononcée sur la rive, les deux missionnaires échangèrent des poignées de main avec leurs compagnons qu'ils ne devaient, hélas, plus revoir et s'embarquèrent, à 1 heure de l'après-midi, sur les eaux agitées du Haut-Columbia. La chaîne de montagnes s'abaissant pour ainsi dire de manière spectaculaire, s'étend depuis Big Bend jusqu'aux lacs. Les jours passent rapidement lorsqu'on navigue sur une rivière si profondément endiguée qui coule à quinze milles à l'heure dans une succession de rapides ou plutôt de cascades. La distance séparant Big Bend de House of Lakes qui est de 165 milles fut parcourue en dix heures : deux heures le 14, six le 15 et deux le 16 octobre.

Le rapide de la Dalle des Morts est un canal étroit tournant presque à angle droit depuis la berge gauche qui est haute et rocheuse. Les bateaux doivent la serrer de près afin d'éviter d'être précipités dans les vagues tumultueuses. Les bateaux descendirent ce rapide sans accident, car ils étaient peu chargés de bagages et de passagers. Ils étaient dirigés par huit hommes, soit six rameurs plus un à l'arrière et un autre à la proue qui se servaient de pagaies longues et larges en guise de gouvernail.

### *DIX-HUIT JOURS À LA MAISON DES LACS*

#### *PREMIERS TRAVAUX DES MISSIONNAIRES EN ORÉGON*

#### *PERTE DE DOUZE VIES*

Les bateaux n'étaient pas sitôt arrivés à La Maison des Lacs que l'un d'eux fut déchargé et envoyé au secours du reste du groupe qu'on avait laissé derrière. Puisque la Maison des Lacs était encore en construction, les missionnaires campèrent comme à leur habitude sous leurs tentes. La première semaine se passa à prier, à célébrer la messe, à enseigner aux Indiens et à chanter des cantiques et les offices du soir. Les Indiens des lacs vinrent bientôt rendre visite aux prêtres, impatients qu'ils étaient de voir et d'entendre les Robes Noires dont les Canadiens avaient si souvent parlé. Ils se révélèrent d'un naturel doux et pacifique et bien disposés à recevoir la parole du salut. Étant les premières brebis du vaste troupeau confié à leur soin, les missionnaires prirent plaisir à les instruire, à leur parler de Dieu, de la création, de la chute des anges et de l'homme ainsi que de la Rédemption apportée par le Fils de Dieu. Les Indiens écoutaient avec attention, assistaient à la messe avec le plus grand respect et, avant le retour des bateaux, ils avaient amené leurs enfants, dix-sept en tout, pour les faire baptiser tout en regrettant de ne pas avoir le même bonheur de pouvoir rendre leur cœur bon. Les missionnaires éprouvèrent une grande douleur de les quitter sans qu'ils soient baptisés.

Quand le jour où le bateau était attendu passa sans son arrivée, un sombre pressentiment commença à saisir le cœur de chacun. Il grandit en intensité le jour suivant. Enfin, le 24, à la fin de la messe, un bateau apparut au loin, à moitié brisé, avançant en deuil sans les habituels chants de joie de l'arrivée. Les hommes étaient à peine capables de remuer leurs rames. Tandis que le bateau approchait, tous accoururent vers la rive. À la vue de si peu d'hommes, de femmes et d'enfants, ce fut un spectacle à fendre le cœur, une indescriptible scène de désolation et de larmes répandues. Les montagnes environnantes entendirent et répétèrent longtemps l'écho des cris et des lamentations aiguës. Hélas, le bateau avait chaviré et, sur vingt-six âmes, douze avaient péri.

À Big Bend le bateau s'était trouvé trop encombré de bagages; il y avait à peine de la place pour les passagers. Aux dangereuses dalles tous gagnèrent le rivage avec seulement une partie des bagages. Le bateau s'ébranla, frappa un rocher, s'emplit d'eau mais on le ramena à la rive. Après qu'on l'eut vidé et rechargé, le bateau était encore alourdi par les fourrures humides qu'on avait laissées dans le fond. Les passagers s'embarquèrent avec une vive répugnance. Aux rapides suivants, le bateau s'emplit encore. Commença alors une scène de désolation et d'effroi remplie des cris des femmes et des enfants. Le pilote demanda à tous de se tenir tranquilles tandis qu'ils s'approchaient de la rive. Mais, monsieur Wallace, un botaniste anglais, enleva son manteau, se leva, mit un pied sur le bord du bateau et sauta à l'eau avec sa jeune femme; le bateau perdit son équilibre et chavira et, sur vingt-six personnes se débattant dans l'eau, douze perdirent la vie, Wallace et sa femme étant du nombre. Certains atteignirent la rive, d'autres furent sauvés par la quille du bateau qui s'accrocha heureusement à un rocher à la tête du rapide, dans trois ou quatre pieds d'eau. Ce désastre eut lieu le soir au crépuscule. On retrouva le corps d'un enfant pris sous le bateau. La nuit fut longue, triste et infernale. Le jour suivant, après avoir réparé le bateau, les survivants reprirent leur affligeant voyage<sup>8</sup>.

## CINQUIÈME RÉCIT

(Publié le 7 mars 1878)

### *TRAVAUX DES MISSIONNAIRES À COLVILLE, OKANAGAN ET WALLA-WALLA.*

Aussitôt que l'infortuné bateau fut arrivé, un canot indien fut envoyé à Colville pour ramener un bateau et des provisions. Elles étaient devenues si rares que pour éviter la menace d'une disette chacun recevait une ration

quotidienne. Une fois le bateau réparé, il retourna le jour suivant sur cette scène de désolation pour chercher et ramener les cadavres des amis disparus. Le bateau ne ramena que les corps de trois enfants à qui l'on donna des funérailles chrétiennes solennelles. Des croix de bois furent bénies et placées sur leurs tombes.

Le bateau express qui était parti à destination de Colville le 16 était de retour; celui qu'on avait envoyé chercher par l'express indien était également revenu avec des provisions; il y avait maintenant deux bons bateaux. Puisque tout était prêt et tandis que les missionnaires faisaient leurs adieux aux bons Indiens des lacs, la caravane quitta la Maison des Lacs le 3 novembre après dix jours d'un séjour des plus affligeants. Elle atteignit Colville le 6. Le bateau express avait annoncé la venue des Robes Noires; la nouvelle s'était répandue à la vitesse de l'éclair, ce qui expliquait le rassemblement à cet endroit des chefs des cinq nations. Apercevant les bateaux qui s'approchaient, ils se précipitèrent vers la rive et, se plaçant en file, hommes, femmes et enfants, ils supplièrent les prêtres de leur laisser toucher leurs mains, cérémonie qui prit beaucoup de temps. Une grande maison avait été mise à leur disposition, les prêtres l'utilisèrent pour y rassembler les Indiens et leur donner tout l'enseignement possible pendant les quatre courtes journées qu'ils passèrent à ce poste.

Ayant baptisé dix-neuf personnes et célébré la messe devant les chefs et leur peuple qui assistèrent à ces mystères sacrés comme s'ils étaient déjà des chrétiens fervents, les missionnaires quittèrent Colville le 10 novembre et arrivèrent à Fort Okanagan le 13 après avoir franchi beaucoup de dangereux rapides, des dalles et des portages. Pendant les vingt-quatre heures qu'ils y séjournèrent, ils eurent l'occasion de constater que les Indiens qui fréquentaient ce poste avaient seulement besoin du nécessaire pour devenir de bons chrétiens. Il y eut quatorze baptêmes et une messe fut célébrée à ce fort. Après avoir quitté Fort Okanagan le 14 novembre, ils atteignirent Fort Walla-Walla (qu'on appelle maintenant Wallula) le dimanche 18, au matin, où ils s'arrêtèrent vingt-quatre heures. Ils y baptisèrent trois personnes, célébrèrent une messe et reçurent la visite des Indiens Walla-Walla et des Cayuses qui, ayant appris par l'express la nouvelle de la venue des prêtres, étaient venus les voir et les entendre lors de leur passage malgré les ordres contraires donnés par la direction de la mission de Waiilatpu. La sainte messe fut célébrée devant les Indiens qui y assistèrent, frappés d'étonnement. Pendant une si courte période de temps, les prêtres ne purent leur donner qu'une brève explication des vérités les plus essentielles au salut.

Puisque ce chapitre est le dernier à décrire le voyage des missionnaires à travers les plaines et que, par la suite, notre narration sera principalement

consacrée aux événements et aux incidents survenus durant le séjour des missionnaires dans le Nord-Ouest, nous pensons qu'il est préférable d'insérer ici l'intéressante lettre que Son Excellence, le très révérend François-Norbert Blanchet, alors vicaire général, écrivit à l'archevêque de Québec pour lui décrire dans le détail les incidents ayant émaillé le voyage à travers les plaines ainsi que l'arrivée des missionnaires à Vancouver<sup>9</sup>.

Lettre du vicaire général Blanchet à Son Excellence Joseph Signay, archevêque de Québec, donnant le compte rendu du voyage des missionnaires vers l'Orégon.

*Fort Vancouver, le 17 mars 1839*

*Monseigneur,*

*C'est pour moi une tâche bien douce et agréable que d'envoyer à Votre Excellence des nouvelles des deux missionnaires que, dans votre empressement à sauver les âmes confiées à votre pastorale sollicitude, vous avez envoyés en Orégon pour cultiver les vignes du Seigneur. Après les nombreuses épreuves, les fatigues et les dangers rencontrés, sur terre et sur mer, au cours de notre voyage à travers le continent, nous avons le plaisir, l'abbé Demers et moi, d'annoncer, pleins de joie et de gratitude envers Dieu et la Sainte Vierge Marie, que nous avons heureusement atteint le terme de notre périple, ce qui toutefois ne s'est pas fait sans la perte de douze de nos compagnons qui se sont noyés dans le fleuve Columbia. Joignez-vous à nous dans notre action de grâces à Dieu pour Sa protection et les soins de Sa providence envers nous.*

*Aussitôt arrivés, nous nous sommes mis au travail. Le domaine est vaste, nos occupations sont nombreuses ; j'ai à peine le temps d'écrire. Mais je sais avec quelle inquiétude et quel intérêt Votre Excellence attend quelques mots sur notre voyage, le pays, les travaux entrepris et les espoirs suscités par la mission en Orégon. Puisse les renseignements que je vais vous donner satisfaire votre attente et combler les désirs ardents que vous éprouvez continuellement pour votre troupeau.*

*Je commencerai par un compte rendu de mon voyage de Lachine à la Rivière-Rouge (Saint-Boniface) où je dus m'arrêter pour recevoir les ordres de Monseigneur Provencher, évêque de Juliopolis, et emmener le révérend Demers, mon compagnon de voyage qui s'y trouvait depuis un an déjà. Je quittai Montréal, jeudi le 3 mai 1838. Les 700 lieues qui séparent cette ville de la Rivière-Rouge furent franchies en 33 jours, puisque nous arrivâmes le 6 juin à bord de l'un des canots de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui sont sous les ordres de monsieur Hargrave, le négociant en chef. Les canots chargés qui s'étaient mis en route quelques jours après les plus légers et qui avaient à leur bord un certain nombre de familles arrivèrent trois jours plus tard.*

Chacun sait combien ce mode de transport est dangereux. Passer des jours et souvent des nuits dans une position inconfortable : subir les caprices de la température, les bourrasques de vent et les pluies torrentielles, descendre d'innombrables rapides au péril de sa vie ; ou parcourir à pied de longs portages traversant des forêts, des roches et des étangs ; camper dans des lieux froids et humides, dévorer à la hâte des repas rudimentaires et mal cuisinés ; s'arrêter à différents postes habités par des Blancs et fréquentés par des Indiens afin d'administrer les sacrements, visiter les malades et admonester les pauvres pêcheurs ; telle fut, Monseigneur, la vie des missionnaires sur leur route vers l'Ouest. Huit jours durant nous remontâmes, monsieur Hargrave et moi, la rivière Ottawa. Nous la quittâmes pour remonter une autre rivière jusqu'à sa source. Cela nous prit un jour entier. Après cela vint un portage de trois milles de long où est situé le sommet des terres divisant les eaux de l'Ottawa de celles coulant vers le lac Nipissing. À la fin du portage, nous avons descendu une petite rivière en une journée. Nous étions alors sur le lac Nipissing que nous avons traversé en vingt-quatre heures. Après un court portage, nous avons commencé à descendre la rivière French par laquelle le lac déverse ses eaux dans le lac Huron, ce qui nous prit également une journée. La traversée du lac Huron jusqu'à Sault-Sainte-Marie nécessita trois jours. De là à Fort William sur le lac Supérieur, six jours et demi. Quittant le lac Supérieur, nous remontâmes pendant trois jours la rivière Taminstigouia jusqu'à un portage de neuf milles de long qui est le sommet des terres et où se divisent les eaux coulant dans le lac Supérieur et celles qui se rendent au lac Winnipeg et de là, jusqu'à la Baie d'Hudson. Après cette longue marche nous embarquâmes, près de sa source, sur la rivière des Embarras qui se jette dans le lac des Mille Îles. Nous traversâmes celui-ci, de même que le lac La Pluie, avant d'atteindre le fort du même nom. Notre voyage du point le plus élevé des terres jusqu'à ce poste avait duré cinq jours. Il nous fallut trois jours pour descendre la rivière La Pluie, deux jours pour traverser le lac Des Bois, trois jours pour descendre la Winnipeg, une journée pour traverser le lac Winnipeg et une autre journée pour remonter la rivière Rouge jusqu'à Saint-Boniface, lieu de résidence de l'évêque de Juliopolis.

Nos compagnons de voyage canadiens et iroquois étaient épuisés. Monsieur Hargrave et moi-même étions dans le même état, et il y avait de très bonnes raisons pour cela. En effet, très souvent nous quittions notre camp à une heure du matin pour dresser le camp seulement vers sept ou huit heures le soir. Nous avons été exposés à de graves dangers beaucoup de fois, au milieu des lacs ou quand nous remontions ou descendions des rapides. Le courant avait l'habitude d'entraîner notre

canoë vers des rochers cachés et une fois, notre petit canot d'écorce alla presque se fracasser sur un de ces rochers à peine visibles. Les croix funéraires qu'on peut apercevoir en aval et en amont des rapides témoignent des dangers que ces endroits représentent.

Selon mes registres du nombre d'heures pendant lesquelles nous avons voyagé, j'ai compté 115 lieues de Lachine à Matawan sur l'Ottawa ; de là à Sault-Sainte-Marie, 134 ; sur le lac Supérieur, 140 ; de Fort William au sommet des terres, 56 ; de cet endroit au fort du lac La Pluie, 98 ; de là au Fort Alexandre jusqu'au bas de la rivière Winnipeg, 120 ; et enfin, entre ce lieu et Saint-Boniface entre 35 et 37, ce qui fait un total de 700 lieues parcourues en 488 heures ou 33 jours de marche forcée.

À l'extrémité du lac La Pluie, j'ai rencontré le digne missionnaire des Sautaux, le révérend M. Belcourt, qui parcourait alors les campements de cette nation. Je traversai le lac Winnipeg le 5 juin et le 6, j'arrivai à Saint-Boniface où je rencontrai l'évêque Provencher, le révérend Thibeault et l'abbé Demers nommé à la mission en Orégon. Le révérend Poiré, missionnaire de la prairie du Cheval Blanc, arriva deux jours après. Le révérend Belcourt revint de sa mission le 14. Le 18, le révérend Poiré s'en alla pour accompagner une caravane de 800 ou 900 voitures à la chasse aux bisons. C'est après son retour que ce gentilhomme alla au Canada en compagnie de monsieur Belcourt. Le révérend Mayrand arriva le 22.

Il est plus aisé de ressentir les joies et les émotions, les souvenirs et les espoirs qu'éveilla la réunion de ces travailleurs pleins d'ardeur de la vigne du Seigneur que de les exprimer. Ce fut le plus grand rassemblement de prêtres dont furent jamais témoins les habitants de ces régions éloignées. Le grain de sénévé commençait à ressembler à un arbre vigoureux abritant déjà de son ombre une multitude d'âmes tirées de la noirceur de l'idolâtrie et transplantées dans le royaume de Dieu, tels les précieux fruits de l'ardeur évangélique animant ces missionnaires. Heureux présages d'une moisson encore plus abondante à récolter.

Après avoir passé cinq semaines à visiter tous les postes qui dépendent de la mission de la Rivière-Rouge, nous partîmes, l'abbé Demers et moi, le 10 juillet, vers notre destination, après avoir chanté une grand-messe en l'honneur de sainte Anne pour demander à Dieu de bénir notre voyage, car nous devions pénétrer dans un pays qu'aucun prêtre catholique n'avait jusqu'alors visité. Les rivières, les lacs, les montagnes, les prairies, les forêts et les collines de l'Orégon résonneraient bientôt de louanges pour le saint nom de Jésus, la croix serait plantée de place en place, d'une rive à l'autre sur un espace de mille lieues qu'il nous restait encore à parcourir et les mots de Celui qui disait que ce signe « attirerait à Lui tous les hommes » vont se vérifier à l'égard de ces pauvres brebis

égérées vers lesquelles nous étions envoyés. Quelle joie ! Quelle douce consolation pour des missionnaires !

De Saint-Boniface, nous allâmes en sept jours d'une navigation dangereuse, à Norway House, une petite forteresse distante de 130 lieues de notre point de départ et de dix lieues du lac Winnipeg. L'intendant en chef qui nous commandait eut la bonté de nous donner comme logis et chapelle les appartements destinés au gouverneur de la Compagnie. Nous y passâmes huit jours à célébrer la sainte messe, à distribuer des catéchismes, à baptiser des enfants et quelques adultes, à instruire et à exhorter les Blancs et les Indiens du fort. Nous célébrâmes également deux mariages à cet endroit. Dimanche, le 22, il y eut une grand-messe, des vêpres et deux sermons, auxquels assistèrent quelques-uns de ces messieurs de la Compagnie. Pendant ce bref séjour de huit jours, de nombreuses petites bandes de voyageurs vinrent de York Factory, sur la Baie d'Hudson, à Norway House, d'où ils se mirent en route tous ensemble pour traverser les montagnes.

Le 26 juillet tout était prêt. La brigade se rassembla et se mit en marche sous la gouverne de John Rowand, écuyer et intendant en chef de la Compagnie, un catholique dont nous n'oublierons jamais la prévenance, la gentillesse et les efforts constants pour adoucir les fatigues et les privations du voyage. La brigade comprenait onze bateaux chargés de marchandises et un grand nombre d'hommes engagés, de femmes et d'enfants. Parmi les voyageurs on comptait messieurs Wallace et Banks, des botanistes envoyés par une société scientifique d'Angleterre.

Ayant dépassé la tête du lac Winnipeg, la rivière Saskatchewan ou St-Pierre, que nous avons dû remonter pendant 37 jours, se présenta avec le Grand Rapide qui nécessite un portage général. Nous avons traversé les lacs Travers, Bourbon, des Cèdres et des Vases. Dimanche le 15 août, nous atteignîmes le petit Fort Constant qui est construit sur la rive droite. Nous avons parcouru 93 lieues à la rame, à la perche, à voile et à ligne et nous avons souvent été obligés de décharger nos bateaux aux principaux rapides. Nous avons baptisé en cours de route un enfant qui mourut une heure plus tard. Ce jour-là mourut après avoir chanté une grand-messe en présence des Indiens Cris des environs, qui semblèrent bien disposés à recevoir le grain de la Parole de Dieu, nous nous mîmes aussitôt en route et arrivâmes le 7 à Fort Cumberland sur le lac du même nom, à 36 lieues de Fort Constant et, le 18, à Fort Carleton, à 88 lieues de ce dernier. À cet endroit nous avons célébré 36 baptêmes et 7 mariages. Parmi les baptisés, il y avait la famille du commandant du poste, monsieur Patrick Small, qui se composait de huit personnes dont trois adultes. À Fort Pitt, 87 lieues plus loin, nous avons fait onze baptêmes et, à Fort Edmonton, que l'on appelle également

*Fort des Prairies et qui est sous la responsabilité de l'intendant en chef John Rowand, nous avons baptisé 39 personnes, dont cinq adultes, et célébré trois mariages.*

*Ce dernier fort, où nous arrivâmes le 6 septembre, est situé à 101 lieues de Fort Pitt au milieu des Cris. Il serait tout à fait approprié d'en faire une station pour un missionnaire qui comprendrait cette langue indienne. Pendant ce temps, un prêtre pourrait parcourir les prairies à dos de cheval par beau temps, de la Rivière-Rouge à Fort Carleton en 15 jours et de là, à Fort Edmonton, en 12 jours, ce qui lui laisserait le temps de s'arrêter dans chaque fort le long de sa route. Sa visite ferait beaucoup de bien aux employés et aux pauvres Indiens avec lesquels ils font la traite des fourrures. Le 29 septembre, nous eûmes à Fort Edmonton une messe solennelle, des vêpres et deux sermons. Avant notre départ, le 10, nous bénîmes et plantâmes une croix. C'est ce que nous avons fait sur notre route, partout où nous avons dit la messe, que ce soit près des forts, sur la rive ou à l'intérieur des terres.*

*Pendant six semaines nous avons suivi le cours tortueux de la Saskatchewan. Il nous fallut ensuite la quitter et changer notre flottille pour une caravane de 66 chevaux et ce, afin d'atteindre par la terre, à travers les forêts, les borbiers, les prairies, les rivières, les ravins et les chaussées de castors, Fort Assiniboine sur l'Athabaska, une distance de 34 lieues qui exigea cinq jours d'une marche éreintante et dangereuse. Le 16 septembre, nous quittâmes Fort Assiniboine et commençâmes à affronter les rapides et les dangers de l'Athabaska que nous remontâmes pendant 17 jours. Le 28, nous aperçûmes pour la première fois les formes imposantes des montagnes Rocheuses, dont les plus hauts sommets sont perpétuellement couverts de neige. Le 2 octobre, nous allâmes aussi loin que Jasper's House, 4 lieues à l'intérieur des montagnes Rocheuses et à 92 lieues de Fort Assiniboine. Nous y fîmes 35 baptêmes, pour la plupart des enfants métis ou des gens libres vivant dans les bois et chassant le castor. La sainte messe fut célébrée sur la rive opposée de la rivière, loin du bruit de Jasper's House.*

*Le 5, l'Athabaska n'étant plus navigable, nous avons échangé nos bateaux pour une caravane de 72 chevaux pour la plupart plus incommodes et plus mal domptés que ceux d'Edmonton. Ces animaux étaient facilement effrayés et, jetant les cavaliers en bas de leur selle ainsi que les bagages, s'enfuyaient dans les bois ou se ruèrent dans les étangs et les marécages. L'organisation fut difficile et le départ lent. Nous longeâmes la rive droite de la rivière qui, en coulant en zigzag dans une vallée bien boisée et bordée de hautes montagnes, créait de longues et hautes pointes qu'il nous fallait traverser en ligne droite afin de raccourcir le trajet. Nous dûmes traverser des fossés et des bancs de sable, nous voyageâmes le long d'un lac à la tête duquel se trouve le Campement de la Prairie où*



nous fîmes halte. Nous étions à trois lieues de Jasper's et nous étions arrivés à cet endroit en quatre heures.

Le 6, il nous fallut traverser des forêts densément boisées et escalader des collines et des rochers plongeant dans les eaux. Nous dûmes passer à côté de ces collines où les yeux se posent avec un effroi mêlé d'admiration sur des gouffres béants. Malheur au cavalier dont le cheval ferait un seul pas mal assuré ! Après avoir grimpé de très hauts rochers et parcouru quatre lieues en trois heures et demie, nous campâmes en face du rocher qu'on nomme le Vieil Homme.

Le 7, après deux heures de marche sur un terrain plat dans une belle petite prairie légèrement couverte d'arbres, nous prîmes le déjeuner dans un joli pré. Nous grimpâmes et descendîmes ensuite douze ou treize collines et rochers couverts d'arbres. Nous traversâmes quatre petites rivières, le Campement de la Vache ainsi que de jolis bocages de petits arbres et de magnifiques saules. Après avoir parcouru sept lieues en sept heures et demie, nous campâmes près de la fourche ou bras sud de l'Athabaska dans un lieu couvert d'arbres brûlés.

## SIXIÈME RÉCIT

(Publié le 14 mars 1878)

Suite de la lettre du vicaire général.

Le 8, on transporta bagages et gens dans un canot qui avait été apporté jusque là de Jasper's avec une peine et une misère infinies. Les chevaux traversèrent à la nage. Ce bras de la rivière était un vrai torrent, 45 pas ou verges de largeur. Le bras au sud-ouest n'avait pas moins de 30 pieds de large. Nous avons dû le traverser à dos de cheval depuis la rive droite à un endroit appelé le Trou et les chevaux n'eurent plus pied sur une distance de 18 pieds. Les bagages et les cavaliers ne furent pas trempés mais ceux qui étaient à pied durent nager en s'agrippant aux bagages ou à la queue des chevaux. Progressant d'abord le long de la rive, ensuite au sommet de hauts rochers, nous rencontrâmes beaucoup d'obstacles dressés par de grosses roches, des bois épais et des arbres abattus. Une colline apparut ; pour en gravir plus facilement la pente escarpée, nous grimpâmes en zigzag. Nous dûmes descendre de cheval aux endroits où les chevaux devaient sauter ou grimper. Au sommet de cette colline, un tableau des plus enchanteurs nous apparut. Notre regard s'arrêta avec plaisir sur une large vallée bordée de forêts qui élevait ses hauteurs jusqu'au quart du sommet de la montagne. Nous pouvions voir au milieu de cette vallée une rivière aux mille méandres et autant de lieux et de collines que son cours créait. C'était un spectacle

*enchanteur et magnifique qui fit s'élever nos cœurs vers Dieu et que nous quittâmes à regret. Nous nous sommes éloignés de la rivière, avons traversé plusieurs prairies et rejoint la rivière. Nous arrivâmes à Moose Prairie où une jolie chute d'eau de plusieurs centaines de pieds de hauteur se jette dans la rivière depuis le sommet de la montagne. La route avait été mauvaise et dangereuse ce jour-là. Les cinq lieues que la cavalerie légère avait parcouru en six heures et demie l'avaient été en deux heures de plus par les animaux chargés. Le 9, nous traversâmes de nouvelles pointes et de hautes collines avant d'atteindre une première grande plage de deux milles de largeur couverte d'un gravier fin et bordée de montagnes et au milieu de laquelle la rivière semblait s'ébattre en faisant mille détours d'un versant de la montagne à l'autre. Nous traversâmes une seconde plage où la rivière coulait de la même manière. Ce jour-là, nous dûmes la traverser 25 fois afin de raccourcir la distance. Nous vîmes beaucoup de glaciers dans les cols des montagnes, traversâmes de nombreux bancs de neige et nous vîmes également une chute d'eau aussi imposante que la première. C'était la chute Barrel. Nous nous sommes arrêtés à Gun Camp qui est entouré de hauts pics blancs de neige. Nous avons parcouru ce jour-là huit lieues en sept heures.*

*Le 10, comme nous étions à une lieue et demie du sommet des montagnes Rocheuses, je célébrai, à trois heures du matin, l'auguste sacrifice de l'Agneau immaculé afin de rendre grâce pour tous les bienfaits que Dieu nous avait accordés et pour consacrer par le sacrifice de la croix ces sublimes montagnes à la gloire de leur Créateur, le Dieu tout-puissant de qui elles chantent les louanges et la puissance. Après avoir marché avec beaucoup de peine pendant deux heures et demie à travers les bourbiers, les rochers, les arbres abattus et les autres obstacles sur le versant de la montagne, le long d'un torrent étroit mais impétueux, nous arrivâmes par un passage escarpé à une gorge ou un col d'un demi-mille de largeur entre les deux rangées de montagnes. Brown et Hooker, dont les sommets respectifs, perpétuellement recouverts de neige, s'élèvent à 17 000 ou 18 000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce col, passablement à pic dans sa partie centrale, est couvert des deux côtés de masses de roches tombées des montagnes abruptes, tandis que d'autres roches suspendues au-dessus semblent menacer le voyageur craintif.*

*À mi-chemin dans la gorge il y a un lac rond appelé Punch Bowl. Son diamètre est de 30 verges. Ses eaux communiquent de manière souterraine avec deux autres lacs latéraux d'où prennent naissance deux petits ruisseaux. L'un d'eux est la source du bras est de la rivière Athabaska, l'autre est la source de la rivière Portage à l'ouest. Ces deux rivières sont alimentées par un grand nombre de ruisseaux des montagnes ; si petits au début, ils deviennent bientôt des torrents*

impraticables qui roulent leurs eaux avec un bruit extraordinaire. À Punch Bowl, nous n'étions qu'à une lieue et demie de notre camp du matin et nous avons eu besoin de deux heures et demie pour parcourir cette courte distance. Nous étions à vingt-sept lieues et demie de Jasper 's, à 700 lieues de Saint-Boniface et à 1400 lieues de Montréal. On peut juger, par conséquent, des obstacles rencontrés ce jour-là, sans parler des obstacles et des dangers affrontés pendant les six journées passées sur le versant est, au moment de faire l'ascension et la descente des collines, des rochers et des hauteurs, depuis Jasper 's. Nous parcourûmes encore un mille et demi en deux heures, en descendant le versant ouest qui est beaucoup plus escarpé que le versant est et en marchant le long de la rivière Portage sur des rochers, des fragments de roches et des arbres. Nous nous arrêtâmes à une courte distance de la Grande Côte, une grande colline abrupte qu'il nous fallut descendre et où nos chevaux qui étaient chargés arrivèrent deux heures après ceux de la cavalerie légère. Ils étaient fatigués et incapables d'aller plus loin.

Le 11, la Grande Colline apparut aussi son long parcours en zigzag qui a pour but de faciliter la descente de sa pente escarpée. Nous la descendîmes en trois heures ; la première partie à dos de cheval, la seconde à pied et la troisième de nouveau à cheval après quoi, la caravane se reposa pendant quelques heures dans une magnifique prairie pleine de buissons. C'était la première partie du champ qu'on nous envoyait cultiver. Nous en prîmes possession et nous consacraâmes à sa culture. Nous traversâmes la rivière Portage huit fois et parcourûmes quatre lieues en cinq heures et demie.

Le jour suivant, les chevaux et leurs cavaliers parcoururent deux lieues en quatre heures et demie à travers les borbiers du grand Timber Point. Les animaux chargés prirent huit heures à parcourir la même distance, car ils durent être déchargés et rechargés à plusieurs reprises.

Le 13, le voyage fut plus facile et plus agréable. Après avoir marché pendant six heures et traversé plusieurs bois et collines, nous atteignîmes le Campement des Barges sur la rive droite des rivières Columbia et Portage, à quelque distance en aval de l'endroit où celle-ci se jette dans la rivière Cano: qui coule vers le nord. Nous avons descendu le versant ouest de la montagne en trois jours. Nous étions à treize lieues et demie de Punch Bowl, à quarante et une lieues de Jasper 's, à quarante-cinq de l'entrée des montagnes Rocheuses dont la chaîne semblait se prolonger jusqu'à la tête des lacs, cinquante-cinq lieues en aval.

Le fleuve Columbia prend sa source cinquante lieues au sud. Au Campement des Barges, il tourne brusquement vers l'ouest d'où le nom de Big Bend (Grand Croche) qui est donné à cette courbe. Le fleuve coule ensuite vers le sud-ouest jusqu'à la rivière Spokane, en aval de

*Colville ; puis vers le nord-ouest jusqu'à Okanagan ; puis vers le sud-ouest jusqu'à Wallula ; puis de là vers l'ouest jusqu'à Vancouver et de là vers le nord-ouest jusqu'à Cowlitz puis à l'ouest jusqu'à l'océan Pacifique.*

*Elle était devant nous, cette rivière rapide, mesurant environ 60 verges de largeur à Big Bend, dont les eaux gonflées coulent parmi des dangers sans nombre et qui nous tendaient avec ses rapides, ses tourbillons, ses dalles, ses chutes et ses abîmes des pièges mille fois plus nombreux que toutes les autres rivières sur lesquelles nous avons navigué jusqu'alors. Il nous fallait maintenant en affronter les dangers et nous étions prêts à aller à leur rencontre.*

*Le 14, qui était un dimanche, le saint sacrifice de la messe fut célébré pour nous consacrer à la Reine des Anges et la prier de nous prendre sous sa protection. C'était la première messe que nous célébrions sur le territoire de notre mission. À une heure trente de l'après-midi, on chargea les bateaux et après avoir dit nos prières sur la rive, nous serrâmes la main de nos compagnons de voyage que nous quittions, hélas ! pour ne plus jamais les revoir et nous commençâmes à naviguer. Après avoir parcouru dix lieues en trois heures et demie, nous établîmes notre campement au milieu des rochers et vers le crépuscule nous quittâmes ce mauvais endroit pour choisir un meilleur endroit.*

*Le 15, la fameuse dalle des morts apparut ; elle semblait n'avoir que vingt verges de largeur. C'est sa forme recourbée qui la rend dangereuse ou son coude encadré de hauts rochers perpendiculaires contre lesquels tout le courant se rue, d'où la fureur des vagues et la nécessité de passer en longeant la rive opposée. À cet endroit, nous dûmes laisser les bateaux pour tout emporter. La barge fut ensuite menée par huit hommes, six ramant et un à chaque extrémité armé de longues et larges pagaies qui agissait comme pilote. De cette manière, on passa la Dalle des Morts sans trop de danger. Les petites dalles en aval qui sont d'une largeur de trente verges furent descendues sans encombre par les bateaux chargés. Nous traversâmes également trois gros rapides et trente plus petits et des eaux qu'un courant fort et continu agitait et des abîmes qui menaçaient le voyageur malhabile. Au matin, ma barge se fendit sur un rocher caché par le brouillard, ce qui nous mit en grand danger. Mon compagnon était dans l'autre barge. La rivière qui, depuis le Campement des Barges, ressemble à un canal taillé à travers les montagnes, commença à couler vers le soir dans un pays moins montagneux. Dans ce canal, l'horizon semblait être à égalité avec la cime des arbres des rapides suivants et les hautes murailles de pierres que couronnent des forêts et, plus loin, des rangées de magnifiques saules. Ces hautes murailles se terminent à chaque rapide par une chute, comme une marche,*

créant un vrai amphithéâtre. La vue était grandiose, magnifique et charmante, mais les dangers qu'offrait le canal nous empêchèrent d'en jouir. Ce jour-là nous parcourûmes quarante lieues en six heures.

Le mardi 16, après avoir franchi cinq lieues en deux heures et demie, nous atteignîmes la Maison des Lacs. Deux heures plus tard, un de nos bateaux retourna au Campement des Barges pour aller chercher le tiers de nos compagnons que nous y avions laissés, faute d'espace. L'autre bateau fit route vers Vancouver avec l'express. Le premier bateau prit six jours à parcourir les cinquante-cinq lieues les séparant de nous et arriva le 21. Le jour suivant, il entreprit la descente de la rivière mais s'emplit d'eau à la Dalle des Morts. On le vida mais il se remplit encore aux dalles suivantes. Il se dirigeait vers la rive au moment où quelqu'un le fit chavirer en sautant à l'eau, ce qui causa la perte de douze personnes parmi les vingt-six qui étaient à son bord. Ce désastre se produisit vers le crépuscule. La barge brisée continua son chemin le jour suivant et arriva au matin du 24 à notre camp. La consternation fut grande quand nous apprîmes cette triste nouvelle. Un express fut envoyé à Colville afin de ramener un bateau et des provisions. L'autre bateau fut réparé et retourna sur les lieux du drame afin de ramener les corps des noyés. L'accident nous retint dix-huit jours à la Maison des Lacs. Nous passâmes ce temps à instruire les Indiens qui se montrèrent très dociles et bien disposés ; ils étaient désolés de ne pas avoir le bonheur d'être baptisés comme leurs enfants.

Enfin, le 3 novembre, après avoir célébré dix-sept baptêmes, un mariage et enterré trois enfants noyés (les seuls corps qui furent retrouvés) au pied d'une croix érigée à quelques pas de notre campement où nous avions dit la messe chaque jour, nous prîmes place à bord des deux bateaux sur les eaux qui retenaient toujours en leur sein neuf de nos compagnons. Nous traversâmes le premier lac, d'une longueur de treize lieues et d'une largeur d'une lieue. Ensuite vint le deuxième lac de dix-huit lieues par deux milles. À gauche, en aval des lacs, coule la rivière Koutenais qui sembla avoir 300 pieds de largeur. À une distance de quatre heures en aval, se trouve la rivière Flathead qui se jette dans le fleuve Columbia en une magnifique chute de quelque soixante verges de largeur. Le neuvième rapide en aval des lacs forme les petites dalles où les eaux traversent un canal large de cent pieds entre de hauts rochers ou colonnes basaltiques. On peut dire que les montagnes Rocheuses s'étendent aussi loin qu'aux lacs. Le jour avant notre arrivée à Fort Colville, le bois qui avait été abondant jusqu'aux grandes dalles, commença à se faire rare.

Après avoir parcouru soixante-douze lieues en trois jours, nous atteignîmes Fort Colville le 6. Nous y restâmes trois jours et demi, occupés à célébrer la messe et à instruire les Indiens des cinq nations

qui y assistèrent avec autant de respect que s'ils avaient été de fervents chrétiens. Après avoir célébré dix-neuf baptêmes, nous quittâmes ce fort le 10 et allâmes camper deux milles en aval afin d'éviter la chute de la Chaudière qui empêche la navigation à cet endroit. Le 11 au matin, nous voyagions sur le fleuve Columbia qui semblait menaçant. Les grands rapides apparurent, vingt autres suivirent. Le 12, nous franchîmes le bras de la Spokane sur la rive gauche et celui de la Simpoil à droite. Le 13, nous atteignîmes Fort Okanagan qui est situé sur la rive droite à soixante-quatre lieues de Colville. Nous avons parcouru cette distance en trois jours parmi d'innombrables rapides dont les plus dangereux obligeaient les gens à mettre pied à terre afin d'alléger les navires.

Nous repartîmes le 14, après avoir baptisé quatorze personnes, célébré la messe et instruit les Indiens des environs pendant les vingt-quatre heures de notre arrêt au fort. La petite rivière Okanagan apparut bientôt. Nous sautâmes douze rapides ce jour-là. Le jour suivant, le 15, nous arrivâmes devant un rapide formé par les Rock Islands. Les passagers débarquèrent sur la rive ce qui n'empêcha pourtant pas le bateau qui transportait nos objets de culte de frapper un rocher et de se briser en descendant une cascade. Il se remplissait d'eau tout en s'approchant de la rive. Le 16, nous vîmes à une hauteur de 100 pieds un arbre pétrifié dans la crevasse d'un rocher. Tandis que nous sautions les quatre rapides du Prêtre, notre bateau heurta le fond mais ne se brisa pas. En aval de ces rapides, les rives hautes et montagneuses laissent place à des prairies basses et plates au-delà desquelles le regard peut s'étendre à loisir. Ce même jour nous jouîmes d'un spectacle dont nous avons été privés depuis notre départ de Winnipeg : un coucher de soleil. Le reste de cette journée et la suivante, nous naviguâmes sur des eaux tranquilles. Les basses rives nous donnèrent la chance de voir les montagnes Bleues, au sud de Walla-Walla (Wallula), et celles de Puget Sound ou mont Rainier. Nous laissâmes derrière nous, à notre droite, la rivière Yakima, et en aval, à notre gauche, la rivière Snake appelée également Lewis et Clarke qui semblait avoir 500 pieds de largeur.

Le dimanche 18, nous arrivâmes de bon matin au Fort Walla-Walla construit sur la rive gauche du Columbia, à une courte distance du fleuve du même nom. Pierre-Chrysologue Pambrun, écuyer, catholique et responsable de cet important fort, reçut les deux missionnaires avec une très grande cordialité. Il était né dans la paroisse de Vaudreuil, dans le district de Montréal, au Canada, et était auparavant lieutenant des Voltigeurs canadiens. Son excellente épouse, qui résidait à cette époque à Fort Vancouver avec ses petites filles, Marie âgée de 12 ans, Eda 3 ans et Harriet, 16 mois, ainsi que les garçons André-Dominique, 17 ans, et Pierre-Chrysologue, 15 ans. Les filles furent baptisées en compagnie de leur mère le 18 et le père fit bénir son mariage le même jour. Ce fut une belle et heureuse journée pour moi.

*Le saint sacrifice de la messe fut célébré, après quoi les chefs des Cayuses et des Walla-Wallas vinrent voir les prêtres en compagnie de leur peuple. Les Cayuses étoient divisés en deux tribus ; l'une d'entre elles habitant sur les bords de la rivière Walla-Walla qui étoit connue sous le nom de Wailatpu, formait la mission presbytérienne fondée par le docteur Whitman en 1836. L'autre, établie près de la rivière Umatilla, à 30 milles de là, étoit sous les ordres du jeune chef Towatowe. La journée se passa à leur parler de Dieu et de la religion. Ils étoient très heureux de voir les Robes Noires qu'ils attendaient depuis si longtemps. Il y eut trois baptêmes à cet endroit et, lors d'une visite subséquente de l'abbé Demers, le jeune chef amena son enfant pour que le prêtre le baptise. Monsieur Pambrun avoit consenti à en être le parrain, ce qui lui valut les reproches et le mécontentement du docteur. Depuis ce jour, le jeune chef et sa tribu préférèrent toujours la religion du prêtre à celle du ministre.*

## SEPTIÈME RÉCIT

(Publié le 21 mars 1878)

Fin de la lettre du vicaire général.

*Lundi, le 19, nous quittâmes Fort Walla-Walla en compagnie de son excellent commandant. À la petite rivière Walla-Walla, à notre gauche, succéda la rivière Umatilla du même côté. À sept lieues en amont du fort, nous franchîmes le Grand Rapide sans encombre. De cet endroit, nous aperçûmes pour la première fois le blanc sommet du mont Hood dont la base est la chaîne des Monts Cascades. Ce jour-là qui étoit le 20, comme nous commençons à manquer de provisions, nous achetâmes deux chevaux pour la nourriture que nous payâmes dix dollars chacun à des Indiens. Le niveau du fleuve Columbia étoit assez bas à cette époque de l'année, nos bateaux touchèrent le fond en descendant le septième rapide cette journée-là. Nous laissâmes la petite rivière John Day à notre gauche.*

*Le Mercredi 21, nous vîmes du même côté, la rivière des Chutes ainsi appelée par les voyageurs canadiens non pas parce qu'elle a des chutes mais parce qu'elle est située à proximité des chutes que l'on retrouve sur le fleuve Columbia. Nous nous en approchâmes par la rive droite avec beaucoup de précaution en raison du courant. « Ces chutes, écrit l'abbé Demers dans le compte rendu de son premier voyage à Colville en 1839, sont une succession de rochers longs d'un mille ou deux qui s'étalent dans le lit du Columbia en ne laissant qu'un étroit canal sur la rive gauche. Ces rochers s'élèvent quelque peu pour former une sorte d'amphithéâtre et se divisent en un grand nombre de canaux dans lesquels la masse des eaux s'est grugé un passage au cours des âges. La première des chutes est assez régulière et mesure de vingt à trente pieds de largeur. Je m'en*

*suis approché aussi près que possible pour les examiner plus attentivement. Leur nombre et leur diversité ont de quoi surprendre. Elles n'ont pas toute la même profondeur. Certaines sont asséchées alors qu'un volume d'eau important passe dans les autres. Les chutes ont entre trois et douze, quinze pieds même, de hauteur. Il est étonnant d'apprendre que ces chutes, si redoutables quand le niveau d'eau est bas, sont paisibles et tranquilles quand les eaux sont très hautes, ce qui ne se produit pas tous les ans. Mais quand cela se produit, plutôt que de les craindre, les voyageurs s'empressent de s'en approcher pour allumer leur pipe et s'y reposer.»*

*À partir de cet endroit, nous dûmes porter les bateaux et les bagages sur une distance d'un mille. La neige fondante rendait la tâche encore plus difficile. Les Indiens de ce lieu qui semblaient très pauvres et démunis, vinrent porter assistance aux hommes mais seulement après qu'on les en eut priés instamment et sans répit pendant un certain temps. Ce portage dura quatre heures. Les Petites Dalles, ainsi appelées par les premiers voyageurs canadiens-français, sont situées à environ une demi-heure de marche des chutes. Nous les franchîmes sans accident ; elles font un mille de longueur et environ 250 pieds de largeur ; des colonnes de basalte les entourent de chaque côté et leurs saillies et leurs renforcements forment un canal ou une dalle à travers laquelle le torrent coule avec la rapidité d'une flèche. Le danger absent jusqu'à ce moment se présenta après la traversée des dalles, car notre bateau, pris dans le courant d'un tourbillon, fut emporté près d'un rocher où il aurait bientôt coulé s'il s'y était frappé et abîmé.*

*Une lieue en amont nous trouvâmes les Grandes Dalles comme les appelaient les voyageurs canadien-français ou Wascopum pour les Indiens. À cet endroit le cours du Columbia est freiné par une chaîne de rochers solides à travers lesquels, quel spectacle merveilleux à décrire et à voir ! la masse puissante des eaux s'est ouvert un canal. Les Grandes Dalles mesurent 4 milles de long, elles sont infranchissables en mai et juin quand le niveau d'eau est haut. On peut les passer en automne quand les eaux sont basses mais, même à ce moment-là, il faut délester les bateaux des personnes et des bagages pour les deux premiers milles. La première partie des dalles est un canal d'environ 150 pieds de largeur, entouré de colonnes de basalte d'environ 50 pieds de hauteur, qui se terminent par une plate-forme d'une étendue d'environ 30 pieds au bout de laquelle se trouvent d'autres colonnes basaltiques de 60 pieds de hauteur. Pendant la crue, les eaux gonflées du Columbia passent par-dessus la plate-forme. Quand l'eau est basse, elle coule seulement à travers le canal inférieur. Les saillies et les renforcements des murailles forment alors des vagues et des tourbillons qui sont très dangereux même*



---

*pour des bateaux légers manœuvrés par huit hommes, six qui rament, un à la poupe et un à la proue qui manœuvrent de longues pagaies en guise de gouvernail. On ne les passe jamais sans crainte. Nous parcourûmes les deux premiers milles en dix minutes. Au milieu du cours d'eau, les tourbillons sont très dangereux. On m'a en effet raconté que voilà plusieurs années, un bateau fut entraîné par un de ces tourbillons et qu'il disparut rapidement dans le large et profond entonnoir. Après avoir traversé les Grandes Dalles nous vîmes à notre gauche les bâtiments construits pour les Indiens par la mission méthodiste qui s'y est établie en 1837.*

*Le jeudi 22, nous franchîmes le Grand Rocher des Morts. Depuis les Dalles jusqu'aux Cascades nous naviguâmes tranquillement et agréablement, sur les eaux calmes du Columbia qui sont bordées de chaque côté par des montagnes pittoresques. Le vendredi 23, nous atteignîmes les Cascades qui empêchent la navigation sur une distance de quatre milles et obligent au portage des bagages. Mais ces cascades sont loin d'être ce que leur nom indique, c'est-à-dire une série de cascades. Pendant les deux premiers milles, il n'y a qu'un gros rapide passant entre les rives rétrécies du fleuve, il est suivi par un courant vif, une eau oscillante le long de la rive gauche du fleuve. Les bateaux déchargés peuvent être tirés à l'aide d'une corde le long de la rive droite sur les deux premiers milles et ensuite, après avoir été partiellement chargés, on peut leur faire parcourir les deux derniers milles à la rame. Nous atteignîmes les Hautes Cascades avec beaucoup d'efforts avant midi, assez tôt pour faire le long portage le même jour et établir notre camp près des Basses Cascades. Le samedi 24, nous naviguâmes à la voile et à l'aide de rames. Nous laissâmes à notre gauche un haut rocher appelé cap Horn par les voyageurs en raison du vent et des tempêtes qui y sévissent souvent. Nous longeâmes un grand nombre d'îles et comme nous approchions de Fort Vancouver les bateaux accostèrent pour permettre aux voyageurs de faire leur toilette. Peu après, à 5 heures de l'après-midi, notre long voyage se terminait.*

*Nous avons rencontré du froid depuis Colville jusqu'aux Grandes Dalles. Certains jours, il était si intense que de la glace se formait sur les rames des hommes. Certains soirs nous trouvions le sol recouvert de trois ou quatre pouces de neige que nous devions enlever pour dresser nos tentes. Parfois, le froid atteignait 9 degrés à l'échelle de Réaumur la nuit. Les nuits que nous passions sous la tente, à quelque distance d'un feu insuffisant, faute d'avoir trouvé une quantité suffisante de bois d'épave sur la rive, étaient loin d'être agréables. Au portage des Chutes, le sol était couvert d'une croûte de glace dure et lisse.*

*Nous avons porté l'uniforme ecclésiastique ou la soutane des prêtres qui est la sorte de « vêtement fait d'une seule pièce » revêtu par le Christ*

*et les gens de son Église et l'habit glorieux du clergé canadien pendant toute la durée de notre long voyage du Canada jusqu'à l'Orégon et depuis notre arrivée. Il était alors facile pour les Canadiens de reconnaître leurs prêtres et pour les Indiens, les Robes Noires dont on leur avait annoncé la venue. Nous continuerons d'observer cette coutume chez nous et ailleurs.*

*À Fort Vancouver, nous nous trouvions à 40 lieues de l'océan ; à 20 des Cascades ; à 40 des Dalles ; à 80 de Walla-Walla ; à 145 d'Okanagan ; à 209 de Colville ; à 287 de la Maison des Lacs ; à 342 du Grand Croche et à 355 du Punch Bowl.*

*Avant de clore cette longue lettre, je prie votre Excellence de me permettre de lui raconter l'accueil qu'on nous a réservé à Fort Vancouver et de lui donner un compte rendu général de nos travaux missionnaires. Veuillez bénir vos deux missionnaires aux confins de l'ouest et veuillez accepter l'hommage des sentiments de vénération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, l'humble et obéissant serviteur de votre Excellence,*

*F.-N. Blanchet, V.G.*

#### **ARRIVÉE ET ACCUEIL DES MISSIONNAIRES À FORT VANCOUVER**

Les missionnaires étant impatients d'atteindre le terme de leur long et difficile voyage, la troupe quitta Fort Walla-Walla (maintenant Wallula) le lundi 19 novembre au matin et arriva à Fort Vancouver le samedi suivant après une semaine d'une lente et pénible descente du fleuve Columbia. Les bateaux à vapeur parcourent maintenant la même distance en deux jours.

Quand la flottille fut en vue et tandis qu'elle descendait le Columbia, l'excitation atteignit son comble dans le fort où l'on connaissait déjà la nouvelle du désastre qui avait frappé le groupe et des pertes de vie qui en avait résulté. Toute la population se précipita sur la rive du fleuve afin que leurs yeux se délectent à la vue de ces premiers missionnaires catholiques dont ils avaient longtemps attendu la présence. Se détachant de la masse, se tenait James Douglas, l'intendant en chef et le gouverneur des établissements de la Compagnie de la Baie d'Hudson à l'ouest des montagnes Rocheuses en l'absence du docteur John McLoughlin qui effectuait alors un séjour au Canada et en Angleterre. Il fut le premier à accueillir les missionnaires sur les lieux de leurs futurs travaux. En les conduisant vers le fort où le pavillon battait au vent en l'honneur de leur arrivée, le gouverneur introduisit les missionnaires dans les appartements préparés à leur intention. Il nomma un serviteur pour les servir et manifesta de toutes les manières son hospitalité et le plaisir que lui causait leur arrivée.

---

Les missionnaires n'étaient pas plus tôt arrivés au fort que Joseph Gervais, Étienne Lucier et Pierre Bélèque venaient leur présenter leurs respects. Ils étaient les émissaires d'une délégation représentant les Canadiens de la vallée de la Wallamette. Ayant entendu parler de la venue des missionnaires, ils avaient quitté leur maison en groupe afin de venir souhaiter la bienvenue aux missionnaires catholiques si longtemps attendus, à leur arrivée à Vancouver. Malheureusement la plupart d'entre eux avaient dû retourner chez eux après que l'arrivée des missionnaires eut été retardée suite à la tragédie de la Dalles des Morts.

Laissons les missionnaires s'installer à Vancouver afin de rendre grâce à Dieu de les avoir protégés pendant leur long et pénible voyage et profitons-en pour glaner dans l'histoire contemporaine un récit décrivant Fort Vancouver comme il était à cette époque. Nous tirons ces extraits de « The Oregon Territory » écrit par le révérend G.G. Nicolay et publié à Londres en 1846. Décrivant les forts de la Compagnie de la Baie d'Hudson, l'écrivain raconte :

« De tous les forts, celui de Vancouver est maintenant le plus important. C'est ici que réside le docteur McLoughlin, le gouverneur du territoire, et c'est à cet endroit qu'est situé le principal entrepôt de la Compagnie dans lequel toutes les marchandises provenant de l'Angleterre sont conservées de même que toutes les fourrures ramassées sur les terres. Fort Vancouver est bel et bien au centre du commerce depuis Kamchatka jusqu'en Californie.

Le fort a la forme d'un parallélogramme d'environ 250 verges de longueur par 150 de largeur. Il est entouré de murs de bois faits de piquets de gros madriers fermement plantés dans le sol et étroitement attachés ensemble. Ces piquets mesurent 25 pieds de hauteur et sont tenus en place par des piliers à l'intérieur. La région est cultivée et environnée de maisons et de commerces. La résidence du gouverneur est au centre et il y a une chapelle et une école. Les employés de la Compagnie souper ensemble dans la salle commune et le gouverneur préside la table ; mais nous avons noté que l'absence des épouses et des femmes de l'établissement ne contribue en rien au raffinement des manières. Il y a également une salle communautaire pour les célibataires où, après le souper, on passe le temps à converser et à fumer bien qu'il semble que cette dernière occupation soit une habitude de moins en moins courante. Beaucoup de gens ont fait l'éloge de l'hospitalité de Fort Vancouver et de son gouverneur, particulièrement les écrivains américains. Il semble qu'il y a de bonnes raisons pour cela et le regret général éprouvé en quittant leur société est tout à l'honneur des officiers de la Compagnie et de la bonne chère de la table du gouverneur.

Par-delà le fort se trouvent de vastes greniers et entrepôts et, devant ceux-ci, sur la rive du fleuve, est situé le village dans lequel résident les employés de la Compagnie; il y a peut-être sept cents habitants en tout. Il y a un hôpital dans le village.

Une ferme magnifique est rattachée à Fort Vancouver. Elle a plus de 3000 acres et abrite des moulins à scie qui coupent des centaines de milliers de pieds par année, des moulins à blé et tout ce qui est nécessaire pour le commerce et l'agriculture. Des navires de quatorze pieds de tirant d'eau peuvent venir de flanc au quai à marée basse (selon le lieutenant Wilkes) et au magasin de la Compagnie on peut se procurer de tout pour des prix aussi bas qu'aux États-Unis. Cette affirmation doit cependant être prise avec un grain de sel et est probablement vraie pour les marchandises de l'Angleterre surtout. Depuis cet endroit la Compagnie entretient un commerce lucratif avec la Californie, les Iles Sandwich et les colonies russes, en plus des exportations vers l'Angleterre.

Les employés de la Compagnie sont principalement des Écossais et des Canadiens mais on y trouve également un grand nombre de Métis, enfants d'employés de la Compagnie et de femmes indiennes. Celles-ci ont généralement de jolies traits, elles sont ingénieuses, athlétiques et font de remarquables cavalières. Les hommes sont d'excellents trappeurs et les femmes qui, souvent, épousent des officiers de la Compagnie font des épouses intelligentes, fidèles et empressées. Elles sont d'habiles couturières et de bonnes maîtresses de maison. Elles accompagnent souvent leur mari dans leurs excursions de troc pour lesquels elles se révèlent très utiles. Elles conservent quelques caractéristiques de leurs ancêtres indiens parmi lesquelles le port du mocassin qui est assez fréquent même s'il est habituellement fait de toile décorée plutôt que de cuir de chevreuil.

Les environs du principal établissement de la Compagnie de la Baie d'Hudson dans l'ouest donnent au voyageur une bonne idée de sa prospérité et de son importance : le village densément peuplé, le grand nombre de champs cultivés, l'absence de gardes et de moyens de défense (les fusils du fort ont été démontés depuis longtemps), l'aspect civilisé de son intérieur de même que l'activité et l'énergie qui y règnent, le noble fleuve, de 1700 verges de largeur à cet endroit, où sont probablement ancrés quelques-uns des navires de la Compagnie, bricks, bateaux à vapeur, bien équipés, bien pourvus en équipage et en armes. L'impression laissée par tous ces éléments est avivée par le magnifique paysage qui entoure les lieux, les nobles forêts encadrant le puissant cours d'eau avec, en arrière-plan, les hautes montagnes, les sommets enneigés du mont Hood et du mont Sainte-Hélène qui dominent le décor, tandis que les fleurs sauvages et les fruits tapissent en saison le sol d'une abondance sauvage.

---

Ce fort fut érigé en 1824 par le gouverneur Simpson et son importance actuelle justifie le choix de ce site. C'est ici que se trouve et que continuera sans doute d'être le principal lieu de commerce dans l'ouest de l'Amérique jusqu'à ce que les demandes croissantes du commerce et de l'industrie nationale ne le déplacent sur les rives du détroit de Juan de Fuca et de l'île Admiralty, mais même quand ce jour viendra, le fort occupera toujours la seconde place en sa qualité d'unique station navale et marchande du sud de l'Orégon, parce qu'il reçoit le commerce de tous les affluents du Columbia et parce qu'il constitue une voie de communication directe et rapide avec Puget's Sound par la Cowlitz et la Nesqually, avec Gray's Harbour par la Chikelis, et qu'il unit ainsi la grande navigation des eaux douces à celle des eaux salées de même que le Columbia au détroit de Fuca. Sir H. Pelly, dans une lettre à Lord Glenelg, en 1837, donne un compte rendu de la situation dans laquelle se trouve la Compagnie : « La Compagnie occupe maintenant le pays situé entre les montagnes Rocheuses et le Pacifique grâce à six établissements sur la côte, seize dans l'intérieur des terres en plus de plusieurs escouades de passage pour la chasse. La Compagnie entretient également une flotte de six vaisseaux armés et un bateau à vapeur sur la côte. Leur principal établissement et dépôt pour le commerce sur la côte et dans les terres, est situé à quatre-vingt-dix milles du Pacifique, sur la rive nord du Columbia et se nomme Vancouver en l'honneur du célèbre navigateur. Ils possèdent dans les environs de vastes pâturages et des terres à grains qui produisent en abondance toutes sortes de produits agricoles et permettent de conserver de grandes quantités de produits divers. Les installations ont été bâties graduellement et la Compagnie a l'intention de continuer non seulement à les accroître, à les augmenter et à établir un commerce d'exportation de laine, de chandelles, de peaux et d'autres articles, mais également d'encourager l'établissement de ses employés à la retraite et des immigrants sous sa protection. Sir Pelly soutient également que le sol, le climat et les autres caractéristiques du pays conviennent autant, sinon plus, à l'agriculture que n'importe quel autre endroit en Amérique du Nord. »

## HUITIÈME RÉCIT

(Publié le 28 mars 1878)

Lettre d'intérêt de l'abbé Modeste Demers au révérend C.-F. Cazeau, secrétaire, Québec.

*Vancouver, Orégon, le 1<sup>er</sup> mars 1839*

*Révérend, cher monsieur,*

*Lorsque l'on m'a choisi pour la mission en Orégon en 1837, en compagnie du très révérend Blanchet, le passage des missionnaires de Montréal à*

*Fort Vancouver, à travers le continent américain et à bord des canots de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, s'est heurté à des obstacles qui ont empêché notre départ immédiat.*

*L'évêque Provencher, qui avait besoin d'un missionnaire, me procura un passage jusqu'à Rivière-Rouge ce qui me faisait gagner deux mille cent milles pour mon voyage vers l'Orégon. Cependant, je craignais qu'à moins d'apprendre un peu la langue des Sauteurs on ne me laisserait pas continuer mon voyage si une occasion se présentait, mais la divine Providence a écarté toutes les difficultés de mon chemin, car dès que les missionnaires de l'Orégon eurent obtenu un droit de passage, l'évêque Provencher me permit de reprendre ma route et j'eus le plaisir de rencontrer le très révérend Blanchet à Rivière-Rouge en 1838 lors de son passage. Je laisse le soin au vicaire général de raconter les aventures de son voyage de Saint-Boniface à Fort Vancouver pour vous faire le compte rendu de mon ministère. Depuis les trois derniers mois, ce fort a occupé tout mon temps avec les Canadiens et les Indiens qui s'y trouvent. J'ai trouvé ici quelque réconfort. Dieu m'a accordé la grâce d'apprendre la langue parlée par les Chinook en peu de temps. C'est dans ce dialecte que j'enseigne aux femmes et aux enfants des colons blancs ainsi qu'aux sauvages qui arrivent de près et de loin pour me voir. Je suis tellement occupé du matin jusqu'au soir que je trouve à peine le temps d'écrire les pages suivantes qui traitent des sauvages installés à l'ouest des montagnes Rocheuses. Je vous demanderais donc d'être indulgent ; puisque je n'ai fait que passer parmi les différentes tribus disséminées le long du fleuve Columbia, depuis les Rocheuses jusqu'à l'océan Pacifique, le récit qui suit est nécessairement très imparfait. J'espère, toutefois, qu'il suffira à vous faire connaître les diverses tribus sous le jour le plus intéressant qui soit, celui de la religion. Ma récente arrivée dans ce pays et mes multiples occupations ne me permettent d'en donner qu'un pâle aperçu. Ne voulant pas prendre le risque de donner une fausse impression et des informations inexactes, j'attendrai d'avoir pu acquérir une connaissance plus approfondie de ces tribus inconnues.*

### **MAISON DES LACS**

Les premiers sauvages que nous avons vus sont les Indiens des lacs. Ces premiers membres du large troupeau confié à notre soin correspondent bien à la description laissée par les Canadiens qui leur parlaient depuis un certain temps de leurs propres chefs, les Robes Noires, et qui leur avaient donné l'espoir qu'un certain nombre d'entre eux viendraient les instruire du Maître de la vie, Celui qui les a créés « Kackouten Tshouten ». Il est facile d'imaginer quelle fut leur joie quand vint le moment d'accueillir ces chefs qu'ils avaient attendus si longtemps. Nous sommes restés dix-sept

---

jours à la Maison des Lacs à cultiver cette nouvelle vigne qui, dès le début de notre visite, promettait de porter des fruits en abondance. Après avoir reçu les premiers enseignements sur Dieu, ses attributs, la création, la chute d'Adam et la nécessité du baptême, ceux qui avaient des enfants en bas âge se hâtèrent de les amener pour les faire baptiser « afin de rendre leurs cœurs bons ». Ils regrettaient de ne pouvoir eux-mêmes participer à un tel bonheur. Ces Indiens n'ont d'autre désir que de connaître Dieu et la religion qui mène à Lui. Ils attendent avec impatience le moment où un prêtre viendra parmi eux pour leur enseigner les saintes vérités et les maximes de notre divine religion. Ce ne fut pas sans douleur que ces pauvres gens virent les missionnaires les quitter. Quant à nous, le témoignage de leur cordiale affection ne nous a pas laissés indifférents. *Quomodo audient sine praedicante* <sup>10</sup> ?

### **COLVILLE**

Dans ce fort, nous vîmes des Indiens de différentes tribus qui étaient venus des alentours pour nous rencontrer. Une barge qui nous avait précédés sur la rivière leur avait apporté la nouvelle de l'arrivée tant attendue des chefs. Ils pouvaient à peine apercevoir la barge dans laquelle nous nous trouvions que tous, hommes, femmes et enfants, accoururent sur le rivage, la joie se peignant sur leur visage, pour nous souhaiter la bienvenue. Ce ne fut pas sans émotion que nous vîmes cette démonstration de leur satisfaction. Il fallut nous arracher d'eux pour accompagner le commandant au fort. Les chefs des Chaudières, des Sinpoils, des Spokanes, des Piskoos et des Okanagan qui étaient accompagnés de quelques-uns de leurs gens reçurent l'enseignement que nous eûmes le temps de leur donner. Ils se rassemblaient tous dans une grande maison mise à leur disposition pour l'occasion et ils attendaient en silence le moment où nous leur parlerions. Avec une attention sincère, ils écoutaient la Parole de Dieu qui, traduite pour eux par les chefs, acquérait une force nouvelle et un poids supplémentaire. Nous n'avons rien oublié afin de les fortifier dans les principes de la religion catholique ; de sorte qu'en peu de temps nous avons jeté quelques grains de la Parole divine et nous avons le doux espoir que, suivant les desseins de la miséricorde divine, ces semences porteront des fruits au sein de cette portion si longtemps négligée de la famille humaine. Nous pouvons facilement voir quels seraient les progrès accomplis par le christianisme parmi ces tribus si bien disposées, mais « fides ex auditu ».

Les cinq nations mentionnées ci-dessus, les Indiens des lacs et les Têtes-Plates, de qui nous parlerons plus tard, parlent des langues si semblables qu'ils peuvent aisément se comprendre entre eux. Il suffirait de connaître l'une de ces langues pour s'adresser à eux tous. Les Indiens des lacs et les Chaudières sont les plus nombreux de tous.

*OKANAGAN*

Au cours des vingt-quatre heures que nous avons passé à ce poste, nous avons fait la connaissance des Indiens qui le fréquentent ; ils sont passablement nombreux. Nous pouvons dire ce que nous avons affirmé au sujet des nations susmentionnées : il suffirait de leur enseigner la doctrine chrétienne pour en faire de fervents chrétiens. C'est tout ce qu'il faut. Entre Okanagan et Walla-Walla nous n'avons vu que quelques huttes indiennes. Faute d'interprètes, nous avons à peine pu nous faire comprendre d'eux.

*WALLA-WALLA*

Certains des chefs de la tribu des Cayuses s'étaient rendus à ce poste pour voir les chefs des Canadiens-français. Partout, le même empressement et le même désir de connaître Dieu, la même joie et satisfaction à la vue des Robes Noires dont ils avaient tant entendu parler. Bien qu'ils ne soient pas encore tout à fait chrétiens, ils croient fermement aux vérités de la religion que nous leur avons expliquée en chemin. Ils parlent la langue des Nez-Perçés qui est entièrement différente de celle des Chaudières et des Têtes-Plates. Ils peuvent s'entretenir avec les Indiens de Walla-Walla dont la langue est parlée aussi loin qu'aux Chutes. Un peu en amont, habitent les Indiens des Dalles qui peuvent parler avec ceux des Chutes et des Cascades à 20 milles de Vancouver. Un grand nombre d'Indiens parlent le dialecte des Chinook dont nous parlerons plus loin.

*VANCOUVER*

Les Indiens Chinook sont disséminés le long du fleuve Columbia depuis le fort du même nom jusqu'à l'océan Pacifique. Avant 1830, ces Indiens étaient les plus nombreux des indiens habitant les rives du fleuve. Cette supériorité numérique les rendait fiers et hautains. De plus, ils étaient riches. Vers la même époque, survint une maladie désastreuse, connue sous le nom de fièvres tremblantes, qui en emporta un grand nombre dans la tombe. Dans le feu de la fièvre, ils se jetaient dans le fleuve dans l'espoir de trouver un soulagement à leurs souffrances, mais c'était une mort aussi certaine que rapide qu'ils y trouvaient. Il fallut brûler en entier un village où les cadavres s'empilaient les uns par-dessus les autres, les survivants n'étant plus capables d'enterrer leurs morts. Ce fléau envoyé par Dieu aux Indiens en raison de leurs mœurs abominables, revint les visiter chaque année et tua chaque fois quelques-uns d'entre eux. On rapporte qu'ils ont changé de vie, à l'exception de ceux qui demeurent près du fort qui sont mauvais et pervers en raison de leur lien avec les Blancs. Ils pratiquent un commerce criminel honteux, ils ont des femmes esclaves qu'ils louent pour de l'argent au premier qui le



---

leur demande. Ils nous ont regardés et nous regardent encore avec une indifférence qui nous fait regretter les bons Indiens du haut du fleuve, mais ceux de la tribu qui vivent près de Fort George (maintenant Astoria) en amont du fleuve, ne sont pas aussi dépravés, ce qui nous permet d'espérer que nous pourrions les christianiser avec l'aide de Celui qui veut que nul ne périsse mais que tous parviennent à la vérité. À l'instant même où j'écris ces lignes, j'apprends que leur chef, en compagnie d'un grand nombre de ces hommes, vient d'arriver pour voir les prêtres des Français. Il y a de cela quelques jours, il avait envoyé des émissaires afin de savoir si les prêtres instruisaient les Indiens.

La vraie langue des Chinook est presque impossible à apprendre. Elle diffère entièrement de celles des tribus avoisinantes, mais ils parlent également le jargon qui est utilisé comme langue d'échange entre les Canadiens, de même que les Blancs en général, et les Indiens établis à proximité du fort. Ce jargon est composé de mots empruntés aux diverses langues, ce qui le rend facile à apprendre. Il comporte entre quatre et cinq cents mots en tout. Il ne possède pas de participes ; un seul et même mot a plusieurs significations. Par exemple : « Wawa » signifie parler, apprendre, dire, répondre, demander ; « Komtaks » veut dire savoir, apprendre, comprendre, entendre, penser et croire ; ainsi en ajoutant « Nawitika », certainement, nous avons « Nawitka Naika Kamtax Sahaletaye » qui veut dire : je crois en Dieu. Il s'ensuit qu'il n'est pas facile de traduire des expressions françaises dans cette langue ; il nous faut utiliser des paraphrases. Depuis un mois, je connais suffisamment bien ce jargon pour leur donner des instructions et leur enseigner le catéchisme sans être obligé d'écrire. J'ai traduit le signe de la croix et comment remettre son cœur à Dieu. Je ne peux pas envoyer la traduction des autres prières, car elle n'est pas tout à fait terminée. Un grand nombre d'Indiens Cascades comprennent ce jargon et quelques-uns de la nation des Klickatats assistent au catéchisme et aux prières du soir. Afin d'imprimer plus profondément dans leur mémoire les vérités contenues dans le Symbole des apôtres, j'ai essayé de créer des arrangements musicaux. Les Indiens aiment beaucoup la musique ; ils savent presque par cœur les cantiques que nous avons chantés à la messe dimanche dernier. Je compte apprendre la langue des Klickatats qui me sera d'une grande utilité pour instruire les gens de cette tribu et ceux des Chutes et des Cascades qui l'entendent bien. Le plus difficile dans l'apprentissage des langues parlées de ce côté-ci des montagnes est la prononciation qui est telle que, bien souvent, nous sommes en peine de trouver les lettres pour la représenter, comme dans « Sahaletaye », Dieu « hihkt », unique. Le temps ne me permet pas de m'étendre sur ce sujet.

### *LES INDIENS DE COWLITZ\**

Les Indiens de Cowlitz vénèrent les missionnaires établis parmi eux. Ils ont leur propre langue qui diffère de celle des Indiens Chinook. Ils sont assez nombreux mais pauvres. Ils nous donnent l'espoir de les convertir. Après la visite du vicaire général, ils ont dit aux colons de Cowlitz : « Les prêtres vont rester avec nous ; nous sommes pauvres et nous n'avons rien à leur donner : « Tlahowiam nesaika waik ekita nesaika : nous voulons faire quelque chose pour eux, nous travaillerons, nous ferons des clôtures et tout ce qu'ils voudront. » Plusieurs d'entre eux sont venus voir les missionnaires à Vancouver et ont exprimé un vif désir de les avoir auprès d'eux.

### *LES INDIENS DE WALLAMETTE*

Le vicaire général qui avait séjourné un mois parmi les Canadiens établis le long de cette rivière, ne pouvait pas parler en bien des Indiens qu'il avait vus, les Kalapooias. Ils étaient très nombreux avant les fièvres mais ne sont plus maintenant qu'un petit nombre qui ne cesse de décroître chaque jour. Ils sont pauvres et paresseux, on pourrait dire que la passion du vol prédomine chez eux. Autant les Indiens de Cowlitz souhaitent être près des missionnaires, autant les Kalapooias désirent être loin d'eux. Le vicaire général n'en a aperçu qu'un très petit nombre venir assister aux enseignements dans la chapelle. Mais il semble que nous pourrions avoir plus de succès parmi les autres tribus de cette nation qui sont établies le long des affluents de la Haute Wallamette. Ceux-ci portent différents noms. J'ai appris qu'il y a quatorze ou quinze dialectes différents parlés par ces tribus, qui ne sont pas si différents qu'ils ne peuvent se comprendre entre eux. De plus, le jargon chinook est parlé par les Kalapooias.

### *LES INDIENS DU NORD*

À Fort Okanagan, on nous a raconté qu'un grand nombre d'Indiens sont établis à une bonne distance des montagnes Rocheuses vers le Nord. Quelques Canadiens, au service de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson dans ces régions, nous ont dit que les prêtres auraient du succès parmi eux, même s'ils ne sont pas aussi civilisés que les Indiens du fleuve Columbia. Nous leur ferons connaître le but de notre venue dans ce pays, mais nous ne pouvons leur envoyer aucun mot avant l'été prochain.

---

\* Cowlitz est une déformation d'un mot d'origine indienne « Co-wil-itiz » utilisé par les premiers colons.

---

La tribu des Nez-Perçés est très nombreuse. Ils sont pour la plupart installés dans des grandes prairies non loin des montagnes vers le Nord. Les Canadiens qui vivent parmi eux pour obtenir des fourrures de castor leur ont depuis longtemps parlé des Robes Noires, les chefs des Blancs. Naturellement bons, doux et pleins de respect pour la prière au Maître de la vie, ils attendent impatiemment que les prêtres puissent venir leur enseigner et leur faire connaître la religion des Français. Ils ont même imaginé qu'ils pourraient s'en acheter un et se sont informés auprès des Canadiens du nombre de chevaux et de castors nécessaires pour qu'un prêtre vienne rester avec eux, en promettant que : « il ne manquerait de rien et que le meilleur de la chasse lui serait donné ». Une bonne discipline et de bons principes moraux règnent parmi eux. Ne pouvons-nous pas nous exclamer ici avec le Sauveur du monde : « Messis quidem multa, operarii autem pauci ». Que peuvent faire deux missionnaires parmi des tribus si nombreuses, sinon désirer que Dieu veuille bien leur envoyer des missionnaires pour montrer aux Indiens le chemin des cieux pour lesquels ils ont été créés et pour leur dire que le prix de leurs âmes est Son sang. « Rogate ergo dominum messis ut mittat operarios in messem suam <sup>11</sup> . »

Recevez, révérend, cher monsieur, l'assurance de mon estime.

M. Demers  
prêtre missionnaire en Orégon.

## NEUVIÈME RÉCIT

(Publié le 11 avril 1878)

### *PREMIÈRE MESSE À FORT VANCOUVER ÉTAT DU PAYS*

Le 25 novembre 1838 fut aussi beau qu'un jour d'été. Puisque c'était un dimanche, on fit des préparatifs dans l'école pour la première messe jamais célébrée dans le Bas-Orégon. La bâtisse était trop petite pour accueillir la foule composée de gentilshommes, de dames et de catholiques de l'extérieur du campement. Une grand-messe solennelle fut célébrée en action de grâce par le vicaire général qui prononça un sermon de circonstance. On chanta également les vêpres dans l'après-midi. L'office divin fut tellement touchant qu'il tira même des larmes de beaucoup de Canadiens qui n'avaient pas entendu la messe depuis dix, quinze et même vingt ans. Pour eux, cette journée en serait une qu'ils n'oublieraient jamais. Ils voyaient enfin des prêtres parmi eux pour les instruire, eux, leurs femmes et leurs enfants, leur administrer les sacrements et leur donner, à la dernière et la plus terrible des heures, le

réconfort de la sainte Église. Pour toutes ces raisons, ils se sentaient heureux et, rendant grâce à Dieu, ils étaient prêts à obéir sincèrement à leurs pasteurs.

Il serait bien de donner une vue d'ensemble du pays en ce qui a trait aux tribus indiennes, aux employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, aux colons catholiques et protestants, afin d'avoir une meilleure idée de la situation dans la mission confiée aux soins des missionnaires. Leur mission s'étendait de la Californie (42<sup>e</sup> parallèle) jusqu'à la mer glaciale du nord, entre l'océan Pacifique et les montagnes Rocheuses. Les tribus indiennes, nombreuses et disséminées dans tout le pays, parlaient une multitude de langues diverses et difficiles et étaient enclines à la polygamie et à tous les vices du paganisme. Les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, activement occupés au service des vingt-huit postes de traite des fourrures, étaient en grande majorité des catholiques. Il en était de même pour les quatre familles établies à Cowlitz et les vingt-six autres installées dans la vallée de la Wallamette comptant femmes et enfants. Un grand nombre d'employés et de colons avaient oublié leurs prières et les principes religieux reçus dans leur jeunesse. Les femmes qu'ils avaient prises pour épouses étaient des païennes ou des femmes baptisées sans connaissance suffisante de la religion. Leurs enfants étaient élevés dans l'ignorance. Il est facile de concevoir qu'à beaucoup d'endroits des désordres, des mœurs brutales et des habitudes indécentes découlaient de cet état d'ignorance.

Il y avait également dans la vallée de la Wallamette des colons protestants et, dans différentes parties du pays, environ 30 ministres protestants ainsi que leurs nombreux serviteurs, leurs épouses et leurs enfants. Les Méthodistes possédaient deux missions, une dans la vallée de la Wallamette et l'autre aux Dalles. Les Presbytériens étaient établis à Waiilatpu parmi les Walla-Wallas, à Lapwai parmi les Nez-Percés et sur la rivière Spokane. En plus de ceux-ci, la Compagnie de la Baie d'Hudson avait son propre aumônier depuis deux ans à Vancouver. Ces ministres sont zélés, ils ne ménagent aucun effort et prennent tous les moyens pour gagner des convertis à leurs sectes.

Pour ce qui est des colons catholiques et de leurs familles, malgré leur nombre considérable, ils n'avaient aucun prêtre de leur foi pour les instruire, eux et leurs familles, de la doctrine catholique. Ils étaient de plus exposés aux plus séduisantes tentations de la perversion. En effet, ils étaient privés d'une part de tous les moyens nécessaires à la pratique de l'adoration que commande leur foi et que réclame leur conscience, mais ils se trouvaient d'autre part en contact direct avec les coutumes de leurs frères séparés et les exhortations des ministres et ceux-ci n'épargnèrent aucun effort pour les inciter à joindre les sectes.

---

Monsieur le révérend Beaver<sup>12</sup>, qui arriva à Fort Vancouver en provenance de l'Angleterre pour y être aumônier, avait hâte d'attirer les catholiques du fort à ses services dominicaux, mais le bon docteur McLoughlin l'en empêcha ; il renouvela néanmoins ses efforts après que le docteur eut quitté pour l'Angleterre. Étrangement, on rapporta plus tard qu'une liste de noms de catholiques demandant l'assistance de monsieur Beaver avait paru dans l'un des journaux de Londres. Il s'agissait sans aucun doute d'un coup monté et il est certain qu'il se joignit aux méthodistes de la vallée de la Wallamette pour affirmer : « Nous n'avons pas besoin de prêtres, je suffis à la tâche ici et les méthodistes sont assez nombreux dans la vallée de la Wallamette » Pour ce qui est des ministres méthodistes, nous avons vu auparavant qu'ils se rendaient auprès des colons catholiques et qu'ils réussirent à en amener un certain nombre à leurs rencontres du dimanche, qu'ils baptisèrent quelques femmes et célébrèrent quelques mariages. Ceci étant dit, on peut comprendre pourquoi l'accord d'un passage par la Compagnie de la Baie d'Hudson rencontra tant d'opposition. La première demande de l'évêque de Juliopolis fut refusée. À sa seconde demande, un passage fut accordé à deux prêtres dans les canots de 1837, mais fut par la suite retiré pour ne pas favoriser la colonisation d'une terre nouvelle, sans doute, mais également afin de laisser plus de temps aux ministres protestants pour renforcer leur position et faire des prosélytes. C'est donc pour cette raison que des deux missionnaires qui devaient arriver en 1837, un seul fut autorisé à atteindre Rivière-Rouge la même année. Tel était l'état du pays en 1838. Néanmoins, en dépit de toutes les machinations et de tous les obstacles, les deux missionnaires catholiques, « Deo juvante<sup>13</sup> », arrivèrent sains et saufs et furent logés dans la chambre que monsieur Beaver et son épouse avaient quittée trois semaines auparavant pour l'Angleterre.

D'après ce qui vient d'être dit, on comprend facilement ce que les missionnaires eurent à faire. Ils durent mettre en garde leur troupeau contre les dangers de la séduction pour détruire les fausses impressions déjà reçues, pour éclairer et confirmer la foi des consciences vacillantes et trompées, pour ramener à l'exercice de la religion et de la vertu tous ceux qui les avaient abandonnées depuis de longues années ou ceux qui, élevés dans l'infidélité, n'en avaient jamais eu aucune connaissance ou pratique. Il leur fallait enseigner aux hommes leurs devoirs, aux femmes et aux enfants, leurs prières et le catéchisme. Ils devaient les baptiser, bénir leurs unions, et faire rétablir le bon ordre et une vie sainte partout. En un mot, il leur fallait courir après les brebis qui étaient en danger, ce qui explique leurs fréquents voyages d'un poste à l'autre, car ni les Blancs ni les Indiens ne réclamaient leur assistance en vain. Il leur suffisait d'entendre dire qu'un quelconque faux prophète avait pénétré dans un lieu ou projetait de s'y rendre, pour inciter les missionnaires

à s'y rendre immédiatement afin de défendre la foi et empêcher l'erreur de se propager.

En même temps il ne faut pas croire que tout cela se fit comme par magie; bien au contraire: les missionnaires durent entreprendre de nombreux voyages, endurer beaucoup de souffrances et faire preuve d'une grande patience pour protéger le troupeau contre les dangers de la séduction et de l'erreur, apporter la lumière aux ignorants, rappeler les consciences vacillantes et ramener les brebis perdues au sein du vrai troupeau. On imagine bien le temps et les tracasseries nécessaires pour atteindre ce but et que, après avoir réussi, il n'aurait pas été prudent de les laisser si tôt à eux-mêmes. Ceci étant dit, suivons maintenant les deux missionnaires dans leurs tâches.

*MISSIONS EN DIVERS ENDROITS  
ET PARMI LES INDIENS EN 1838 ET EN 1839*

**Mission à Vancouver.**

La mission à ce poste dura quatre mois et vingt jours (du 24 novembre 1838 jusqu'au 15 avril 1839) sans interruption, les deux missionnaires étaient présents, mis à part les neuf jours que le vicaire général passa en visite à Cowlitz et les trente-quatre jours consacrés au voyage vers Wallamette et à une mission en ces lieux. Les catholiques de l'endroit ne restèrent pas indifférents à la faveur qui leur était accordée de bénéficier des premiers travaux apostoliques des deux prêtres. Ils méritèrent fidèlement cette grâce. Les missionnaires ne prirent que deux jours pour se remettre de leur long et pénible voyage et, le quatrième et cinquième jour après leur arrivée, ils se mirent au travail, le premier, pour les employés et leur familles, le second, pour les dames et les enfants du fort. Le lundi 26, ils furent invités par le gouverneur à visiter les magasins et les entrepôts de la Compagnie, le bureau du commis, les maisons des bourgeois, des employés et de leurs familles. Le mardi, il les accompagna lors de leur visite du village situé à côté du fort qui abrite les maisons des serviteurs et de leur familles. Le recensement auquel ils se livrèrent fit état de soixante-seize catholiques, Canadiens et Iroquois. Ils notèrent particulièrement les noms des hommes et des femmes qu'il fallait séparer avant de les marier. La population indienne de la rive du Columbia et des environs fut estimée à 300 âmes.

Le saint ministère débuta, le mardi soir, pour les hommes et leurs familles, par un rassemblement dans le fort, ce soir-là et les suivants par des rencontres régulières passées à réciter la prière du soir ensemble, à faire une lecture pieuse et à chanter des chants sacrés en français; une coutume qui continua et qui fut

---

conservée avec beaucoup de plaisir. Par conséquent, on enseigna bientôt à toute l'assemblée à chanter les premiers couplets de 50 cantiques. Les hommes formaient un chœur et les femmes, les filles et les enfants un autre chœur, chacun chantant en alternance après les premier, deuxième, troisième couplets qu'entonnait le soliste. Ces réunions devinrent si attrayantes qu'elles attirèrent plusieurs fois les bourgeois, les employés et leurs familles qui vinrent jouir de ces concerts agréables et harmonieux. Les Indiens eux-mêmes ne restèrent pas insensibles au charme de ces chants et ils ne furent pas les derniers à s'y rendre et à les entendre en grand nombre. Ils étaient parfois 70 et 100. Le 28 février 1839, ils étaient 140 à assister aux prières du soir.

Le saint travail commença, le mercredi 28, pour les femmes et les petites filles du fort par l'enseignement des prières et du catéchisme en français. En persévérant dans ce saint labeur, beaucoup d'entre elles purent bientôt réciter le rosaire, une sainte pratique de dévotion en l'honneur de la Mère Immaculée de Dieu que les deux missionnaires mirent en usage en Orégon dès le début. L'abbé M. Demers, qui confectionnait les chapelets, en distribua cinquante en peu de temps. Le catéchisme avait lieu pendant l'avant-midi. L'après-midi était réservé à l'enseignement des prières et des saintes vérités aux femmes indiennes et aux enfants du village afin de les préparer au baptême. La difficulté ici était grande, car il leur fallait apprendre ces prières en français et la tâche ne pouvait pas être accomplie sans de longues et ennuyeuses répétitions pendant des semaines et des mois. Soixante femmes et filles, ainsi que dix-huit petits garçons fréquentaient ce catéchisme.

Les Indiens n'étaient pas négligés. On les rassemblait deux fois par jour dans l'avant-midi et dans la soirée. L'abbé M. Demers, qui avait appris le jargon chinook en trois ou quatre semaines, était leur professeur. Plus tard, en janvier, après avoir traduit le signe de la croix, le Notre Père et le Je vous salue Marie dans ce dialecte, il les enseigna à ces pauvres Indiens qui se réjouirent beaucoup de les apprendre. En février, il réussit à composer quelques magnifiques cantiques dans le même dialecte, que les Indiens, ainsi que les hommes, les femmes et les enfants, chantèrent à l'église avec beaucoup de plaisir. Ainsi, à force de patience et par un enseignement constant, les missionnaires eurent la joie de constater que leur dur labeur commençait à porter des fruits.

Le catéchisme de l'avant-midi durait généralement de 8 h à 11 h 30, celui de l'après-midi, de 1 à 5 heures et parfois jusqu'à 6 heures. Cette période de temps était entrecoupée de cantiques en Chinook, d'enseignement du catéchisme et par des périodes de détente. Tandis que l'abbé Demers

instruisait les Indiens, le vicaire général enseignait aux Canadiens et donnait des instructions en français aux garçons qui étaient capables de lire l'anglais. C'est grâce à de telles méthodes que certains d'entre eux purent bientôt aider à enseigner les prières et le catéchisme aux autres. Le chant grégorien et le service de la messe n'étaient pas oubliés et, après ces exercices, les missionnaires écoutaient les confessions de ceux qui n'avaient pas le temps de venir durant le jour. Tout ceci permet de constater que les deux missionnaires étaient loin d'être oisifs.

## DIXIÈME RÉCIT

(Publié le 18 avril 1878)

### *REMARQUABLE CONVERSION DU DOCTEUR JOHN McLOUGHLIN*

Il convient de mentionner d'une manière particulière les services importants que le docteur McLoughlin a rendus aux Canadiens-français et à leurs familles, même s'il n'était pas catholique, pendant les quatorze années qu'il fut gouverneur à Fort Vancouver. C'est lui qui leur lisait les prières le dimanche. En plus de l'école anglaise réservée aux enfants des bourgeois, il en entretenait une autre à ses frais. Dans cette école, les prières et le catéchisme étaient enseignés, conformément à ses instructions, en français aux femmes et aux enfants catholiques les dimanches et les jours de la semaine. Il encourageait également le chant des cantiques, une activité pour laquelle il était assisté de sa femme et de sa fille qui prenaient beaucoup plaisir à cet exercice. Une fois par semaine, il visitait et inspectait son école, qui comptait déjà plusieurs bons écoliers. Ceux-ci apprirent vite à lire le français et devinrent des aides précieuses pour les prêtres. Ce fut lui également qui sauva les catholiques du fort et leurs enfants des dangers de la perversion et qui, jugeant mal située l'église de rondins que les Canadiens avaient construite, à quelques milles de Fairfield en 1836, ordonna son retrait et sa reconstruction dans une vaste et jolie prairie où elle se trouve encore aujourd'hui.

Notre sainte religion devait à cet excellent homme le peu de moralité que les missionnaires trouvèrent à Fort Vancouver, ainsi que le bien-être et les avantages temporels dont jouissaient à cette époque les colons de Cowlitz et de la vallée de la Wallamette. À l'époque de l'arrivée des deux missionnaires, le docteur McLoughlin s'était absenté pour un séjour au Canada et en Angleterre, mais il devait rentrer au mois de septembre suivant.

L'excellent travail de cet homme intègre méritait une récompense ; il la reçut lorsqu'il fut amené vers l'Église véritable de la manière suivante :



---

À l'occasion d'une visite à Fort Nesqually, le docteur mit la main sur un livre intitulé «The End of Controversy» (La fin de la controverse) qu'avait écrit le docteur Milner. Il le lut avidement, fut convaincu et se convertit sur-le-champ. À son retour à Fort Vancouver, il abjura et fit sa profession de foi entre les mains du vicaire général le 18 novembre 1842. Il se confessa, fit bénir son mariage le même jour et se prépara à communier pour la première fois en jeûnant pendant les quatre semaines de l'Avent qu'il passa, à sa demande, aux Chutes de la Wallamette, appelées maintenant Oregon City, à faire diviser cet endroit en lots. S'étant ainsi préparé, il fit sa première communion à Fort Vancouver pendant la messe de minuit en compagnie d'un grand nombre de croyants, des femmes et des employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson. À cette occasion, la petite chapelle, magnifiquement décorée et brillamment illuminée, était remplie de Blancs et d'Indiens. Les chants ordinaires étaient solennels et les hymnes de Noël, en français et en jargon chinook, qui étaient chantés tour à tour par la chorale des hommes et celle des femmes, étaient impressionnants tout comme la sainte cérémonie se déroulant autour de l'autel. En un mot, l'esprit des croyants qui commémoraient ce grand jour de la naissance du Sauveur fut captivé et élevé. C'est lors d'une occasion semblable que l'honorable Peter H. Burnett, qui se trouvait à Vancouver en 1843 et assistait à la grand-messe en simple spectateur, ressentit, à minuit le jour de Noël, les premières émotions qui conduisirent à sa conversion comme il le mentionne dans la préface de son livre intitulé: «The Path which led a Protestant Lawyer to the Catholic Church» (Le chemin qui mena un avocat protestant au sein de l'Église catholique.)

Après sa conversion, le docteur John McLoughlin se montra jusqu'à sa mort un vrai chrétien pratiquant ainsi qu'un digne membre de l'Église qui ne manquait jamais la messe ni les vêpres, que ce soit le dimanche ou pendant les jours saints, qui allait communier presque à tous les mois et qui prêchait par sa parole et son exemple. Il se rendait souvent à la messe le dimanche en compagnie de quelques-uns de ses amis protestants; à l'un d'eux qui l'invitait dans son église pour l'office il répondit: «Non monsieur, je vais à l'Église qui enseigne la vérité, mais pas à celle qui enseigne l'erreur». Il était bon envers ses enfants et petits-enfants; son gendre suivait son exemple.

Le docteur McLoughlin était né dans le district de Québec au Canada. Il mourut à sa résidence d'Oregon City le 3 septembre 1856, à l'âge de 73 ans soit environ trois mois avant que l'archevêque Blanchet ne revienne de l'Amérique du Sud en 1857. Il rendit l'âme, réconforté par toutes les consolations de l'Église, suite à une longue maladie qui dura deux ans et qu'il supporta avec patience et résignation.

Le docteur McLoughlin était un père pour les orphelins et les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, pour les colonies canadiennes-françaises de Cowlitz et de la vallée de la Wallamette, pour tous les immigrants américains. Il fut un grand bienfaiteur de l'Église catholique. En entendant parler de ce grand homme, notre Saint-Père, le pape Grégoire XVI, lui envoya l'insigne de Chevalier du distingué ordre de Saint-Grégoire le Grand qui lui fut remis par l'archevêque Blanchet à son retour d'Europe, en août 1847.

### *TRAVAUX DES MISSIONNAIRES À FORT VANCOUVER*

Après l'arrivée des prêtres, le jour du Seigneur avait été sanctifié régulièrement par des cérémonies publiques qui consistaient en une grand-messe et en un enseignement dans l'avant-midi qui étaient suivis par des vêpres et l'école du dimanche dans l'après-midi. Pendant la messe et les vêpres, les chants étaient grégoriens, car certains des hommes pouvaient déjà chanter le Kyrie, le Gloria, le Sanctus et l'Agnus Dei ou l'apprirent rapidement. Les chants des cantiques français par les chœurs des hommes et des femmes, comme nous l'avons déjà mentionné, concouraient en grande partie au caractère solennel des offices. Le grand édifice accordé à cette fin était généralement plein de catholiques parmi lesquels on voyait souvent un certain nombre de non catholiques.

Pour ce qui est du service protestant du dimanche, celui de l'Église épiscopale, il avait lieu dans le grand vestibule de la maison du gouverneur qui en était l'officiant. Les ministres protestants qui étaient assez souvent en voyage étaient toujours logés et traités avec politesse par le gouverneur. Les bourgeois étaient rarement, sinon jamais, invités à lire le service épiscopal du dimanche. Tard le soir, ils chantaient avec leurs épouses dans leur chambre, en beaucoup d'occasions afin d'inciter quelques-unes des femmes et des enfants à venir les écouter.

En 1838, puisque le jour de Noël qui était observé comme un jour férié par la Compagnie tombait un mardi, les hommes eurent la chance de le célébrer. Il y eut deux basses messes à minuit dans la chambre des prêtres auxquelles certains assistèrent. La grand-messe, les vêpres et l'enseignement prirent place, comme à l'habitude, le dimanche. La musique accompagnant les chants grégoriens pendant la messe et celle des cantiques pour les vêpres, en remplacement des motets après les psaumes, rendirent l'office de Noël plus solennel que d'habitude de sorte que tous rentrèrent chez eux enchantés.

Puisque la Compagnie avait coutume d'envoyer chaque année, au début de mars, un express par-delà les montagnes Rocheuses afin de faire parvenir

---

ses papiers au Canada, les missionnaires profitèrent de cette occasion pour expédier à Québec le récit de leur voyage de Lachine à Vancouver ainsi qu'un compte rendu des travaux accomplis par eux durant le voyage et depuis leur arrivée dont un extrait allant jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 1839 se lisait comme suit: baptêmes, 309; mariages, 61; sépultures 9. De ces 309 baptêmes, 175 avaient été faits pendant le voyage et 134 depuis leur arrivée. De ces 134, 74 avaient eu lieu à Wallamette, 53 à Fort Vancouver et 7 à Cowlitz. Des 61 mariages, 25 avaient été célébrés à Wallamette, 24 à Fort Vancouver et 12 à l'est des montagnes Rocheuses.

### *PREMIÈRE VISITE À LA MISSION DE COWLITZ*

En vertu d'un accord intervenu entre l'évêque de Juliopolis et Sir George Simpson, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, la base principale des missionnaires catholiques devait être la colonie établie sur la rivière Cowlitz, car elle n'était pas, contrairement à la colonie de Wallamette, sur des terrains dont la propriété était disputée par la Grande-Bretagne et les États-Unis. Par conséquent, afin de montrer sa volonté de se conformer à cet accord et commander la bâtisse devant lui servir de résidence, le vicaire général quitta Vancouver en compagnie d'Augustin Rochon, un serviteur amené du Canada, le mercredi 12 décembre 1838 à bord d'un canot dirigé à la pagaie par quatre Indiens pour atteindre la colonie de Cowlitz dimanche, le 16, à 10 heures. La première messe à être célébrée à cet endroit eut lieu le même jour et une autre fut célébrée le lundi dans la maison de monsieur Simon Plamondon<sup>14</sup>, en présence des colons et de leurs familles qui étaient très heureux que les prêtres résident parmi eux. Après une visite des lieux, il choisit pour la mission un morceau de terrain sur une prairie déboisée de 640 acres qui était parsemée de quelques rares lisières de bois. Il laissa à son serviteur le soin de mesurer le bois nécessaire pour la construction d'une maison, d'une étable et d'une clôture de perches.

La colonie de Cowlitz existe depuis cinq ans. Elle est située du côté ouest de la rivière, dans une prairie de six milles de long par deux milles de large qui est bordée à l'est par la rivière et à l'ouest par un grand nombre d'arbres pour l'abatage. C'est un très bel endroit pour une colonie. Son sol est riche et fertile; les plantes, les poissons et le gibier y sont abondants. Elle est magnifiquement située: au nord-ouest se dresse le mont Rainier et, à l'est, le mont Sainte-Hélène, dont les sommets sont toujours recouverts de neige. La Compagnie de la Baie d'Hudson possède une ferme à cet endroit sur laquelle beaucoup d'hommes s'occupent d'agriculture à une grande échelle. La jeune colonie n'était alors composée que de quatre fermiers canadiens que le docteur McLoughlin avait libérés de tout autre long service.

La rivière Cowlitz coule du nord au sud et se jette dans le fleuve Columbia ; elle est très tortueuse et pleine de chicots, ce qui rend la navigation sur ses eaux difficile et dangereuse, particulièrement pour les petites embarcations. La remontée en est également dangereuse en raison des nombreux rapides.

Après avoir célébré sept baptêmes, donné aux hommes les conseils nécessaires et recommandé à monsieur Fagnant, un des fermiers qui savait lire, d'enseigner les prières et le catéchisme aux femmes et aux enfants, le vicaire général se mit en route mardi matin, le 18, et arriva à Vancouver, le jeudi 20 [décembre], à 4 h 30 de l'après-midi. Le gouverneur Douglas eut la politesse d'aller à sa rencontre sur la rive, en compagnie de l'abbé Demers, lors de son arrivée. Pendant l'aller et le retour, il visita quelques huttes d'Indiens pour leur annoncer la venue des Robes Noires qui étaient venues parler du Grand Esprit et rendre leur cœur bon.

### *PREMIÈRE MISSION DANS LA VALLÉE DE LA WALLAMETTE*

Cette mission dura environ 30 jours ; du 5 janvier au 4 février 1839. Cette vallée tire son nom de la rivière qui la traverse du sud au nord. La vallée est une suite de grandes prairies plates parsemées de bois d'abattage que l'on trouve particulièrement le long des rives des cours d'eau. Sa rive est pourrait bien être appelée le grenier de l'Orégon, la rive ouest étant d'une manière générale montagneuse. La colonisation de cette vallée débuta de la manière suivante : il restait dans le pays trois Canadiens-français, les derniers survivants de la vieille expédition de Hunt et Astor, c'est-à-dire Étienne Lucier<sup>15</sup>, membre de l'expédition de Hunt, Joseph Gervais et Louis Labonté de l'expédition d'Astor. Comme Étienne Lucier était fatigué de mener une vie d'errance, il commença à cultiver la terre près de Fort Vancouver en 1829 mais, insatisfait de son premier choix, il quitta cet endroit en 1830 et, se retirant dans la vallée de la Wallamette, il s'établit à quelques milles en amont de Champoeg que les Canadiens appelaient alors le Campement de Sable. Suivant son exemple, les deux autres, Joseph Gervais et Louis Labonté, le suivirent en 1831 et s'établirent à quelque distance au sud, un sur la rive droite et l'autre sur la rive gauche de la rivière. Certains vieux employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, dont les services n'étaient plus requis, allèrent les rejoindre et accrurent leur nombre. Le bon et généreux docteur McLoughlin encouragea la colonie et l'aida autant qu'il était en son pouvoir. Celle-ci continua de se développer au fil des ans et ses colons commencèrent à ressentir le besoin d'avoir quelques prêtres pour les réconcilier avec Dieu et également pour enseigner à leurs femmes et à leurs enfants. L'évêque le plus près à qui ils pouvaient faire parvenir leur demande se trouvait à Rivière-Rouge. Ils lui envoyèrent une pétition en 1834 dans laquelle ils demandaient des prêtres. Leur requête ne fut pas acceptée ;

---

c'est pourquoi ils renouvelèrent leur pétition en 1835 et cette fois il sembla qu'ils seraient entendus, car l'évêque de Juliopolis obtint en 1836 le passage de deux prêtres à bord des canots de 1837 en direction de l'Orégon. Mais avant même la nomination des missionnaires, d'autres opinions avaient remplacé les premières; on fit remarquer que puisqu'il y avait déjà dans ce pays des ministres anglicans, méthodistes et presbytériens, ces différents enseignements pourraient créer des dissensions parmi les Indiens. Pour cette raison et peut-être également pour laisser le temps aux missionnaires de ces sectes de faire des convertis, le droit de passage fut retiré. Cependant, après des demandes réitérées, l'évêque obtint le droit de passage réclamé à bord des canots de 1838, d'où l'arrivée des prêtres et leurs travaux à Vancouver.

## ONZIÈME RÉCIT

(Publié le 25 avril 1878)

Les catholiques de la vallée de la Wallamette étaient très impatients d'accueillir parmi eux au moins un des prêtres qu'ils avaient réclamés avec tant de conviction. Le jour prévu pour le départ, deux grands canots venant de la vallée et conduit par deux des citoyens les plus respectés de la colonie, messieurs Étienne Lucier et Pierre Bélèque<sup>16</sup>, attendaient à Vancouver. Le vicaire général, laissant à l'abbé Demers la responsabilité de poursuivre la mission de Vancouver, partit le jeudi 3 janvier à 3 h p.m.

### *LA CHUTE WALLAMETTE*

La Chute Wallamette, une magnifique chute de 30 pieds, sise en travers de la rivière et qui exige le portage des canots et des bagages sur un quart de mille, fut franchie tôt vendredi. Samedi, à 10 heures, ils atteignirent le campement de Sable (Chamoeg). On parcourut à cheval les quatre milles qui séparaient ce lieu de l'église de rondins (il y avait déjà une église, en effet). Puisque messieurs Lucier et Bélèque étaient voisins et que leurs demeures se trouvaient sur sa route, le vicaire général y fit une halte. Il visita leurs familles qui furent on ne peut plus heureuses d'être les premières à rencontrer le prêtre et à le voir dans sa vraie robe ecclésiastique, sa soutane, que les deux missionnaires continuèrent à porter en voyage, chez eux et dans la ville d'Oregon City jusqu'en 1849.

L'église en rondins avait été bâtie en 1836, dès que les gens avaient eu quelque espoir d'avoir des prêtres. C'était une bâtisse de soixante-dix pieds par trente, construite sur une prairie du côté est de la rivière, sur la route de Chamoeg. Le vicaire général prit possession de la pièce se trouvant à l'arrière de l'autel qui mesurait douze pieds par trente et qui fut par la suite

divisée par une allée mesurant six pieds. Il y avait assez de place dans cette partie de l'église pour deux chambres à coucher d'un côté, pour une cuisine et une salle à manger de l'autre. Plus tard, afin de libérer plus d'espace pour des orphelins, l'allée devint la cuisine.

L'après-midi de ce même jour se passa à recevoir des visites, car tous, spécialement les femmes et les enfants métis, étaient très impatients de voir les prêtres qu'on annonçait et espérait depuis longtemps. Ce jour en fut vraiment un de joie et de tendres émotions pour tous.

Le jour suivant, soit le 6 janvier qui était un dimanche et le jour de l'Épiphanie de Notre Seigneur, l'église fut bénie sous les auspices de saint Paul, après quoi l'on célébra la première messe dans la vallée en présence de tous les Canadiens, de leurs épouses et enfants. Ce fut évidemment un grand jour pour eux tous; pour les Canadiens qui n'avaient pas vu de prêtres ou entendu la messe depuis dix, vingt, trente et, pour certains, presque quarante ans de même que pour leurs épouses qui apercevaient enfin un de ces prêtres dont leurs maris leur parlaient depuis si longtemps. Les Canadiens ressentirent en effet des sentiments bien doux et émouvants quand ils se virent au pied de l'autel, de la croix et qu'ils aperçurent devant eux le visage d'un prêtre. Ces pauvres gens étaient transportés de joie. Les femmes étaient ébahies de voir le prêtre à l'autel dans ses vêtements sacerdotaux et d'entendre les prières. Le Saint Sacrifice de l'Agneau Immaculé de Dieu fut offert; on fit la lecture de la lettre pastorale de l'évêque qui avait entendu leur voix et leur avait envoyé des prêtres; on fit connaître les commandements de Dieu et de l'Église de même que les règles devant être observées au cours de la mission; puis le tout prit fin par des réflexions et des conseils qui furent très émouvants des deux côtés. Tous s'en retournèrent à la maison heureux et avec l'intention d'obéir à l'Église en tout, même en ce qui concernait leur séparation d'avec leurs épouses en attendant que leur union fut bénie. Ils désiraient tant que l'on enseigne à leurs femmes et à leurs enfants que, pour ne rien perdre de cet enseignement, ils les firent sortir de leurs maisons pour les installer dans des tentes autour de l'église. Les hommes n'étaient pas en reste; ceux qui vivaient le plus près vinrent entendre la messe chaque jour, passèrent toute la journée à l'église et ne s'en retournèrent que pour s'occuper de leurs affaires et éviter que leurs ouvriers et leurs esclaves indiens ne gaspillent les récoltes. Ceux qui vivaient plus loin restèrent quelques jours avant de retourner chez eux et ils dormirent dans le grand hall qui n'était pas encore divisé par une allée. Il ne faut pas croire qu'ils eurent à souffrir des caprices de la température. Au contraire, la température était si extraordinairement belle et douce, comme le mois de mai au Canada, qu'elle fit dire aux bons Canadiens: «Le bon Dieu a pitié de nous, c'est pour nous qu'il a envoyé cette belle température».

---

Les pratiques commençaient chaque jour par la célébration de la messe et un enseignement suivi par la récitation des prières en français, l'explication du Credo des apôtres et des vérités les plus importantes de la religion, le tout était entrecoupé par le chant des cantiques et par la messe jusqu'à midi, puis de une à quatre heures. Étant donné que les femmes ne comprenaient pas toutes le français et qu'elles parlaient une variété de langues parmi lesquelles le chinook, le dialecte de Colville et des nations Têtes-Plates, il fallut, pour triompher de cette difficulté, utiliser différents interprètes afin de leur transmettre les paroles du prêtre. Au crépuscule, avaient lieu les prières du soir, la lecture de livres pieux et le chant des cantiques français; on apprenait ensuite à quelques garçons à lire en français et à servir la messe. Il y avait au même moment dans la vallée un jeune homme, âgé de 25 ans et né au Havre de Grâce en France, qui s'appelait Pierre-Stanislas Jacquet<sup>17</sup>. Il avait quitté la mer sur laquelle il avait commencé à naviguer à l'âge de onze ans. Le jeune homme avait su se rendre utile, car il savait lire et pouvait enseigner les prières, pendant que le prêtre entendait les confessions des hommes, qui durent venir plus d'une fois, celles des petits garçons et des petites filles, afin de les habituer à ce saint sacrement. On demanda aux hommes s'ils savaient leurs prières. On dut leur rafraîchir la mémoire mais, en général, ceux-ci s'en rappelaient d'une manière surprenante.

Les instructions et l'enseignement des prières durèrent trois semaines. Les résultats de la mission furent réconfortants, car beaucoup de femmes indiennes, un certain nombre de jeunes garçons, filles et jeunes enfants, avaient appris à faire le signe de la croix, à offrir leur cœur à Dieu, à réciter le Notre Père, le Je vous salue Marie, le Credo des Apôtres et certains des Actes. On baptisa vingt-cinq femmes indiennes qui montraient d'excellentes dispositions et leur union avec leurs époux fut bénie par l'Église; quarante-sept autres baptêmes d'enfants furent célébrés qui totalisent, si on ajoute les baptêmes d'un vieil Indien et d'une jeune fille indienne, tous deux malades, qui moururent peu après et qui furent les premiers à être enterrés dans le nouveau cimetière, soixante-quatorze baptêmes et vingt-cinq mariages. Le vingt-sixième était celui d'un couple de Canadiens mariés dans la vallée par le révérend D. Leslie<sup>18</sup> [méthodiste] sans le certificat de décès de sa première femme qu'il avait laissée au Canada. Le vicaire général ne put pas bénir leur union mais ordonna et obtint leur séparation jusqu'à ce que la mort de son épouse ait été vérifiée.

En plus de faire réparer l'autel à temps, le vicaire général fit faire une table de communion pour séparer le sanctuaire de la nef. Il fit poser une croix au pignon de l'église, choisit une acre de terrain, la fit clôturer et bénir pour en faire un cimetière avec une grande croix au centre. Il bénit également de petites croix pour chaque maison. Le vicaire recommanda

vivement de chanter à la maison les six premiers couplets des cantiques que les hommes, les femmes et les enfants avaient appris et qu'ils avaient chantés chaque jour à la messe avec plaisir. Les deux missionnaires observèrent avec beaucoup de joie que leur conseil fut mis en pratique. Enfin, se réservant la quatrième et dernière semaine de sa mission pour se reposer un peu, le vicaire général alla prendre possession d'un lopin de terre de 640 acres pour la mission et il fit le tour de toute la colonie afin de rendre visite aux colons, qui le reçurent avec de grandes démonstrations de joie et d'action de grâce envers Dieu pour le réconfort qu'ils avaient reçu de la religion. Ils furent néanmoins un peu attristés de ne pas pouvoir garder parmi eux au moins l'un de ceux qu'ils avaient réclamés. Cependant ils espéraient que cette situation ne durerait pas longtemps et que leur bon père, le docteur McLoughlin, obtiendrait qu'on y remédie. Après leur avoir consacré cinq dimanches, le vicaire général se mit en route le lundi 5 février et, le jeudi à 5 h p.m., il atteignait Vancouver où il resta à travailler jusqu'au 14 mars.

#### *LE VRAI NOM DE NOTRE RIVIÈRE*

Il convient d'expliquer ici pourquoi notre rivière se nomme Wallamette, plutôt que Wallamet ou Wallamette comme beaucoup l'appellent maintenant. La raison en est évidente: le vrai nom indien est Wallamette alors que Wallamet et Wallamette sont des déformations et des fabrications récentes. Les preuves ne manquent pas pour démontrer que de 1812 à 1842, les principales personnalités du pays, que ce soit des Américains, membres des expéditions d'Astor et de Hunt, des Britanniques, des Écossais ou des Canadiens-français du Nord-Ouest et de la Compagnie de la Baie d'Hudson, épelaient toujours le nom avec un «a» dans la première syllabe et un «tte» dans la dernière, soit: «Wallamette». La syllabe «mette» ne doit pas être prononcée «met» comme dans le mot français «bouquet», mais «mette» comme dans le mot «gazette». C'est ainsi que l'écrivaient ces messieurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le docteur John McLoughlin, James Douglas et Peter Ogden<sup>19</sup> au moment de l'arrivée en ces lieux des ministres méthodistes, presbytériens, des missionnaires catholiques et de beaucoup d'autres citoyens américains en 1834, 1836, 1838 et 1840. Voilà pourquoi les nombreux disciples qui, adoptant le nom de notre rivière de la manière que l'épelaient ces messieurs, en firent un usage scrupuleux avant 1840 et bien après 1842. Ce fut vrai jusqu'en 1848 et même aussi loin qu'en 1859, car les pionniers étaient convaincus qu'il s'agissait du véritable nom, et tout cela malgré la forte occurrence du faux nom de Wallamette. Les exemples suivants en témoignent.



---

Le révérend Jason Lee<sup>20</sup> qui arriva dans la région en 1834, signa en 1844, conjointement avec le docteur McLoughlin et d'autres personnes, un document dans lequel le mot est épelé « Wallamette ». David Leslie, W.H. Wilson et George Gay, arrivés ici en 1837, Sidney Smith en 1839, A.F. Waller et L.H. Judson en 1840, disent qu'ils vivent dans la vallée portant le nom de Wallamette. Young et Carmichael, dans un discours à la Société de Tempérance d'Orégon, datent leur lettre de Wallamette, le 3 janvier 1837. Le révérend G. Hines, qui arriva ici en 1840, appelle en toutes occasions notre rivière par le nom de Wallamette, dans son histoire de l'Orégon qui date de 1859. Le docteur E. White, arrivé ici en 1836, date toujours ses lettres de la vallée de la Wallamette dans toute la correspondance qu'il entretint durant l'année 1843 en tant que sous-agent aux Affaires indiennes avec le secrétaire de la guerre. Josiah L. Parrish et A.F. Waller, qui arrivèrent ici en 1840 comme ministres méthodistes, affirment qu'il s'agit d'un nom indien qui doit être épelé avec un « a » dans la première syllabe.

Les missionnaires catholiques furent également informés de l'orthographe de ce mot par les mêmes gentilshommes lors de leur arrivée à Vancouver en 1838. Ils l'utilisèrent toujours dans leur correspondance chez eux et à l'étranger, de 1839 à 1848, et dataient leurs lettres de Saint-Paul de Wallamette ou les adressaient à cet endroit. C'est également ce que firent les Sœurs de Notre-Dame, de Belgique, de 1844 à 1853. Les messieurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson firent de même dans toutes leurs transactions et leurs écrits; les notes d'approvisionnement qu'ils envoyaient à la mission catholique de 1839 à 1847, portaient toujours comme en-tête: « Mission catholique de la Wallamette ou Chute Wallamette ». Monsieur le révérend Beaver, qui était aumônier à Vancouver de 1836 à 1838, et qui est depuis retourné en Angleterre, appela notre rivière par le nom de Wallamette comme il l'avait appris durant son séjour à Vancouver, dans une certaine déposition qu'il fit à Londres en 1849.

## **DOUZIÈME RÉCIT**

(Publié le 2 mai 1878)

### ***PREMIÈRE MISSION À COWLITZ, TERRITOIRE DE WASHINGTON, EN 1839.***

Le vicaire général entreprit une première mission à Cowlitz le 17 mars 1839 qui se poursuivit jusqu'au 1<sup>er</sup> mai suivant. Lors de son arrivée dans la colonie le soir du 16 mars, le vicaire général fut reçu chez monsieur

Simon Plamondon qui mit à sa disposition une chambre pour son usage personnel ainsi qu'un appartement de dix-huit pieds par vingt-cinq qui servirait de chapelle. En plus des quatre fermiers et de leurs familles qui formaient la colonie, il y avait un grand nombre de serviteurs employés sur les fermes de la Compagnie de la Baie d'Hudson et dont quelques-uns avaient des femmes. La mission débuta le dimanche de la Passion par le saint sacrifice de la messe, l'annonce de la loi divine et des préceptes de l'Église, lesquelles firent le sujet d'un enseignement. La messe fut célébrée chaque jour à six heures et pendant celle-ci l'on donna un enseignement. Le reste de la journée était consacré à l'enseignement en français du catéchisme et des cantiques aux femmes et aux enfants. Le soir, tous s'assemblaient dans la chapelle où les prières du soir, un enseignement et le chant des cantiques précédaient l'écoute des confessions qui se prolongeaient tard dans la nuit. On enseignait aux Indiens à des intervalles fixes chaque jour. La cérémonie de la Semaine Sainte fit une forte impression sur tous ceux qui y assistèrent et la mission produisit de bons fruits.

La nouvelle de l'arrivée d'un missionnaire à Cowlitz provoqua la venue de nombreuses délégations d'Indiens qui avaient voyagé longtemps pour entendre et voir les Robes Noires. Parmi ces délégations, il y en avait une sous la conduite du chef Tslalakum dont la tribu habitait Whidby Island, Puget Sound, à 150 milles de la mission de Cowlitz. Après un voyage de deux jours en canots jusqu'à Fort Nesqually et une épuisante marche de trois jours à travers les torrents et les rivières et sur des sentiers très accidentés, ils avaient atteint Cowlitz, les pieds ensanglantés; ils étaient affamés et épuisés. Leur but était de voir la Robe Noire et l'entendre parler du Grand Esprit. Dès qu'ils eurent repris des forces, le missionnaire commença à leur parler de Dieu, de l'Incarnation et de la Rédemption. Le plus difficile était de leur donner une idée de la religion qui soit claire et simple afin qu'elle attire leur attention et se grave dans leur esprit pour qu'ils puissent la transmettre aux autres. Le vicaire général imagina une méthode pour arriver à cette fin. En représentant sur un bâton carré les quarante siècles avant le Christ au moyen de quarante traits, les trente-trois années de la vie de Notre Seigneur par trente-trois points suivis d'une croix et les dix-huit siècles plus trente-neuf années écoulés depuis par dix-huit traits et trente-neuf points, il avait l'occasion de montrer aux Indiens les commencements du monde, la création, la chute des anges et d'Adam, la promesse d'un Sauveur, l'époque de sa naissance et sa mort sur la croix de même que la mission des apôtres. Cette méthode eut un grand succès. Après huit jours d'explications, le chef et ses compagnons avaient maîtrisé le sujet et, ayant appris à faire le signe de la croix et à chanter un ou deux cantiques dans le dialecte chinook, ils se mirent en route satisfaits, emportant avec eux un bâton carré marqué

---

de cette manière qu'ils appelèrent «Sahale stick» (Bois d'en haut)<sup>21</sup>. Ce bâton fut par la suite transformé en un grand tableau contenant les principales époques du monde, telles le Déluge, la Tour de Babel, les dix commandements de Dieu, les douze apôtres, les sept sacrements et préceptes de l'Église qui furent très utiles au missionnaire pour l'instruction des Indiens et des Blancs. On appela ce tableau, «L'échelle catholique».

Les résultats de cette longue mission furent très réconfortants. Les femmes, les grands garçons et filles avaient appris leurs prières en partie et un peu de catéchisme, tandis que les plus jeunes avaient mémorisé quelques passages de leurs prières. Les deux chorales d'hommes, de femmes et d'enfants avaient appris le premier couplet de plusieurs cantiques en français et en chinook et ils les chantaient chacun leur tour après qu'un soliste en eut chanté les autres couplets. De cette manière, les offices du dimanche, à la messe et aux vêpres, devinrent assez solennels et attrayants. Il y eut vingt-sept baptisés, dont vingt étaient des enfants indiens et sept des femmes adultes; ainsi, en ajoutant les sept baptêmes du mois de décembre précédent, il y avait eu trente-quatre baptêmes à Cowlitz, sept bénédictions de mariages et un grand nombre de communions pascales.

L'hiver de 1838-39 avait été si exceptionnellement beau que les fermiers purent labourer et ensemercer sans interruption. Le 5 avril, les fleurs et les fraises sauvages fleurissaient dans les prairies. Le 7, l'herbe avait six pouces de hauteur. Augustin Rochon, le serviteur de la mission qui avait été amené du Canada, était loin de rester inactif; il avait confectionné 6000 poteaux de clôture, équarri le bois nécessaire à la construction d'une maison et d'une ferme, qui serait transporté jusqu'au terrain de la mission aussitôt qu'il pourrait obtenir un attelage de bœufs. Les colons de Cowlitz et leurs familles furent extrêmement heureux de recevoir la visite de l'abbé M. Demers pendant la mission du vicaire général en ces lieux. Cette visite était due aux circonstances décrites dans les lignes suivantes.

#### *PREMIÈRE MISSION À FORT NESQUALY*

Vers le 8 avril 1839, le révérend D. Leslie, un ministre méthodiste, en route pour Nesqually où il avait l'intention d'établir une mission parmi les Indiens, arriva à Cowlitz. Cette nouvelle incita aussitôt le vicaire général à dépêcher un express indien à l'abbé Demers à Vancouver, pour lui demander de se mettre immédiatement en route vers Nesqually afin de planter les vraies semences dans le cœur des Indiens qui vivaient là-bas. L'abbé Demers partit immédiatement et arriva à destination après six jours pendant lesquels il se fit tremper jusqu'aux os par une pluie froide et incessante. Il arriva le 21 avril et fut accueilli fort civilement par monsieur Kitson, le commandant

du fort. Une maison lui fut attribuée afin de servir de chapelle et l'abbé Demers commença tout de suite à s'occuper de l'objet de son pénible périple. Les Indiens s'attroupèrent de tous côtés pour voir le grand chef des Français et recevoir ses enseignements. Toutefois, un incident encore jamais vu fut bien près d'empêcher la mission de débiter sous des auspices aussi favorables. Le commandant ne voulait pas autoriser une grande foule d'Indiens à entrer dans le fort et il leur ordonna de rester à l'extérieur des palissades. Un des Indiens, plus téméraire que les autres, osa entrer de force et fut repoussé plutôt durement par monsieur Kitson ce qui provoqua une émeute dont l'issue aurait pu être fatale si la vue du missionnaire n'avait pas apaisé la multitude farouche. Comment ne pas admirer ici l'influence sacrée qu'exerce, en la personne d'un humble prêtre, la religion sur une foule enragée d'Indiens par sa seule présence parmi eux? Telle est l'influence de la religion.

L'abbé Demers fut donc obligé de sortir du fort pour enseigner aux Indiens qui lui donnèrent pendant toute la durée de la mission la preuve de leur plus parfaite obéissance à ses conseils. La première messe fut célébrée le 22 avril, en présence du commandant et d'autres personnes du fort. Parmi la foule on comptait des Indiens de vingt-deux nations différentes. L'homme de Dieu consacra toute ses journées à ses chers néophytes. Célébrer les divins offices, enseigner les prières aux chrétiens, donner le baptême aux enfants, expliquer les vérités dogmatiques et morales de la religion, écouter les confessions des Canadiens, telles étaient les occupations qui accaparèrent les jours et une partie des nuits du prêtre, pendant les dix journées de la mission.

Le lundi 29 avril fut pour le serviteur de Dieu un jour bien calculé pour le récompenser parfaitement de ses longs et pénibles voyages et de ses travaux missionnaires. En effet, ce jour-là, après avoir suivi les enseignements avec beaucoup d'attention et pratiqué avec ferveur les exercices de piété qui lui avaient été prescrits, madame Kitson, la femme du commandant, eut la joie de voir ses yeux s'ouvrir à la lumière; elle reçut le cadeau de la foi et la grâce du baptême. Le jour suivant, le 30, qui était le jour fixé pour le départ de l'abbé Demers, fut un jour de deuil pour les pauvres Indiens de Nesqualy. Hommes et femmes s'assemblèrent autour de lui pour lui montrer la profonde affliction que leur causait son départ prématuré et l'inciter à rester parmi eux. Ils allèrent jusqu'à lui promettre une parfaite obéissance à ses conseils et jurèrent que si la polygamie était un péché aux yeux du Grand Esprit, ils se conformeraient désormais à sa volonté. Profondément touché par ces admirables effets de la grâce de Dieu, l'abbé Demers les encouragea à persévérer et les consola du mieux qu'il put d'avoir à les quitter en leur faisant comprendre qu'il se séparait

---

d'eux afin d'obéir à Dieu qui l'appelait ailleurs où des brebis devaient être ramenées dans le troupeau. Il leur promit qu'il reviendrait bientôt parmi eux pour les préparer au baptême. Après avoir donné des ordres pour l'érection d'une chapelle et dit la messe à l'extérieur du fort, il les quitta, le 30 avril, en bénissant Dieu pour le succès de sa mission parmi les Indiens et les Blancs. Il arriva à Cowlitz, le mercredi 1er mai, avec la conviction que sa mission à Nesqually n'avait laissé qu'une très faible chance à l'établissement d'une mission méthodiste en ces lieux. Le frère Wilson, à qui le ministre Leslie avait donné l'ordre de construire une maison sur un certain bout de terre, fut certainement bien découragé d'être le témoin de tout ce qu'il vit.

Cette mission inattendue eut comme résultat treize baptêmes dont deux de femmes, les autres étant des baptêmes d'enfants, ainsi que deux mariages. Cette mission fut si brève parce que l'abbé Demers devait être à Vancouver pour y rencontrer les brigades du nord et du sud et se préparer lui-même pour sa mission dans le Haut-Columbia. Le vicaire général qui avait terminé sa mission à Cowlitz et donné des ordres pour qu'on y bâtisse une maison pour un prêtre, se prépara à se mettre en route pour Vancouver.

### **TREIZIÈME RÉCIT**

(Publié le 9 mai 1878)

#### ***SECONDE MISSION DANS LA VALLÉE DE LA WALLAMETTE***

Les deux missionnaires quittèrent Cowlitz, le jeudi 2 mai 1839, à destination de Fort Vancouver, car l'abbé Demers désirait se rendre dans la colonie catholique de Saint-Paul où les deux missionnaires arrivèrent sains et saufs à bord d'un canot mû par les bras vigoureux de quatre Indiens. L'abbé Demers monta aussitôt à cheval et partit rendre visite à tous les colons, mais il dut renoncer à son voyage et retourner à Vancouver en raison d'un très mauvais rhume qu'il avait contracté lors de son précédent voyage à Nesqually. Pendant qu'il se trouvait là, il eut le plaisir de recevoir deux grosses caisses remplies de marchandises destinées à la mission qui avaient été envoyées du Canada et dont on avait grand besoin. Parmi les cadeaux se trouvait une magnifique édition in-folio de la Bible, présentée par le révérend Antoine Parent du Séminaire de Québec, qui fut admirée de tous ceux qui la virent.

En arrivant à Saint-Paul, le vicaire général apprit avec beaucoup d'étonnement que la première mission à Saint-Paul avait causé tout un émoi parmi les prêcheurs méthodistes qui possédaient un poste missionnaire à environ douze milles au sud de la colonie catholique. Cette agitation avait été causée par le vicaire général qui avait rebaptisé un certain nombre de

personnes déjà baptisées par les ministres méthodistes; quelques catholiques s'étaient également retirés de la Société de Tempérance et des réunions de prières des frères méthodistes. Ces gestes provoquèrent l'ire des ministres qui, estimant qu'eux et leur service étaient méconnus, décidèrent de prendre leur revanche, mais auparavant ils essayèrent de faire des prosélytes parmi les catholiques en envoyant le révérend Daniel Lee prêcher et prier dans quelques-unes de leurs maisons<sup>22</sup>. Ensuite le révérend David Leslie organisa un renouveau de la foi qui ne donna cependant aucun résultat. En dernier ressort, une plainte fut déposée devant le gouverneur Douglas relativement à l'influence dont usaient les missionnaires catholiques dans le but de garder les brebis du troupeau hors des griffes des loups de Wesley. Le gouverneur cependant répondit à son informateur que « cela n'était pas de ses affaires. » Ainsi, se voyant contrecarrés en tous points, les prédicateurs recoururent à leur arme habituelle, la calomnie et le mensonge. On fit circuler au sein de la communauté un exemplaire d'une infâme publication intitulée « Maria Monk »; cet ouvrage prétendait faire « d'affreuses révélations » au sujet de la confession et de la vie dans un couvent. Il était rempli de calomnies rebattues et d'inventions dont la fausseté était connue. La diffusion de ce livre obscène causa un émoi considérable parmi les catholiques et, à son retour, le vicaire général trouva une communauté agitée là où tout était paisible lors de sa dernière visite.

L'attention du vicaire général se concentra immédiatement à dissiper le trouble en expliquant simplement les motifs malveillants qui avaient amené les ministres méthodistes à jeter un tel brandon de discorde au sein d'une communauté heureuse et paisible. Il démontra que l'ouvrage était un tissu de mensonges et de calomnies qui avaient été réfutés par les signatures de quelques-uns des protestants les plus respectés de Montréal où se déroulait l'action de ces récits éhontés. Les colons canadiens s'indignèrent bien sûr de ce stratagème méprisable, de cette hypocrisie et de cette ingratitude des ministres méthodistes dont ils avaient sauvé les vies à peine un mois auparavant. Il semble qu'un Indien avait volé du blé et, ayant été découvert, il fut durement battu à la mission méthodiste; sa tribu menaça de massacrer les gens de la mission, ce qui alarma tant le révérend Leslie qu'il se hâta d'implorer les Canadiens d'user de leur influence sur les Indiens pour les sauver, ce que firent les Canadiens avec succès. À la fin, voyant que leurs efforts pour diffamer leurs voisins catholiques retombaient sur leurs têtes, les méthodistes retirèrent tranquillement le livre infâme qui avait causé tant de mal et apprirent par la suite à vivre en amitié avec leurs voisins.

La seconde mission que donna le vicaire général à Saint-Paul dura trente jours et les colons des environs, de même que leurs femmes et leurs enfants, y assistèrent avec un grand empressement. L'échelle catholique

---

se révéla très utile pour transmettre les enseignements puisque un grand nombre des néophytes ne comprenaient pas suffisamment le français pour qu'on leur enseignât dans cette langue. L'échelle fut également exposée à l'église, les dimanches, et on l'expliqua à l'assemblée qui écoutait avec une attention pleine de respect.

Pendant la mission, le vicaire général eut le plaisir de recevoir dans le troupeau du Christ monsieur Montour, un ancien commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson ainsi que sa femme et ses enfants. L'homme se révéla un converti enthousiaste qui assistait avec la plus grande des dévotions à tous les offices de l'église le dimanche et les jours de la semaine. Le dimanche de l'octave du Corps du Christ, toute la congrégation se rassembla en une procession générale en l'honneur du Saint Sacrement ; on érigea des reposeirs et on planta une allée d'arbres au milieu de laquelle la foule nombreuse passa dans un ordre régulier. Cette mission produisit donc de grands résultats du point de vue spirituel et le vicaire général se mit en route vers Vancouver, le 7 juin, très satisfait de la piété sincère de la communauté de Saint-Paul.

## **QUATRIÈME RÉCIT**

(Publié le 16 mai 1878)

### ***LA BRIGADE DU NORD***

#### ***MISSION DE L'ABBÉ DEMERS À FORT COLVILLE EN 1839***

La brigade du nord de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui fut appelée « la brigade des porteurs » parce que les hommes furent obligés d'entasser les bagages sur leur dos faute d'un nombre suffisant de chevaux, arriva à Vancouver, le 6 juin 1839 et se mit sur le chemin du retour le 22 juin. Elle consistait en une flottille de neuf barges dont l'équipage était composé de cinquante-sept hommes, sous les ordres des intendants en chef Ogden et Black. On offrit un passage à un des missionnaires en compagnie de cette brigade aussi loin que Walla-Walla et, puisque les missionnaires avaient dit aux Indiens de Fort Colville que l'un d'eux reviendrait dans le but de les instruire de la foi, l'abbé Demers fut choisi pour cette tâche et laissa au vicaire général le vaste territoire missionnaire déjà ouvert le long des eaux du Columbia, de la Wallamette et de Puget Sound.

En arrivant à Walla-Walla, l'abbé Demers s'assura les services d'un guide qui comptait faire le voyage jusqu'à Colville en six jours ; il était cependant dit qu'il serait déçu, car son guide se révéla déloyal et le laissa seul avant d'avoir parcouru la moitié du chemin, ce qui l'obligea à faire demander un autre guide et, pour cette raison, le voyage prit quatorze jours.

À la fin de ce délai et après avoir surmonté nombre de difficultés, l'abbé Demers arriva à Fort Colville où il entreprit immédiatement une mission qui dura trente-trois jours et qui profita grandement aux employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson de même qu'aux nombreux Indiens rassemblés autour du fort. Sur le chemin du retour, il effectua une mission de huit jours à Okanagan. Il passa également deux semaines à Walla-Walla à la grande joie des Indiens assemblés à cet endroit et des quelques Blancs employés dans les environs du fort.

### *LA BRIGADE DU SUD*

La brigade était composée d'un grand nombre de serviteurs, de trappeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, s'en revenant de la Californie sur des chevaux chargés de fourrures. Elle arriva à Vancouver le 15 juin et devait repartir après trois semaines avec des chevaux chargés de provisions et de marchandises pour le commerce de l'année suivante. Quelques-uns des serviteurs avaient des femmes et des enfants qui devaient être baptisés, instruits ou mariés. La tâche devint lourde pour le vicaire général, car elle s'ajoutait à sa charge régulière qui consistait à enseigner aux femmes et aux enfants du fort et d'ailleurs. Il se mit au travail de tout son cœur, disant la messe tôt et divisant son temps entre eux tous. Il y eut quarante-quatre baptêmes parmi lesquels treize d'adultes et un nombre égal de mariages dont celui de monsieur Michel Laframboise, chef de la brigade<sup>23</sup>, ainsi que celui de monsieur Joseph McLoughlin<sup>24</sup>, le fils du docteur McLoughlin. La brigade se mit en route le 13 juillet. Elle dut camper entre cinquante et soixante fois, parcourant quatre lieues par jour, avant d'atteindre le site du trappage. Dans le sud de l'Orégon, elle dut passer parmi une nation indienne très guerrière, fourbe et déloyale, qui se mettait en embuscade dans le but de voler et de tuer les animaux et les hommes en toutes occasions, d'où le nom de «Coquins» qui leur fut donné et celui de la rivière aux Coquins donné à ce pays par les hommes de la brigade.

### *SECONDE MISSION À COWLITZ*

Après avoir pourvu aux besoins spirituels des brigades du nord et du sud, le prochain endroit devant être visité par les missionnaires était la colonie de Cowlitz. Le vicaire général y arriva le 20 juillet et, ayant appris qu'une bâtisse avait été érigée sur la terre de la mission, il s'y dirigea et prit possession d'une petite maison en rondins de trente par vingt pieds dans laquelle il célébra la messe le jour suivant. Il y avait un toit et également une cuisine à une extrémité mais il n'y avait ni plancher, ni porte, ni fenêtres. Il fallut quelque temps pour remédier à cette situation, que les interstices entre



---

les rondins soient bouchés avec de la boue, car les fermiers étaient occupés aux récoltes. Le vicaire général trouva également en ces lieux une grange de soixante par trente pieds, possédant un toit et un plafond et prête à recevoir les moissons composées de six boisseaux de blé et de neuf boisseaux de pois qui avaient été semés le printemps précédent. Augustin, l'ouvrier, avait clôturé les vingt-quatre acres de terre et en avait labouré quinze autres qui devaient être ensemencées l'automne suivant, de telle sorte que le missionnaire de cet endroit serait assuré d'avoir son pain quotidien.

La maison en rondins servit de chapelle, sous le patronage de Saint-François-Xavier, et de logement pour le prêtre jusqu'en 1842. Le prêtre qui avait son modeste lit dans le sanctuaire près de l'Évangile était plus fortuné que le jeune Samuel qui avait le sien dans le vestibule loin du sanctuaire. L'enseignement quotidien aux femmes et aux enfants débuta aussitôt que les moissons furent terminées. L'échelle catholique fut utilisée là-bas pour la première fois, pour le bénéfice de tous, les jours de la semaine et les dimanches. Augustin Rochon, le serviteur de la mission, avait couru un grand danger, peu de temps après le départ du vicaire général, au début de mai. Il avait acheté un cheval d'un Indien et payé le prix convenu mais l'Indien, mécontent de son marché, revint pour reprendre son cheval. Rochon refusa, ce qui provoqua une querelle au cours de laquelle l'Indien donna à Rochon un coup de couteau dans le dos. Heureusement, un métis se trouvait sur les lieux; il empoigna le bâton que Rochon avait jeté au sol pour avoir les mains libres et mit bientôt l'Indien en fuite. Cette mission dura quarante jours.

## QUINZIÈME RÉCIT

(Publié le 23 mai 1878)

### *SECONDE MISSION À NESQUALY*

La première mission à Nesqualy fut accomplie par l'abbé Demers qui célébra la première messe dans le fort, le 22 avril, le jour suivant son arrivée. Sa visite à un tel moment fut rendue nécessaire par l'établissement en ces lieux d'une mission méthodiste pour les Indiens. Sa mission fut un succès et, puisqu'il était temps d'aller consolider le bien déjà réalisé là-bas, le vicaire général quitta Cowlitz, atteignit Fort Nesqualy le 30 août 1839 et commença sa mission d'une durée de douze jours. Le fort accueillait cinq familles, incluant celle de monsieur Kitson, le commandant et ses serviteurs, trente-six âmes au total. Les hommes assistèrent à la messe à cinq heures du matin et à d'autres exercices dans la soirée, à l'exemple de leur commandant qui n'était pourtant pas catholique.

L'avant-midi était consacré aux femmes et aux enfants du fort. On leur enseignait les prières et on leur expliquait le catéchisme à l'aide de l'échelle catholique. Puisque certaines des femmes ne pouvaient s'exprimer qu'en nesqualy, en dialecte chinook et têtes-plates, monsieur Kitson qui comprenait ces langues, en plus de l'anglais et du français, se rendit très utile en tant qu'interprète. Quelques femmes de l'extérieur furent autorisées à assister aux exercices et, à la fin de la mission, les femmes et les enfants étaient en mesure de répondre à un grand nombre de questions sur Dieu, la Sainte Trinité, l'Incarnation et la Rédemption et tous avaient appris à chanter les premiers couplets de cinq cantiques français et deux en chinook.

L'après-midi se passait à enseigner aux Indiens qui étaient peu nombreux au début mais qui continuèrent à arriver en canot chaque jour jusqu'à être au moins trois cents. Par deux fois, le vicaire général dut permettre à un certain nombre de femmes et d'enfants de s'approcher pour avoir la satisfaction de lui serrer la main ; les mères amenaient leurs enfants sur leur dos dans le même but. Parmi les chefs, il y avait Tslalaku, un des douze qui avaient voyagé de Whidby Island à Cowlitz, au mois d'avril précédent, afin de voir les Robes Noires. On donna des enseignements à l'extérieur du fort, dans une grande tente d'abord et ensuite au grand air à l'ombre d'un arbre. Tous fixaient des yeux une échelle catholique suspendue à un poteau; les marques étaient désignées à l'aide d'un bâton. Parmi les commentaires de certains des chefs, Tslalakum émit celui-ci: «Cet homme qui s'appelait Noé eut plus d'enfants que le premier homme Adam.»

C'était une vision magnifique que de regarder, le soir, par la galerie intérieure du fort, le campement indien et ses nombreux feux brillants ainsi que d'écouter les harangues des chefs portant sur les sujets qui leur avaient été expliqués et sur le devoir d'écouter le grand chef des Blancs. Certains d'entre eux apprirent à faire le signe de la croix en dialecte chinook et à chanter les premiers couplets de deux cantiques dans cette même langue. Seulement deux enfants indiens reçurent le baptême, car les parents avaient peur de cette médecine. Il y eut six baptêmes et deux mariages furent célébrés. On dit la messe le dernier dimanche à l'extérieur du fort dans un reposoir fait de nattes pour donner aux Indiens l'occasion d'être témoins de la grande cérémonie; les hommes assis sur leur natte formaient un demi-cercle en face de l'autel et les femmes se tenaient derrière eux. Pendant la messe, ainsi qu'aux vêpres, deux chorales d'hommes et de femmes firent résonner l'air du chant des cantiques, et les Indiens étaient si étonnés qu'après la fin de l'office, ils restèrent immobiles un long moment avant de quitter leurs places. Le pauvre frère Wilson, le matelot devenu prêcheur, assistait à cette démonstration catholique de la part des Indiens avec une grande stupéfaction.

---

*COURTE RÉUNION DES DEUX MISSIONNAIRES*

*OBJECTIONS CONTRE LA RÉSIDENCE DE WALLAMETTE*

*DÉPART DES DEUX MISSIONNAIRES VERS LEURS QUARTIERS D'HIVER*

Le vicaire général quitta Fort Nesqually le jeudi et arriva à Cowlitz le samedi 14 septembre. Il bénit et planta une haute croix à cet endroit et, après avoir quitté cet endroit quatre jours plus tard, il arriva à Vancouver le 20. Le 1<sup>er</sup> octobre, l'abbé Demers, de retour de sa mission qui avait duré trois mois et dix jours dans le Haut-Columbia, vint le rejoindre. Le résultat de sa mission au chapitre des baptêmes s'établissait comme suit : à Colville, trente-sept, dont douze de Blancs et vingt-cinq d'Indiens ; à Okanagan, dix-neuf dont quatre de Blancs et quinze d'Indiens, à Walla-Walla cinq dont deux de Blancs et trois d'Indiens. En cours de route, douze Indiens furent baptisés, ce qui portait le nombre de baptêmes à soixante-treize dont dix-huit de Blancs et cinquante-cinq d'Indiens. La joie de leur réunion fut d'autant plus grande à cause des bonnes nouvelles communiquées au vicaire général par le gouverneur Douglas à son arrivée en ces lieux. Il les donna plus tard par écrit après en avoir reçu la demande :

*Fort Vancouver, le 9 octobre 1839*

*Cher monsieur,*

*On me charge de vous informer que le gouverneur et le comité n'ont pas d'autres objections à l'établissement d'une mission catholique romaine dans la vallée de la Wallamette. Vous êtes libre par conséquent de prendre toutes les mesures que vous jugerez nécessaires pour la poursuite de cet objectif. Je demeure, très cher monsieur, votre très sincère serviteur,*

*James Douglas*

*(Très révérend F.-N. Blanchet, V.G.)*

Grâce aux démarches entreprises par le bon docteur McLoughlin lors de son dernier voyage à Londres, les objections contre une résidence furent levées. En entendant cette nouvelle, les deux missionnaires commencèrent à préparer leur départ. Étant prêts à partir le 10 octobre, ils firent leurs adieux à leur communauté bien-aimée, à ces dames et à ces messieurs du fort et au gouverneur Douglas en leur offrant leurs plus chaleureux remerciements pour la généreuse hospitalité qu'ils avaient reçue. Ils se mirent en route chacun à bord d'un canot différent, descendirent la rivière et mirent pied à terre à l'embouchure de la Wallamette où ils soupèrent ensemble. Ils se mirent ensuite en route vers leur quartier d'hiver respectif ; l'abbé Demers

à Cowlitz et le vicaire général à la mission de la Wallamette qu'il atteignit tôt le samedi, tandis que son cher confrère ne parvint au terme de son voyage que le dimanche, en raison de la lourde charge dans le canot et des dangereux rapides sur la rivière. Le jour suivant son arrivée, il bénit une cloche qu'il avait amenée avec lui et qui pesait cinquante livres. Il la fit installer à une hauteur de quarante pieds et prit l'habitude de sonner l'angélus trois fois par jour. Le vicaire général, qui avait également transporté une cloche, qui pesait quatre-vingts livres, la bénit deux jours avant Noël et commença à sonner l'angélus trois fois par jour en l'honneur de l'Incarnation et de Marie Immaculée. Le hall, qui mesurait trente pieds par douze et qui était séparé de l'autel par une cloison, avait un plancher qui avait besoin d'être arrangé. De plus il fallait faire le plafond et quelques cloisons. Un homme se mit donc à la tâche, ce qui lui prit trois semaines. Le docteur McLoughlin était arrivé à Vancouver, revenant d'Europe par le bateau express, le 18 octobre. Sa visite dans la colonie de la Wallamette fut accueillie par tous comme celle d'un père. La joie des gens des deux missions était grande à l'idée d'avoir un prêtre qui resterait parmi eux. Leur joie était également grande d'entendre la messe de minuit, à Noël, dans les deux églises qui étaient remplies à capacité. Ainsi se terminèrent les travaux des missionnaires pour l'année 1839.

## SEIZIÈME RÉCIT

(Publié le 30 mai 1878)

### COMPTE RENDU DE LA MISSION DE COWLITZ PAR L'ABBÉ DEMERS

*Cowlitz, le 5 février 1840*

*Au révérend C.-F Cazeault, secrétaire, Québec.*

*Cher monsieur,*

*De retour le 1er octobre d'une mission que j'ai effectuée durant l'été, dans la région du Haut-Columbia, je n'ai pas eu le plaisir de rester très longtemps en compagnie du vicaire général. J'ai dû le quitter le 10 du même mois pour prendre en charge la mission de la rivière Cowlitz que le révérend Blanchet avait quittée afin de se rendre à Vancouver durant le mois de septembre. Cette séparation ne se fit pas sans douleur, puisque nous nous quittions pour ne pas nous revoir pendant quatre mois et qu'elle nous était imposée par le devoir et la nécessité. En effet, pour le plus grand avantage de la population catholique qui s'accroît sans cesse, une permission de nous établir de manière permanente dans la vallée de la Wallamette nous a été accordée. La mission de Wallamette n'avait pas été négligée du reste et elle me fut assignée. Après notre départ de*

Vancouver, le jeudi 10 octobre, nous soupâmes ensemble à l'embouchure de la Wallamette et ensuite chacun de nous alla son chemin afin d'être parvenus à notre destination respective le dimanche suivant, ce que je ne pus faire malgré tous les efforts des hommes et la part active que je pris au travail. J'étais accompagné d'un métis qui se nommait J.-B. Boucher<sup>25</sup> et de trois Indiens ; mon canot était grand et contenait une grande quantité de bagages parmi lesquels se trouvait une cloche pesant cinquante ou soixante livres. Je fus donc privé de la joie de célébrer la messe et mes gens, du plaisir de l'entendre. Dès qu'ils apprirent mon arrivée, tous se rassemblèrent pour venir me rencontrer. Ils m'accueillirent et portèrent mes effets jusqu'à ma résidence. Après m'être installé, j'allai rendre hommage à une croix, érigée non loin de là, en compagnie de mes gens.

Le jour suivant, le 14 octobre, une charpente fut érigée et je bénis la cloche que l'on installa à quarante pieds du sol. Ce fut pour moi un honneur que de sonner le premier angélus. C'était la première fois que l'on entendait une cloche consacrée dans la vallée de Cowlitz et même dans toute l'étendue de cette vaste contrée. Imaginez une maison de rondins de trente pieds par vingt pieds avec un toit d'écorces ressemblant à la tête d'un loup, sans plafond et avec un plancher équarri à la hache ; vous aurez ainsi une idée de l'endroit où je passai l'hiver. Le lieu me servait également de chapelle. On avait décidé de construire une nouvelle bâtisse et le bois de charpente avait même été préparé au cours de l'hiver précédent, mais on décida d'ériger plutôt une chapelle de soixante pieds de longueur avec le même nombre de morceaux de bois et de laisser la même maison au prêtre jusqu'à ce qu'il pût en obtenir une meilleure. La mission de Cowlitz ne compte toujours que huit familles, en incluant celles de la Compagnie de la Baie d'Hudson, soit quarante-six personnes en tout, sans compter quelques Indiens vivant avec les Français et un nombre plus ou moins grand d'employés, selon les besoins. Trois journées par semaine étaient réservées à l'instruction des femmes et des enfants des Canadiens, les trois autres étaient consacrées aux Indiens et à l'étude de la langue cowlitz qui est très difficile pour un débutant.

Puisque les jeunes hommes et les Indiens vivant avec les Français ne pouvaient pas assister aux enseignements durant le jour en raison de leur travail, je dus leur consacrer une partie de mes soirées. Pendant une période variant entre une heure trente et deux heures, je m'occupais à leur enseigner les prières, je leur montrais quoi répondre lors de la messe et comment servir la messe, de même que le plain-chant.

Lors de la messe de minuit, à l'occasion des fêtes de Noël, ils furent capables, grâce à des exercices répétés, d'honorer la naissance de Notre Sauveur, en unissant leurs voix à celles des anges pour le Gloria in

*excelsis. Peu de temps après, ils purent également aider le prêtre à chanter le Credo. Les jeunes hommes de cette mission, et tous les métis en général qui furent instruits à Fort Vancouver doivent au bon naturel et aux soins dévoués du docteur John McLoughlin de connaître à la lettre leur catéchisme et ce, avant même l'arrivée des missionnaires ; un avantage qui n'est sûrement pas le moindre des bienfaits que les Canadiens reçurent de ses mains et pour lequel ils lui seront éternellement reconnaissants.*

*L'expérience nous a appris à ne pas trop nous fier aux premières démonstrations des Indiens, pas plus qu'aux premières inclinations qu'ils manifestent. Ceux de Cowlitz laissaient espérer un meilleur succès. Partout nous rencontrâmes les mêmes obstacles qui retardent toujours la conversion des Indiens, c'est-à-dire : la polygamie, leur attachement aux coutumes de leurs ancêtres et encore plus aux « tamanwas » qui est le nom donné aux remèdes qu'ils préparent pour les malades. Ce tamanwas est généralement transmis à l'intérieur d'une même famille et même les femmes peuvent prétendre à l'honneur de le préparer. Si quelqu'un est malade, on appelle l'homme de la médecine. On se garde bien de lui demander ce qu'il exige pour sa peine ; ils auraient peur de l'insulter. Peu importe ce qu'il demande, on le lui accorde sans objections, sinon on peut s'attendre à tout de ce médecin. Il ne manquera pas de se venger d'un refus en envoyant quelque malheur, quelque maladie ou même la mort, grâce à ses potions, à celui qui lui a refusé quelque chose, cette personne fût-elle à cinquante lieues de distance. Si quelqu'un est mort, c'est une telle personne qui l'a tué, on laisse le sorcier partir à la recherche de celui sur lequel pèse le moins de soupçons ; sa vie est en grand danger. Le moindre malheur qui puisse lui arriver sera la mort de ses chevaux, à moins qu'ils ne le tuent lui-même ou qu'ils ne l'obligent à donner tout ce qu'il possède pour éviter la mort. Une sérieuse dispute éclata récemment pour cette raison.*

*Les jeux de hasard sont très communs parmi eux. Ils s'emportent et le tout se termine souvent par une bataille. Ils ajoutent l'idolâtrie à leur infidélité. Ils peignent sur un bout de bois quelque chose qui a vaguement l'apparence d'un être humain et le gardent très précieusement. Ils croient que ces amulettes possèdent une puissance et une force surnaturelle et ils les prient. Quand ils ont épuisé toutes les ressources des tamanwas qui empirent souvent le mal, et que le malade est mort, ils laissent à peine à ses yeux le temps de se fermer et les recouvrent d'un bandeau orné de perles ; ses narines sont bouchées avec des « aikwa », une sorte de coquillage dont ils se servent comme monnaie. On lui met ses plus beaux vêtements et on l'enroule dans un drap. Quatre poteaux sont plantés dans le sol, on y creuse des trous pour y faire passer des traverses.*

---

*On dépose dessus le canot destiné à recevoir le corps placé à la suite de ses ancêtres. Ils le placent face vers le sol et la tête pointant en direction de l'embouchure de la rivière. Pas une seule poignée de poussière n'est répandue sur lui ; le canot est recouvert d'un grand nombre de nattes et tout est fini. Ils présentent ensuite leurs offrandes au mort. Lorsqu'il s'agit d'un chef ou d'un guerrier valeureux, ils déposent son fusil à ses côtés, sa corne à poudre et son sac. Des objets de valeur tels des plaques de bois, des haches, des récipients, des arcs, des flèches, des peaux etc. sont placés au bout des poteaux plantés autour de son canot. Puis vient le tribut des larmes que les épouses paient les unes aux autres ainsi qu'à leurs enfants. Nuit et jour, pendant un mois ou plus, on entend continuellement des pleurs, des cris et des gémissements à une grande distance. Si le canot pourrit et tombe au sol, les restes sont emportés, enrobés dans de nouveaux draps et déposés dans un nouveau canot. Ils tiennent tellement à ce genre de funérailles qu'au cours de l'hiver, je ne pus les convaincre de retirer du canot un enfant baptisé qui était mort sans que je le sache, afin que je puisse lui donner une sépulture chrétienne. Cet attachement aux rites funéraires et aux tamanwas obligera les missionnaires à être plus prudents lors des baptêmes. Nous avons appris à ne plus nous fier à leurs promesses répétées de ne plus recourir aux tamanwas si un enfant baptisé tombe malade. Nous constatons que le progrès a été très lent à se faire sentir parmi eux jusqu'à maintenant ; leurs us et coutumes sont si profondément enracinés en eux qu'il faudra beaucoup de temps pour que la religion, la crainte de Dieu et sa connaissance ne les déracinent et ne les détruisent complètement. La polygamie n'est plus aussi répandue qu'auparavant mais il règne parmi eux, hommes et femmes, une épouvantable immoralité. Elle est maintenue et souvent enseignée par les Blancs qui, par leur conduite scandaleuse et leur débauche qui ne connaît pas de limites, détruisent les impressions laissées par les vérités de la religion. Cette année, la mission prêtera aux Indiens des semences, spécialement des pois et des pommes de terre, qu'ils pourront semer dans des parcelles de terrains. Peut-être essaieront-ils alors de se sortir de la condition misérable dans laquelle ils languissent, en voyant qu'avec un peu d'effort et de travail ils peuvent l'améliorer. Il se peut que les pois et les pommes de terre leur fassent oublier les baies et les camas. Le temps m'empêche de poursuivre plus longuement ce récit. Je suis etc.*

*M. Demers, prêtre.*

**DIX-SEPTIÈME RÉCIT**

(Publié le 6 juin 1878)

***TRAVAUX MISSIONNAIRES EN 1840.******MISSIONS À VANCOUVER, NESQUALY, WHIDBY ISLAND******CHINOOK POINT, BRIGADES ET COLVILLE.******PREMIÈRE COMMUNION À SAINT-PAUL.***

Las d'une séparation qui durait depuis quatre longs mois, l'abbé M. Demers quitta Cowlitz le 7 février en direction de Saint-Paul qu'il atteignit le 17, après avoir dû braver le vent et la pluie, le froid et la neige. Il avait mis trois jours à se rendre à Vancouver où il s'arrêta pendant quatre jours et trois autres jours pour atteindre Saint-Paul. Il n'y resta que huit jours, car on avait grand besoin de sa présence à Vancouver. Il arriva le 25 pour contrecarrer les efforts que faisait le ministre Daniel Lee parmi les Indiens du fort depuis janvier.

Nier la nécessité du baptême, c'est nier l'existence du péché originel et dire que le péché originel n'existe pas revient à nier la nécessité de la Rédemption et à déclarer que la religion est une fable. Telles sont, en effet, les conséquences découlant de la négation du péché originel. Hélas, c'est pourtant l'horrible et détestable doctrine prêchée autrefois aux Canadiens de la vallée de la Wallamette par les ministres méthodistes qui affirmaient : « Un enfant peut être sauvé et être roi dans le Royaume des Cieux sans le baptême. Les adultes peuvent être également sauvés si leur cœur est bon ». Curieusement, ce ministre qui n'avait pas réussi, même aidé de ses coministres, à convertir ses compatriotes et les Canadiens, quitta le fort non sans avoir auparavant administré un baptême de comédie en aspergeant des Indiens qui ignoraient Dieu, la Sainte-Trinité, l'Incarnation et la Rédemption et toutes les prières. C'est le même ministre qui, une fois arrivé à la mission des Dalles, répéta ce procédé sur des Indiens ignorants et polygames en plus de leur donner le pain et le vin.

Partageant son temps entre les serviteurs, les femmes et les enfants des Blancs et les Indiens, l'abbé Demers enseigna à tous. Il n'eut pas beaucoup de mal à les détromper grâce à l'échelle catholique pas plus qu'à les écarter de la voie erronée du protestantisme. Sa mission dura trente-six jours. À la fin de celle-ci, il s'en retourna à Cowlitz le 5 avril, après une absence de cinquante-sept jours.

Après avoir préparé sa lettre pour l'express à destination du Canada, le vicaire général quitta Saint-Paul le 16 mars et arriva à Vancouver le même jour en raison du fort courant de la marée haute ; ce fut le voyage le plus



court jamais vu. Le rapport qu'il envoyait au Canada mentionnait que, de mars 1839 à mars 1840, il y avait eu deux cent quatre baptêmes, trente-cinq mariages, quatorze sépultures et une abjuration à Saint-Paul. Au chapitre des baptêmes, il y en avait eu soixante-treize à la mission de Colville, soixante et onze à Vancouver, trente à Cowlitz, dix-neuf à Nesqually et onze à Saint-Paul. Le vicaire général quitta Saint-Paul le 4 mai pour se rendre à Cowlitz afin de s'entretenir avec l'abbé Demers au sujet de la campagne estivale. À Vancouver, il eut le plaisir d'ouvrir deux boîtes contenant des livres, des ornements d'église et d'autres effets en provenance de France. Le 9, les deux missionnaires purent s'embrasser, mais le plaisir des retrouvailles ne dura pas longtemps, car le vicaire général, qui avait reçu une lettre lui demandant de visiter une personne malade, dut partir le 14 pour Nesqually où il trouva monsieur Kitson, le commandant du fort, alité. Les pratiques de cette mission débutèrent sans délai et s'échelonnèrent du 16 au 27 mai. L'avant-midi était consacré à l'instruction des femmes et des enfants des Canadiens et le reste de la journée aux Indiens vivant à l'extérieur du fort. Comme à l'habitude, madame Kitson eut la bonté de servir d'interprète. Elle avait montré aux femmes indiennes comment se faire des robes dans des peaux de cerfs ; celles-ci apparurent donc cette fois-là habillées comme des Blanches. Toutes vinrent régulièrement aux enseignements. Lors de ses visites dans les foyers le soir, le vicaire général eut le plaisir de constater les progrès accomplis ; ils pouvaient faire le signe de la croix, chanter les cantiques en chinook et raconter ce qu'ils avaient appris.

Le 18 mai, le chef Sahewamish arriva en compagnie d'un groupe de ses gens. On prépara l'un d'eux qui était atteint de consommation au baptême mais un jour, ses compagnons, animés d'une crainte superstitieuse, l'emmenèrent. Il fallut deux jours pour les rejoindre et le rattraper. À l'âge de 40 ans, il fut baptisé ainsi que sa femme et ses huit enfants et montra par la suite beaucoup de foi et de résignation envers la volonté de Dieu. Le missionnaire s'attendait à voir à la mission trois autres chefs appelés Tslalakum, Netham et Witskalatche, mais un meurtre fait par un Sœkwamish avait rendu les déplacements dangereux, cette journée-là, et ils ne vinrent pas. Le prêtre fut très réconforté en voyant l'enthousiasme des Indiens qui accouraient au premier coup de cloche entendre le prêtre expliquer l'échelle catholique et les paroles de la vie éternelle à l'ombre d'un grand arbre.

Le vicaire général se préparait à clore sa mission et à s'en retourner à Cowlitz, lorsque le 26 mai arriva un canot transportant six Indiens et une femme. Il s'agissait des hommes du chef Tslalakum et de sa femme qui étaient envoyés par lui avec ordre d'amener le prêtre le voir, lui et sa tribu,

car il était malade et ne pouvait se rendre lui-même. En guise de preuve, sa femme présenta au vicaire général un étui en peau qui se trouvait à contenir le bâton carré (le Bâton d'en haut) qu'il avait reçu lors de sa visite à Cowlitz, en avril 1839. Remerciant Dieu pour cette porte ouverte devant lui, le vicaire général se mit en route le 27 mai, à bord de son propre canot. Il s'arrêta en différents endroits de la baie pour porter aux Indiens les paroles du salut et arriva le jour suivant, jour de l'Ascension, au village de Tslalakum, sur la côte ouest de l'île de Whidby. Une bataille avait eu lieu le jour même entre la tribu de Tslalakum, les Skekwamish, et les Klalams de Townsend Land. Au cours de cette bataille, les Klalams, qui étaient les agresseurs, perdirent deux hommes car, comme le raconta Tslalakum : « Ces hommes ne connaissent ni ne prient Dieu. » Il avait tenté d'arrêter la bataille mais en vain. Il avait été protégé par la croix qu'il portait à son cou. Tout ceci expliquait les étranges mouvements des Indiens qui couraient sur la rive en appelant : « Qui vive ? » à la vue des deux canots s'approchant de l'île.

Le prêtre dans sa soutane noire fut reçu par Tslalakum et sa tribu avec de grandes démonstrations de joie. Ils se saisirent de ses bagages et les transportèrent au village, sur la haute terre, à cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. Le vendredi 29 mai, on prépara un autel dans un reposoir construit avec des nattes ; un simple panneau de bois constituait la table de l'autel. Les vêtements sacerdotaux et les vases sacrés pour la messe furent exposés, une échelle catholique de six pieds par quinze pouces fut attachée à une natte et hissée à une bonne hauteur sur un poteau devant le regard de tous. « Je commençai d'abord l'enseignement en faisant le signe de la croix en langue chinook », raconte le vicaire général dans sa lettre à l'évêque de Québec « et à ma grande surprise, toute l'assemblée, hommes, femmes et enfants firent de même et prononcèrent les mots exactement comme l'auraient fait des catholiques pratiquants et fervents. J'ai commencé à chanter le premier couplet d'un hymne en dialecte chinook sur l'air de « Tu vas remplir le vœu de ta tendresse » et, voilà qu'à mon grand émerveillement tous continuèrent à chanter jusqu'à la fin sans se tromper. Je commençai à en chanter un autre sur l'air de « Je mets ma confiance » et, de plus en plus étonné, je les entendis continuer à chanter aussi bien que la première fois. J'admire le succès obtenu par Tslalakum dans l'instruction de son peuple, je bénis le Seigneur pour les bonnes dispositions des Indiens et ma joie était tellement grande que je versai des larmes de gratitude.

« J'étais alors vêtu de mon surplis et d'une étole et je commençais mon enseignement sur l'échelle catholique quand le chef Witskathe arriva d'une autre partie de l'île en compagnie d'une partie de sa tribu pour serrer la main au prêtre. Le chef Nettam arriva bientôt également accompagné de